

40

# M. L'ABBÉ PHILIPPI

UN APÔTRE DES BADOIS AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE.

---

NOTICE BIOGRAPHIQUE .

PAR L'ABBÉ J. LUX.

---

EXTRAIT DE LA *REVUE CATHOLIQUE D'ALSACE*

---

RIXHEIM

IMPRIMERIE F. SUTTER & Cie.

1894

Centre Départemental de Recherche  
sur l'Histoire des Familles

N<sup>o</sup> 2026

(Ag)

Ch. P. P. P.

# M. L'ABBÉ PHILIPPI

UN CURÉ-MISSIONNAIRE D'ALSACE

NOTICE BIOGRAPHIQUE

PAR L'ABBÉ J. LUX.

EXTRAIT DE LA REVUE CATHOLIQUE D'ALSACE

RIXHEIM

IMPRIMERIE F. SUTTER & Cie.

1894

André GANTER

3bis rue de Mulhouse

68790 MORCHVILLER-le-BAS

☎ (89) 42 68 34

. 988.  
Dianbe 1985

Cette notice biographique est destinée à sauver de l'oubli un des plus beaux épisodes de l'histoire du clergé de Strasbourg : les missions prêchées aux Badois par une pleïade de prêtres alsaciens, réguliers et séculiers, sous la direction de M. l'abbé Philippi. Ces exercices religieux ont introduit de nouveau dans l'archidiocèse de Fribourg les pratiques religieuses catholiques et donné, tant au peuple qu'au clergé, le signal d'un retour plus accentué vers Rome, le Centre de l'Eglise.

Il y a à peine quarante ans que ces missions ont eu lieu et le souvenir tend à s'en effacer de plus en plus. Même ceux qui ont écrit sur le réveil du peuple badois n'ont pas fait assez de cas de ces missions ou les ont complètement passées sous silence. Il ne faut pourtant voir là aucune mauvaise volonté de la part de ces publicistes. Ils avaient à leur disposition que fort peu de documents. Vu le mauvais vouloir des gouvernements badois et français, les journaux de l'époque ont parlé rarement et fort timidement de ces manifestations religieuses des Badois. J'ai cru donc devoir retracer quelques traits de la figure énergique de l'organisation de ces missions et raviver le souvenir des travaux qu'il a accomplis pendant sa longue vie.

Je saisis cette occasion pour exprimer mes remerciements les plus sentis à tous ceux qui ont bien voulu me donner des renseignements sur M. l'abbé Philippi ou

les missions badoises. Ils me pardonneront si certains détails n'ont pu trouver place dans ces pages qui dépassent déjà les limites d'une biographie ordinaire. J'ai dû rester forcément incomplet, tellement la vie de M. Philippi a été riche en épisodes et féconde en travaux.

MITTELSCHÆFFOLSHEIM, (B.-ALS.) le 2 Janvier 1895

J. L.

---

## PREMIERE PARTIE

---

### CHAPITRE I.

Son enfance. — Kaysersberg. — L'abbé Erhardt. — Au presbytère d'Illfurt.  
Au Collège de Colmar.

Joseph Philippi<sup>1</sup> vit le jour dans l'antique ville impériale de Kaysersberg (Haut-Rhin) le 7 février 1808. Ses parents n'étaient pas riches des biens de ce monde ; ils vivaient du travail de leurs mains, mais ils étaient surtout soigneux de transmettre à leurs cinq enfants un or qui ne rouille pas, la vertu, qui est toujours l'héritage le plus précieux des familles. Le petit « Seppelle », laissa façonner son cœur à la piété par sa mère, et l'on vit que dès son plus jeune âge tout son être le portait vers Dieu et les choses saintes.

Le milieu où Dieu avait placé le berceau de Joseph favorisait le développement de ces instincts religieux. Kaysersberg est peut-être une des villes de l'Alsace où

<sup>1</sup> Quand pour certains détails les sources ne sont pas spécialement indiquées, l'auteur les a puisés dans les papiers, notes, correspondances, sermons (vingtaine de volumes) de M. Philippi ou ils lui ont été communiqués de vive voix par M. Philippi lui-même ou sa famille.

le plus d'objets de l'art chrétien ont échappé au marteau révolutionnaire. Le saint sépulcre, le grand Christ, les belles scènes représentées sur le rétable du maître-autel, etc., faisaient vibrer les fibres chrétiennes de son âme.

La nature aussi a été prodigue envers Kaysersberg. Gaiement assise avec Ammerschwihr, Kientzheim et Sigolsheim à l'entrée d'une des vallées les plus pittoresques de l'Alsace, la petite ville paraît leur disputer le prix de la beauté. La plaine avec ses abondantes moissons, les collines couvertes de riches vignobles, la montagne avec ses sombres forêts lui font une triple couronne, et tout cela élevait le cœur de Joseph, en lui parlant éloquemment de la bonté et de la puissance de son Créateur.

Déjà depuis quelques années, M. l'abbé Ehrhardt, l'un des vicaires, avait remarqué le petit Joseph, avec son caractère franc et ouvert, ses traits intelligents et expressifs. Il en fit son servant de messe à la chapelle de l'hôpital.

A l'exemple du divin Maître, M. l'abbé Ehrhardt aimait les enfants. Malgré les occupations si multiples du saint ministère, il trouvait le temps de diriger une école de jeunes latinistes.<sup>1</sup> Depuis quelques mois déjà la pensée de recevoir son jeune servant de messe au nombre de ses élèves le travaillait. Mais vu la pauvreté des parents, à quoi bon faire commencer à cet enfant des études qu'il ne pourrait achever ? Pourquoi le lancer vers une carrière où il ne pourrait jamais entrer ? Le vicaire fut tiré de ses perplexités par les démarches directes de Joseph. Celui-ci vint le trouver et lui demanda

<sup>1</sup> Katholisches Kirchen- und Schulblatt für das Elsass. Jahrg. 1841, p. 368.

sans détours de lui donner des leçons de latin, parce qu'il voulait devenir prêtre. Le vicaire, frappé plus que jamais par l'air de candeur et de franchise de l'enfant, ne résista plus et l'invita à s'adjoindre, dès le lendemain, à ses autres élèves.

Joseph était au comble de ses vœux. Dans son imagination ardente il voyait aplanie la route qui devait le conduire à l'autel. Mais hélas ! il se trompait. Dieu le destinait à entreprendre de grandes choses pour lui, c'est pourquoi il fallait l'éprouver, le contrarier, afin de rendre son âme forte et virile.

« Sous un ciel toujours pur, l'âme ne mûrit pas. »

A peine Joseph eut-il appris les premiers éléments du latin que M. l'abbé Ehrhardt fut nommé curé d'Illfurt. Joseph vit le chemin au sacerdoce de nouveau barré, et toutes ses espérances déçues. C'était la plus grande douleur que Joseph eût ressentie jusque-là.

M. Ehrhardt était déjà installé curé depuis quelques mois, et Joseph restait toujours sans espoir. Ses parents ne pouvaient subvenir aux frais de son éducation. Il avait frappé à toutes les portes qui auraient pu s'ouvrir devant lui dans sa détresse ; il avait essayé de tous les moyens que son industrie lui avait révélés, mais rien ne lui donnait le moindre espoir de pouvoir continuer ses études.

M. le curé Ehrhardt apprit la détresse extrême dans laquelle se trouvait son ancien élève. Il prit un parti qui honore sa mémoire et qui sans doute a décidé de l'avenir de l'enfant : il le fit venir dans son presbytère, lui offrant le couvert et le lit.

Joseph passa deux ans au presbytère d'Illfurt, parta-

geant son temps entre l'étude et la prière. Sous l'œil vigilant du curé, la piété de Joseph devint solide, son âme, fortement trempée, tandis que son esprit s'ornait des connaissances humaines.

Quand Dieu appelle un homme à une mission particulière, comme il le faisait pour Joseph, il dispose doucement toutes choses pour le rendre apte à remplir le rôle auquel il le destine. La piété et la science ne sont qu'une partie de la formation du missionnaire, de l'apôtre, son corps aussi doit être vigoureux et fortement constitué. La nécessité allait donner à Joseph ample occasion de développer ses forces physiques.

Plus l'élève avance dans les études, plus la tâche du professeur s'accroît. La préparation des leçons, la correction des devoirs, les explications demandent un temps qu'un curé, qui est à la tête d'une paroisse importante, ne saurait consacrer à un jeune étudiant. On proposa à Joseph de retourner à Kaysersberg et de fréquenter comme externe le Collège de Colmar.

Colmar est distant de Kaysersberg de deux lieues et Joseph était dans sa 16<sup>me</sup> année. Il acceptait de grand cœur de faire tous les jours à pied le chemin à Colmar, de fréquenter les classes du Collège et de revenir le soir à Kaysersberg. Il était heureux de pouvoir au prix de telles fatigues continuer ses études. C'est ainsi que l'on vit pendant deux longues années, le matin et le soir, en hiver comme en été, par la pluie comme par la neige, un jeune homme cheminer sur la route de Colmar, murmurer ses leçons ou réciter son chapelet, portant sur le dos un sac qui contenait ses livres et sa maigre pitance. C'est sans doute à l'air pur des vignobles qu'il aspirait à pleins poumons, quatre ou cinq heures par jour, au



régime si sévère qui ne consistait à midi qu'en un morceau de pain, un œuf, des fruits et l'eau de la fontaine, qu'il devait sa santé si forte et sa constitution si robuste.

De nos jours les courses à pied deviennent de plus en plus étrangères à nos étudiants, et l'on se fait difficilement à l'idée qu'on puisse fréquenter avec fruit les classes d'un collège, tout en faisant tous les jours une vingtaine de kilomètres à pied. Cependant après deux années de courses si extraordinaires, Joseph finit d'une manière brillante ses classes d'humanités. Les nombreux « prix » qui ornaient les rayons de sa bibliothèque parlaient encore tout haut de son application, de ses progrès dans les lettres et les sciences au Collège de Colmar.

## CHAPITRE II.

Etudes philosophiques et théologiques à Soleure. — Au Grand-Séminaire de Strasbourg. — Révolution de 1830. — Professorat à Soleure.

A la fin de ses humanités, M. Joseph Philippi se trouvait de nouveau dans un embarras extrême. Il n'y a pas de situation plus triste que celle d'un jeune étudiant sans fortune et sans protection. A Colmar déjà, son bien modique repas pesait très lourd à la bourse de ses parents, et il ne s'était pas trouvé toujours en état de faire face à un petit loyer mensuel pour une étroite chambrette qu'il avait louée dans une pauvre maison. Mais maintenant les dépenses devaient sensiblement augmenter, de quelque côté qu'il dirigeât ses pas. Des voix amies lui conseillèrent de ne pas tenter l'impossible, de ne pas pousser plus loin ses études et de gagner

honorablement sa vie dans une autre carrière. Tout autre que Joseph eût désespéré, mais son courage, son énergie grandit avec l'âge et les difficultés. Il devait apprendre à ne compter, après Dieu, que sur lui-même, gagner lui-même de quoi subvenir aux frais de son éducation, se frayer une route par ses propres forces, devenir le fils de ses œuvres. Dieu voulait en effet lui inculquer, dès le jeune âge, l'esprit d'initiative, l'esprit pratique dans lequel il devra exceller un jour.

M. Joseph Philippi apprit qu'à Soleure se présentait une occasion de donner des répétitions à un jeune homme de riche famille. Il comprit tout de suite qu'avec les appointements qu'il toucherait, il pourrait subvenir aux frais de sa pension dans une maison particulière et aux frais de son instruction au lycée de Soleure, où l'on enseignait la philosophie et la théologie.<sup>1</sup>

Le contrat fut passé et Joseph prit le bâton de voyageur vers la Suisse.

Tout alla à souhait à Soleure. Il consacra tous les jours quelques heures à son jeune condisciple et suivit lui-même les cours de philosophie et de théologie au lycée. Il va sans dire que M. Philippi dut s'imposer plus d'une privation, souffrir plus d'une humiliation, être en butte à plus d'une raillerie de la part de ses condisciples pour mener de front deux états si distincts et être en même temps maître et élève. Mais sa confiance en Dieu, sa forte trempe de caractère le soutenaient. Il dédaignait toutes les moqueries auxquelles il était exposé. Il avait soif de la science sacrée; avec l'ardeur qu'il

<sup>1</sup> L. X. Schwartz. Populäre Kirchengeschichte von Strassburg und Basel p. 438.

apporte à toutes choses, il s'y plonge et s'y abreuve à longs traits. Le temps que ne lui fournissait pas le jour, il le prenait sur la nuit, sur son sommeil.

C'est ainsi que M. Philippi fit sa philosophie en 1826—1827, et ses deux premières années de théologie en 1827—1829. Les notes les plus flatteuses vinrent sanctionner ses examens de fin d'année. Ses bulletins annuels constatent qu'il s'est adonné à l'étude de la logique, de la métaphysique, de la théologie dogmatique et morale, du droit canon et de l'exégèse avec un succès vraiment remarquable, « *progressu prorsus insigni.* »

Cependant le temps des ordinations approchait. Ne voulant pas se lier à un diocèse étranger, il dut retourner dans son diocèse d'origine.

C'était vers la fin de l'année 1829. Les cours du grand séminaire de Strasbourg avaient déjà commencé. M. Philippi était en proie à des doutes, à des craintes, à des luttes intérieures. Il devait quitter des maîtres aimés, s'arracher à une situation où il avait trouvé en même temps le pain du corps et de l'intelligence, ne sachant pas ce que l'avenir lui réserverait.

Pourtant il prit son parti et alla frapper à la porte du grand séminaire de Strasbourg. L'accueil qu'il y reçut fut des plus bienveillants. Toute sa personne fit l'impression la plus favorable sur M. Lienhart, le sagace supérieur de l'établissement.

Quelques semaines après, M. Philippi fut admis à la tonsure et aux ordres mineurs (18 décembre 1829).

On touchait à la fin de l'année scolaire lorsqu'éclata la Révolution de juillet (1830). Le trône de Charles X avait sombré et les événements politiques eurent leur retentissement jusque dans les murs paisibles du sémi-

naire. Les séminaristes entendirent de leurs chambres proférer des cris contre les prêtres et le séminaire. Un matin que les séminaristes prenaient leur récréation dans les cours, ne vit-on pas un corbeau, coiffé d'un rabat, s'abattre au milieu d'eux!! Il n'en fallut pas davantage pour surexciter les ardentes imaginations d'hommes à la fleur de l'âge.

Chaque jour apportait son contingent de nouvelles alarmantes et ni les classes ni les études ne profitaient guère. Les supérieurs jugèrent donc bon de congédier le séminaire jusqu'à ce qu'un gouvernement régulier fut de nouveau constitué.

Ce fut pendant ces longues vacances de 1830, que l'abbé Philippi reçut à Kaysersberg la lettre suivante du Président du canton de Soleure :

« Nous Président de la République de Soleure  
« notifions ce qui suit :

« Aujourd'hui nous a été remis par le Conseil-  
« ler d'Etat M. Joseph Ruthy, président du comité  
« des études, un rapport d'après lequel le corps des  
« professeurs du lycée et du gymnase a élu M. Jo-  
« seph Philippi de Kaysersberg (Haut-Rhin) au  
« scrutin et à la majorité des voix, professeur à la  
« chaire vacante de la langue française et de la  
« langue grecque.

« Il ressort de plus de ce rapport que M. Joseph  
« Philippi a fréquenté pendant trois ans les cours  
« du lycée et qu'il s'est distingué tant par ses talents,  
« sa connaissance approfondie de la langue fran-  
« çaise et allemande, que par ses bonnes qualités.

« C'est avec bonheur que nous approuvons  
« l'élection faite de M. Philippi à la chaire de pro-  
« fesseur de la langue française et grecque.

« Soleure, le 7 Septembre 1830.

« Signé : BLUTZ-BUCHTY. »

Comme on le voit, l'abbé Philippi n'était pas oublié au lycée de Soleure. Le souvenir de ses connaissances, de ses vertus, de l'aménité de son caractère était encore tout vivant parmi ses anciens maîtres ; ils se réunissent et l'élisent, pour être leur collègue dans la chaire importante de grec et de français. Comment l'abbé Philippi n'aurait-il pas été touché de ce témoignage public d'estime ? Comment n'aurait-il pas répondu à tant de confiance, donné suite à une invitation si gracieuse de ceux à qui il obéissait encore, il y avait peu de temps, avec la docilité d'un enfant ?

Une lettre si obligeante méritait vraiment toutes les réflexions du jeune séminariste. Il avait vingt-deux ans et il était dans la dernière année de ses études théologiques ; il avait fait les premiers pas dans la cléricature et son souhait le plus intime eût été d'être lié le plus tôt possible et à jamais au service des autels. Mais ne pouvant pas encore devenir prêtre, sans des dispenses que son humilité ne lui permettait pas de demander, l'abbé Philippi se décida à interrompre ses études théologiques et à accepter l'offre qu'on lui faisait.

Au gymnase de Soleure, le « Désiré » fut reçu à bras ouverts par le corps des professeurs et le conseil de la république. Il s'adonna à ses nouvelles occupations avec un feu tout juvénile, mais il resta humble et modeste,

justifia l'estime de ses collègues, l'affection de ses élèves, devint un professeur solide et le directeur de la maison formait déjà le plan de l'attacher d'une manière permanente au gymnase.

Mais tel n'était pas le vœu de l'abbé Philippi. Le cri de son âme, le souhait de son cœur était de devenir non pas professeur, mais avant tout prêtre, non pas d'enseigner les belles-lettres, mais de prêcher la doctrine de Jésus, non pas de faire des savants, mais de gagner des âmes pour le ciel. Une salle de classe dans un collège lui paraissait trop restreinte; il lui fallait plus d'espace, plus d'air; il rêvait un grand, un vaste, un immense auditoire. Telle était son ambition; elle n'avait rien de terrestre, mais elle venait du ciel.

L'année consacrée au professorat a été toutefois favorable à la formation de notre jeune lévite. Elle lui a permis de pénétrer plus loin dans les connaissances humaines; l'étude plus approfondie des auteurs païens a élargi son horizon intellectuel; il y a pu surprendre les secrets de l'éloquence humaine. Non pas qu'il jugera jamais digne de la parole de Dieu les vains artifices de la rhétorique, mais tout cela lui servira à trouver la vraie manière d'instruire, de convaincre, de toucher les âmes. En contact constant avec ses collègues et ses élèves, il a acquis une grande facilité à manier l'allemand, la langue du pays, dans laquelle il aura aussi plus tard à communiquer aux âmes les divins enseignements.

La préparation éloignée du missionnaire est maintenant achevée. Dieu peut regarder son œuvre et la trouver bonne. Le corps est sain et robuste, le caractère bien trempé, l'esprit orné des connaissances divines et

humaines, le cœur tourné vers son Créateur tout seul, l'âme embaumée déjà de toutes les vertus sacerdotales. Il ne manque plus que le couronnement de l'œuvre de Dieu, le Pontife va l'y ajouter par l'imposition de ses mains.

### CHAPITRE III.

Retour en Alsace. — La Petite-Sorbonne. — Différentes ordinations. — Prêtrise.

C'est avec bonheur que le jeune professeur revit sa chère Alsace. Les montagnes lui paraissent plus élevées, les forêts plus profondes, les plaines plus riantes, les villes plus gaies ; tout paraissait avoir pris des proportions plus grandes et des couleurs plus fraîches. Il sentait que c'était la dernière fois qu'il avait quitté sa patrie pour un long espace de temps ; il allait vivre, étudier, prier, servir Dieu dans son pays natal, sans être inquiété davantage ; il rentrera au séminaire, finira ses études, sera prêtre.

La première visite est pour son ancien professeur, le digne curé d'Illfurt, quelques jours ensuite sont passés au sein de sa famille dont chaque membre reçoit pour relever la joie du retour, un petit cadeau de la Suisse. Puis il prend le chemin de la Basse-Alsace, salue en passant Sainte Odile, patronne du pays, et voit enfin à ses pieds l'antique ville épiscopale de Molsheim, où avait établi sa résidence Mgr. Lepappe de Trevern, l'évêque du diocèse. La vue de Molsheim aurait parlé plus haut à son cœur, s'il avait pu lever le voile de l'ave-

nir, s'y voir curé pendant trente-sept ans et dormant là son dernier sommeil.

L'abbé Philippi fut introduit auprès de l'évêque. C'était un prélat pieux et savant, mais qui, ayant fréquenté la haute société en France, en Angleterre et en Autriche, tenait beaucoup aux formes extérieures. L'abbé Philippi salua son évêque respectueusement, mais avec simplicité, car il était ennemi de tout ce qui est forcé, surfait, guindé. Sans détours il fit part à Monseigneur du but de sa visite, l'entretint de ses occupations précédentes et lui dit qu'il était professeur. Ici Sa Grandeur l'interrompit et de ses lèvres tomba un jugement cruel sur les éducateurs de la jeunesse : « Chaque imbécile, dit-il, peut être professeur. »

L'abbé Philippi avait-il fait une impression un peu défavorable sur l'évêque, gentilhomme aux manières aristocratiques? Ou celui-ci avait-il voulu humilier le professeur, qui peut-être avait accepté son poste à Soleure sans avoir une permission en règle de ses supérieurs? Il y avait probablement de tout cela dans les paroles du prélat. Mais pourtant son opinion sur l'abbé Philippi était loin d'être mauvaise, car au lieu de l'envoyer au grand séminaire de Strasbourg, il le garda près de lui à la « *Petite-Sorbonne* » de Molsheim.

Mgr. de Trevern avait été autrefois maître de conférences à la Sorbonne. C'est sur cette université célèbre de Paris qu'il avait calqué cette école spéciale de théologie qu'il avait érigée à Molsheim et appelée « *Petite-Sorbonne*. » Tous les ans il choisissait douze à quinze élèves parmi les plus distingués du grand séminaire, les faisait venir à la « *Petite Sorbonne* » afin de les pousser plus loin dans les études théologiques, sous sa propre



surveillance et la direction de professeur spéciaux. <sup>1</sup> C'est parmi eux que l'abbé Philippi devait continuer ses études et se préparer aux différentes ordinations qu'il allait recevoir.

Ce fut vraiment l'année la plus belle de sa vie. La collation des ordres majeurs, du sous-diaconat, du diaconat et de la prêtrise se succéda rapidement. Ces différents ordres ne furent guère plus distancés entre eux que les quatre-temps où le peuple chrétien demande à Dieu de dignes ministres des autels.

Quand il reçut le sous-diaconat, l'hôpital de Kaysersberg se souvint de son ancien servant de messe et lui envoya un bréviaire. Un de ses condisciples plus âgés, le candide abbé Kieffer, mort curé de Drusenheim, le guida dans la récitation de l'office. A quatre-vingts ans il aimait encore à parler de la scrupuleuse exactitude et de la grande piété avec lesquelles le jeune sous-diacre s'acquittait de son obligation de réciter le saint office.

L'évêque ne tarda pas à revêtir notre pieux séminariste de l'étole du diacre et à lui dire : « *Diaconi est prædicare. . .* » « Le diacre doit enseigner. » Tout son être dut tressaillir à ces paroles. Instruire les peuples dans l'Évangile, c'était le rêve de sa vie. Les supérieurs remarquèrent sans doute son vif désir de prêcher, car ils envoyèrent le nouveau diacre donner quelques sermons, pendant le carême de 1832, dans la paroisse de Soulz-les-Bains.

Quelques mois après, l'abbé Philippi était agenouillé avec d'autres diacres dans le Grand Chœur de la Cathé-

<sup>1</sup> Voir L. Glœckler. *Geschichte des Bisthums Strassburg*. 2. B., p. 132 et suivantes.

drale de Strasbourg pour recevoir la sublime dignité du sacerdoce (16 juin 1832), moments solennels et inoubliables dans la vie du prêtre.

Le lendemain de son ordination, l'abbé Philippi dit sa première messe dans la chapelle d'un couvent de la ville. Son père, sa mère, ses frères et sœurs étaient agenouillés autour de lui et quand après l'élévation les religieuses entonnèrent : « Adoro te . . . » l'abbé Philippi dut repasser au fond de son âme les voies mystérieuses par lesquelles le bon Dieu l'avait conduit. Il était arrivé au sommet de cette montagne sainte qu'il avait entrevue dans son enfance et vers laquelle il s'était dirigé à travers mille obstacles pendant seize années de sa vie. Avec effusion il remercia son Créateur, dont il sentait plus que jamais la main qui l'avait soutenu.

#### CHAPITRE IV.

Le vicaire de Ribeauvillé. — M. l'abbé Wernert. — Zèle du vicaire. —  
L'année 1834. — Achat d'un dais. — Nomination à la cure de Schlierbach.

Après sa première messe, l'abbé Philippi retourna avec ses parents à Kaysersberg pour porter les prémices de ses bénédictions sacerdotales à tous les membres de sa pieuse famille. Le lendemain on le vit au maître-autel de l'église paroissiale, où il avait été baptisé et où il avait fait sa première communion. La population chrétienne de Kaysersberg fut émue jusqu'aux larmes en voyant le jeune prêtre, si pieux, si recueilli, célébrant avec une gravité si religieuse les saints mystères. Le surlendemain la petite chapelle de l'hôpital, où dans son

enfance il avait servi tant de fois la messe et où, dans son imagination, il s'était entrevu prêtre lui-même, le vit offrir les saints mystères à son tour. Il avait encore visité deux ou trois pèlerinages des environs pour se faire des intercesseurs auprès de Dieu, quand vint sa nomination au poste de vicaire à Ribeauvillé (14 juillet 1832). Il s'y rendit aussitôt et y trouva comme curé un ancien confesseur de la foi, M. l'abbé Wernert. Le vieux curé et le jeune vicaire se donnèrent l'accolade fraternelle. L'un blanchi dans le saint ministère était courbé sous le poids des années, l'autre était plein de jeunesse, de santé, de forces et d'avenir ; l'un était près de finir sa carrière, l'autre s'y jetait avec toute l'ardeur et tout le feu de ses vingt-quatre ans ; le curé faisait part au vicaire de ses longues expériences, lui communiquait son sérieux, sa retenue, sa gravité, et le vicaire semblait infuser au vieillard quelque chose de son entrain, de sa joie, de son activité, de sa vie. Les deux âmes étaient heureuses de s'être rencontrées : le curé aimait le vicaire comme son fils et celui-ci respectait le curé comme son père.

C'est sous la direction d'un tel maître, que l'abbé Philippi fit ses premières armes en remplissant toutes les fonctions du saint ministère. Il ne faisait rien d'extraordinaire et pourtant, en peu de temps, il attira les yeux sur lui, il sut se faire estimer, aimer, bref il devint populaire. Et le secret de cette attraction extraordinaire sur les âmes, c'était qu'il se donnait, qu'il se dépensait ; il voulait faire le bien et il le faisait. Son curé n'avait pas besoin de l'exciter, de le stimuler, mais seulement d'arrêter parfois les élans et aussi, mais rarement, avouons-le, de corriger les écarts de son zèle. Ainsi, l'on goûtait ses sermons, on aimait à recevoir ses con-

seils au confessionnal, on le cherchait de préférence pour assister les malades à leur dernière heure.

L'abbé Philippi aimait à raconter à ce sujet une histoire qui lui était arrivée pendant son vicariat et qui n'était pas précisément gaie.

Un soir d'hiver, après sa tournée chez les malades, il rentra au presbytère. La ménagère s'empressa de lui dire qu'un homme malade demeurant dans la forêt à une lieue de la ville le demandait. Il faisait un temps affreux; il y avait près de dix centimètres de neige et le vent du nord soufflait avec violence. . . . L'abbé Philippi avait du courage, mais ici le cœur faillit lui manquer. La voix du devoir fit pourtant taire tous les raisonnements de la nature. « Ce malade, se dit-il, doit être un moribond, sans cela l'on ne viendrait pas me chercher à cette heure et par ce temps. » La conclusion fut que le vicaire prit les saintes huiles et le saint viatique et se mit en route. Il s'embourbait dans la neige et s'en dégageait de nouveau pour faire un pas en avant, exercice pénible pendant qu'un vent glacial lui fouettait au visage. Enfin après deux heures de marche, tout haletant, baigné de sueur, il entra dans la maison désignée. En ouvrant la porte il souhaita la paix par ces paroles du rituel : « Pax huic domui. . . » et à sa grande stupéfaction il vit le malade attablé avec sa famille et prenant gaiement le repas du soir. Le prétendu malade se confondit en excuses : « Etant souffrant depuis quelques semaines, j'aurais aimé à vous voir, à vous causer. . . » Le retour fut des plus pénibles; la nuit était tombée et enveloppait vicaire et neige dans une commune obscurité.

Heureusement la grande affection des habitants de

Ribeauvillé pour leur zélé vicaire se traduisait habituellement d'une manière moins égoïste que celle du forestier.

Nous sommes dans l'année 1834, année bonne entre toutes, surtout dans le vignoble de Ribeauvillé. Qui n'a pas entendu vanter l'abondance et la douceur du vin de 1834, resté célèbre dans les annales du siècle?

Devant une telle abondance, qui apportait l'aisance dans toutes les familles, l'abbé Philippi souhaitait qu'on fit aussi la part du bon Dieu. Le dais qui ombrageait le Saint-Sacrement aux processions de la Fête-Dieu était dans un état peu convenable. L'abbé Philippi pensait que si les tables de la loi étaient autrefois abritées sous des étoffes si précieuses, grâce à la libéralité des Israélites, les chrétiens ne devaient pas moins faire pour le législateur. Il n'aimait pas à demander et il trouvait plus de bonheur à donner qu'à recevoir, mais il s'agissait des intérêts et de la gloire de son Dieu. Il glissa sa pensée à quelques personnes pieuses et c'est avec un grand bonheur qu'il vit aux vendanges accourir les habitants courbés sous de lourdes charges de vin pour le dais du bon Dieu. Il compta plus de cent mesures, les vendit et avec le produit acheta le dais « qui sert encore actuellement aux processions du Saint-Sacrement. »<sup>1</sup>

C'était la dernière année que l'abbé Philippi passa au milieu de ces chrétiens qu'il aimait et dont il était aimé. Vers le milieu de ce siècle on sentait encore vivement tout le mal que la grande Révolution avait fait, non-seulement en mettant les peuples hors de leur assiette, mais en faisant par la guillotine et l'exil dans les rangs du clergé des vides qui n'étaient pas encore

<sup>1</sup> Lettre de M. l'abbé Freyburger, aumônier à Ribeauvillé, à l'auteur.

comblés. Les jeunes prêtres ne restaient vicaires que deux ou trois ans. Il fallait aller au plus pressé et pourvoir les paroisses de pasteurs. L'abbé Philippi fut nommé curé à Schlierbach (6 mars 1835).

## CHAPITRE V.

Sundgau. — Le curé de Schlierbach. — Un maire sundgovien. — Premier office divin. — Court séjour.

Schlierbach est assis d'une manière coquette dans un des nombreux vallons du Sundgau. Historiquement cette région a eu des limites très-variables aux différentes époques, franque, germanique etc. De nos jours on convient généralement que le Sundgau, dans le sens large s'étend depuis la frontière de la Suisse jusqu'aux ballons de Guebwiller, et, dans le sens strict, depuis la Suisse jusqu'à la ligne qu'on tirerait des Vosges au Rhin en passant par Mulhouse. Il est vrai que les habitants déplacent volontiers ces lignes de démarcation selon qu'ils tiennent à honneur ou non de porter le nom de Sundgoviens. C'est tout à fait le cas de la Bretagne en France. La « Bretagne bretonnante » serait le Sundgau proprement dit et c'est là qu'est situé Schlierbach.

Le pays est agréablement ondulé presque dans toute son étendue, et le sol porte les productions les plus diverses.

Les habitants sont dignes du pays. Ils parlent un dialecte particulier; ils ont gardé intacte la foi de leurs pères; leurs mœurs sont simples et pures; ils sont fiers et francs, parfois jusqu'à la rudesse.

Voilà le pays qui devait être le premier théâtre de

l'activité de l'abbé Philippi comme curé, voilà le peuple dont il devait être le pasteur.

C'était un samedi que l'abbé Philippi entra dans sa première paroisse.

A la vue du prêtre qui parcourt les rues, on s'assemble, on le regarde, on le fixe. « L'abbé Philippi a la figure souriante, le regard sympathique; il salue avec bonté. La foule a déjà tout deviné, et l'on se chuchote à l'oreille : « C'est notre curé! »

Le maire venait d'être averti par la rumeur publique que le nouveau curé avait fait son entrée dans le village, quand l'abbé Philippi se présenta chez lui et lui déclina ses noms et qualités. Le maire, un vrai sundgovien, toisa le nouveau curé en homme important et connaisseur, il le trouva bien jeune et pas assez grand, en un mot, il parut désenchanté.

Dans l'après-midi, le maire à la tête du Conseil municipal se présenta au presbytère et dit au curé qu'avant de signer son acte d'installation ils demandaient quinze jours de réflexion. L'abbé Philippi leur offrit gracieusement six semaines.

Toute la paroisse était donc avertie que le nouveau curé ne serait reconnu qu'après avoir donné des preuves de son savoir-faire. Dans cette prétention d'accepter ou de refuser un curé envoyé par l'évêque y avait-il un reste des idées de la Grande Révolution qui faisait élire le curé par le peuple? Ce serait une preuve que même les paroisses où la foi a continué de régner n'ont pas été tout à fait réfractaires aux doctrines révolutionnaires.

Le lendemain toute la paroisse se rendit avec empressement à l'église. Au besoin d'accomplir un pré-

cepte s'était ajouté le désir de voir, d'entendre et de juger le nouveau pasteur.

Après l'« *asperges* », l'abbé Philippi monta en chaire. Il parla d'une manière simple, nette et claire; sa voix était émue, pénétrante et chaude; son âme communiquait avec les âmes de ses paroissiens; il se faisait une union mystérieuse entre lui et eux. « Il parlait aux vieillards comme à des pères, aux hommes faits comme à des frères, aux femmes comme à des mères, aux filles comme à des sœurs. »<sup>1</sup> Il leur disait ce qu'il voulait être pour eux, l'instrument de Dieu pour la sanctification de leurs âmes; il ne voulait perdre aucune de celles que le bon Dieu lui avait confiées. Il leur demandait de son côté d'une manière entraînant l'obéissance à ses paroles, afin que son ministère ne fût pas stérile au milieu d'eux.

On avait entendu un prêtre parlant comme ayant l'autorité « *tanquam potestatem habens* », comme ayant une mission divine « *pro Christo legatione fungimur.* » On était visiblement ému, car l'on sentait que ce prêtre, parlant au nom de Dieu, aimait ses nouveaux paroissiens et qu'il était prêt à se sacrifier pour eux.

A l'autel toute la personne du nouveau curé respirait la plus douce piété. Le prêtre y mettait toute son âme; on sentait qu'il parlait à Dieu au nom de ses ouailles; on s'unissait au prêtre, on priait avec lui.

L'office du nouveau curé parut trop court; on était persuadé que l'on avait bien prié. On s'arracha à son banc et s'en alla chez soi bien plus recueilli qu'autrefois.

A peine l'abbé Philippi fut-il de retour dans son

<sup>1</sup> 1<sup>re</sup> à Timothée ch. V, v. 1.



presbytère que se présenta le maire à la tête de son conseil. « Nous venons, lui dit le maire, signer votre acte d'installation. Nous sommes contents de vous. . . . » L'abbé Philippi touché de ce changement subit de ses paroissiens leur présenta des chaises et le maire de son côté tira de dessous sa redingote une bouteille de son vin le plus vieux. « Il s'agit de bien faire les choses », murmura-t-il en jetant un regard de pleine satisfaction sur le jeune curé. Tous les conseillers se joignirent au maire pour lui faire force compliments et force souhaits. L'abbé Philippi vit que sous une écorce un peu rude ses nouveaux paroissiens cachaient le meilleur cœur.

L'abbé Philippi était installé comme curé, mais Dieu avait d'autres vues sur lui ; il l'avait choisi et préparé de longue main pour en faire l'instrument de sa miséricorde pour tout un peuple. Une année ne s'était pas écoulée, quand il reçut le 23 février 1836, la nomination à la cure importante de Blodelsheim. Cette nouvelle retentit comme un coup de foudre dans le paisible village de Schlierbach. On s'était bercé de l'espoir qu'on garderait le nouveau curé longtemps, toujours. Et maintenant il n'avait fait que passer chez eux, mais comme le divin Maître « en faisant le bien. » Il avait fait une visite pastorale à fond ; il avait appris à connaître tous ses paroissiens. « Débiteur de tous », il avait su trouver dans son cœur de sages conseils pour les parents et les enfants, pour les riches et les pauvres ; à chaque âme il avait fait voir le but à atteindre et su imprimer le mouvement mystérieux vers le Créateur.

Le pasteur et les ouailles ressentaient également les plus vifs regrets de se séparer. Celles-ci auraient désiré de se sanctifier sous sa sage direction et lui n'eût

pas demandé mieux que de se sacrifier et de s'immoler pour elles. Mais l'abbé Philippi avait entendu dans l'appel de son évêque la voix de Dieu et il se rendit à sa nouvelle destination.



## DEUXIÈME PARTIE

---

### CHAPITRE I.

La Hardt. — Blodelsheim. — Le nouveau curé. — Plan providentiel. — Zèle du curé. — Eglise agrandie.

Entre l'Ill et le Rhin, depuis Neuf-Brisach jusque vers Huningue, s'étend une vaste plaine. C'est la Hardt, la partie de la Haute-Alsace la moins favorisée par la nature. C'en serait fait de la renommée de fertilité proverbiale de l'Alsace, si elle n'avait à offrir au voyageur que des terres aussi peu productives. On dirait qu'autrefois le Rhin y promenait librement ses eaux et y déposait à loisir son sable et son gravier. Si l'on excepte la grande forêt de la Hardt, les arbres y sont rares et chétifs. Aussi, bien souvent à de longues distances, l'œil ne rencontre-t-il que des blés maigres, du sarrasin, des pommes de terre, presque aucune végétation qui rompe quelque peu la monotonie du paysage. C'est dans cette partie de l'Alsace qu'est situé Blodelsheim.

La population de cette région, ramassée dans quelques gros villages, est généralement peu aisée. Le sol ne fournissant pas l'alimentation d'une population, d'ail-

leurs peu dense, les habitants ont fui bien souvent le travail ingrat des champs, se sont faits bûcherons, pêcheurs, et, dans les années 1830 à 1850, contrebandiers. Un écrivain du temps les appelle « les contrebandiers les plus incorrigibles des bords du Rhin. »<sup>1</sup> De plus ils cultivaient avec passion la danse qui amollit tant les âmes. On raconte qu'un jour les eaux du Rhin inondaient les maisons d'un côté du village, tandis que l'on continuait de se livrer follement au plaisir de la danse dans la partie non encore envahie par les eaux. A part ces défauts, qu'on ne saurait non plus généraliser, ils étaient simples et droits.

Blodelsheim perdit son curé d'une manière tout à fait subite au commencement de l'année 1836.<sup>2</sup> Quelques semaines après, l'abbé Philippi lui succéda et fut reçu à bras ouverts.

Blodelsheim et l'abbé Philippi se comprirent et s'aimèrent tout de suite. Ces deux noms s'unirent d'une manière si intime, qu'on ne saurait désormais plus prononcer l'un sans penser à l'autre. Quand le curé sera devenu octogénaire et se désintéressera de toutes choses ici-bas, le nom de Blodelsheim fera encore tressaillir tout son être, et quand Blodelsheim après quarante ans de séparation apprendra sa mort, il le pleurera comme son père. . . . Sans nul doute, cette union du premier jour, qui n'a fait que se fortifier avec le temps, c'est Dieu qui l'avait opérée.

Dans les vues de Dieu l'abbé Philippi devait régé-

<sup>1</sup> *Univers*. 29 septembre 1846.

<sup>2</sup> Le curé Ernst se rendant à une fête religieuse à Fessenheim fut frappé en chemin d'un coup d'apoplexie. Transporté au presbytère de Fessenheim, il y expira bientôt après.

néer ce peuple, en faire un peuple au contact duquel des milliers, venus de loin, devaient s'édifier, se fortifier dans la foi et puiser l'esprit chrétien. Ce plan providentiel était alors caché à l'abbé Philippi, mais il devait se dérouler peu à peu tout entier à ses yeux émerveillés.

Le nouveau curé se hâta de fixer le jour de son entrée définitive dans la paroisse. Ses nouveaux paroissiens tinrent à honneur d'atteler leurs voitures et de chercher son pauvre mobilier et ses vieux parents, dont il était devenu le soutien.

Le dimanche après il était en chaire et commença sa première allocution par ces paroles : « Comme mon père m'a envoyé, c'est ainsi que je vous envoie. » (St. Jean XVII. 18).

« L'unique motif, qui m'a fait accepter cette cure a été de faire du bien à vos âmes, de les sanctifier. . . . Je ne veux pas d'avantages temporels, je ne veux pas amasser des richesses, je ne veux pas chercher mes aises. Ce n'est pas là ce qui m'a fait venir au milieu de vous. . . » Et plus loin il ajouta : « Je tâcherai de remplir *avec joie* la sainte obligation de prêcher la parole de Dieu. . . .<sup>1</sup> » C'est là le secret du zèle infatigable avec lequel on voyait l'abbé Philippi monter en chaire. Ses nombreux sermons prêchés à Blodelsheim, en une langue claire, nette et populaire, reliés en une dizaine de volumes, témoignent de sa joie à pétrir le pain mystique et à le rompre à ses paroissiens.

Les sermons du dimanche et les instructions du catéchisme ne suffisaient pas au zèle de l'abbé Philippi; il sut trouver mille occasions pour instruire ses paroiss-

<sup>1</sup> Sermons de M. Philippi. Vol. IV, p. 266.

siens. Peu à peu il introduisit dans sa paroisse de nombreuses dévotions qui toutes étaient animées par la parole du curé. Selon le genre de ces dévotions, c'étaient tantôt des allocutions, tantôt des entretiens, tantôt des méditations. Quand il parlait dans ces dévotions, dans ces heures de confrérie, il était dans son véritable élément. Sa parole devenait encore plus simple et plus familière, son amour pour Dieu, pour les saints, pour les âmes s'y révélait encore d'avantage ; dans les sermons de l'office principal du dimanche il traitait des questions nécessaires au salut, et dans ces réunions particulières il s'attachait à pousser les âmes d'élite vers la perfection.

Quand l'abbé Philippi avait instruit en chaire, quand il avait exhorté à la pratique de la vertu et tonné contre le vice, il était heureux de guérir les âmes au tribunal de la pénitence. Il avait coutume de dire dans son style imagé, qu'il est inutile d'abattre les noix avec violence, si l'on ne veut pas les ramasser en toute patience au confessional. Aussi était-il heureux de compléter, de couronner ses sermons et ses nombreuses instructions en chaire par le « petit sermon » du confessional.<sup>1</sup>

Il avait coutume de dire qu'il fallait prendre les âmes là où on les trouve. Il leur appartenait jour et nuit. Son heure était celle des âmes qui venaient le trouver. Aussi sa science théologique, sa patiente charité, son

<sup>1</sup> Voici les paroles qu'adressa un jour l'abbé Philippi à ses paroissiens pour les presser à avoir recours à son ministère : « Les sources des saints sacrements vous sont ouvertes à toutes les heures du jour et de la nuit ; demandez-moi à temps et à contre-temps ; quand vous m'appellerez, ce sera le moment où j'aurai à remplir mon devoir ; quand des maladies vous frappent, appelez-moi et ce sera mon devoir de vous porter les secours de notre sainte religion. Ce sera toujours ma joie, ce seront toujours mes plus chères délices de vous voir souvent approcher des saints sacrements. Certes, il ne sera pas dit que je n'ai pas été là pour vous les donner ! »

tact surnaturel, avaient fait de l'abbé Philippi un directeur consommé des âmes.

Mais l'abbé Philippi savait qu'avec la prédication et même l'administration des sacrements le prêtre ne remplit pas tout son ministère, s'il ne joint l'exemple à la parole. Il avait conscience que la parole émeut, mais que l'exemple entraîne. C'est pourquoi il pouvait dire du haut de la chaire à ses paroissiens, sans jamais craindre d'être démenti : « Si je vous invite à aller fréquemment à l'église, c'est que je le ferai moi-même ; si je vous recommande de prier souvent, c'est que je le ferai moi-même ; si je vous dis de mener une vie vraiment chrétienne, je saurai que sans l'exemple ma parole n'aura que peu de valeur. »

Il va sans dire qu'un tel zèle joint à une telle vie produisit les plus grands fruits de salut. Les sacrements étaient plus fréquentés. Les offices étaient mieux suivis et la foule des fidèles débordait dans le cimetière. L'agrandissement de l'église s'imposait. On y mit la main sous la sage direction de l'abbé Philippi ; l'ancien chœur de l'église fut démoli ; on le remplaça par un vaste transept et un nouveau chœur très-spacieux ; le travail fut fini en 1840.<sup>1</sup>

Le temple ainsi agrandi devait servir dans les vues du curé de Blodelsheim pour ses ouailles ; Dieu le destinait surtout à d'autres âmes, qu'il appellera, quand le moment de sa miséricorde sera venu.

<sup>1</sup> Journal de la paroisse de Blodelsheim.

## CHAPITRE II.

Missions. — L'abbé J. B. Raess. — Première mission à Blodelsheim. — Effets de cette mission.

Pendant les cinq premières années que l'abbé Philippi travailla dans sa paroisse de Blodelsheim bien des abus furent abolis, les esprits furent éclairés dans la religion et les mœurs devinrent plus pures. Cependant jusque-là les habitants de Blodelsheim n'avaient pas encore profité des bienfaits d'une mission, vraie régénératrice des individus comme des paroisses entières.

Qu'est-ce qu'une mission? C'est un certain espace de temps, ordinairement une semaine ou quinze jours, où l'on s'arrache autant que possible à ses occupations ordinaires pour suivre des exercices religieux qui mettent l'âme en regard avec elle-même et avec son Dieu. Elle est pour une paroisse ce qu'une retraite est pour les prêtres et les communautés religieuses. On regarde la retraite comme indispensable pour le prêtre et le religieux, la mission ne l'est pas moins pour le chrétien vivant dans le monde. La nature même de l'homme le demande ainsi.

C'est une prédication bien belle que la prédication muette, mais éloquente du spectacle du ciel et de la terre. « *Cœli enarrant gloriam Dei.* » Pourtant elle ne dit plus rien à la plupart des hommes, à cause de la régularité même avec laquelle elle s'adresse à eux. Il faut quelque chose de nouveau, un phénomène quelconque pour éveiller l'attention des hommes, porter leurs regards vers le ciel, leur rappeler la pensée de Dieu.



Il en est de même des instructions qu'adresse le curé à ses paroissiens. C'est toujours le même prêtre qui monte en chaire, qui rappelle les vérités éternelles, qui administre les sacrements. Cette uniformité même avec laquelle les exercices se suivent et se ressemblent, font qu'à la longue les sermons, même bien préparés, ne frappent plus et que la routine se met dans la réception des saints sacrements. Dans les paroisses pieuses, la ferveur baisse peu à peu, et dans les paroisses tièdes, l'esprit chrétien se retire de plus en plus, les pratiques religieuses diminuent de jour en jour. Il faut autre chose pour réveiller les âmes. Ce sont les missions. Des prêtres remplis de science et ornés de vertus se présentent, prêchent avec une liberté apostolique deux ou trois fois par jour sur les destinées de l'homme, sur les grandes vérités de notre foi, sur nos obligations vis-à-vis de Dieu et de notre prochain. Ces sermons qui se succèdent coup sur coup jettent des lumières inattendues dans les esprits, remuent les cœurs, ébranlent les consciences. A une mission l'on peut appliquer ces paroles de l'Écriture : « La lumière de la lune devient brillante comme celle du soleil et la lumière du soleil devient sept fois plus éclatante. »<sup>1</sup> Si les sermons ordinaires convertissent rarement, c'est aux sermons des missions que les résolutions les plus fortes sont prises, que les conversions sont ordinaires.

Au sortir de la Grande Révolution les missions étaient nécessaires pour ramener les égarés dans le vrai bercail, mais hélas ! tandis que les provinces de langue française

<sup>1</sup> Isaïe XXX, 26.

avaient la Société des prêtres de la mission <sup>1</sup>, l'Alsace n'avait personne qui pût lui procurer un si grand bienfait. Ce n'est qu'en 1820 que les premiers religieux, les RR. PP. Rédemptoristes, s'établirent au Bischenberg. Ces religieux ne purent donner leur première grande mission qu'en 1825. Ce fut à Rosheim, charmante petite ville dans la Basse-Alsace, qui avait alors comme curé, M. l'abbé Jean-Baptiste Ræss <sup>2</sup>, qu'on a appelé à plus d'un titre le Jean Baptiste « Vianney » de l'Alsace. La mission dura 24 jours et le bien réalisé fut immense. Le curé en fut si frappé qu'il fit tout ce qui était dans son pouvoir pour procurer le même bienfait à d'autres paroisses et devint lui-même missionnaire. <sup>3</sup>

La Providence avait ménagé dans l'une des retraites pastorales annuelles une rencontre entre M. le recteur Ræss et l'abbé Philippi. C'étaient deux prêtres également dévorés de la soif des âmes. Une étroite amitié les unit, une échange de vues s'établit et se continua dans une correspondance assez suivie. Vers la fin de l'année 1840, M. le recteur Ræss entretint son jeune ami des missions prêchées à Molsheim et à Mutzig, et l'engagea vivement à procurer le même bienfait à sa paroisse. <sup>4</sup>

C'est ainsi qu'une mission s'ouvrit à Blodelsheim au au mois de Janvier 1841. Elle dura quinze jours et fut prêchée par les RR. PP. Rédemptoristes Czech, Ludwig et Friedrich. M. le recteur J. B. Ræss y assista. Les curés des paroisses environnantes y accoururent aussi, les uns par curiosité, les autres pour aider au confessional.

<sup>1</sup> Cette Société fut fondée par les abbés Rauzan, de Forbin-Janson et autres et approuvée par décret royal le 25 sept. 1816.

<sup>2</sup> M. J. B. Ræss était le frère aîné de Mgr. Ræss.

<sup>3</sup> Voir *Revue catholique d'Alsace*. Année 1865. Un curé.

<sup>4</sup> Lettre de M. Philippi à M. le recteur Ræss.

Blodelsheim fut profondément remué<sup>1</sup>, et ce n'était pas là une effervescence momentanée des esprits qui devait disparaître avec le départ des missionnaires. Une mission prêchée d'une manière solide comme celle de Blodelsheim devait produire des effets durables. Il est d'usage d'ériger une croix à la fin d'une mission, afin d'en perpétuer le souvenir. Bien des résolutions prises sont ravivées à la vue de la « Croix de la mission. » Mais l'esprit de l'abbé Philippi était éminem-

<sup>1</sup> Parmi les papiers de l'abbé Philippi on trouve un compte-rendu détaillé de cette première mission.

« Il n'y a que le témoin oculaire, dit-il, qui puisse se faire une idée de ce que peut produire la parole de Dieu dans les âmes. Il ne s'agit pas de moins que de la régénération totale de mes paroissiens. Les ennemis les plus acharnés sont devenu des amis; le bien injustement acquis a été restitué; la foi qui sommeillait s'est réveillée; ceux qui n'assistaient jamais aux offices, ont retrouvé le chemin de l'église et c'est dans la maison de Dieu qu'ils trouvent maintenant leur principal bonheur....

« Pendant les quinze jours de la mission c'était un va-et-vient continuel sur le chemin de l'église : les hommes se levaient de grand matin pour soigner l'écurie et la basse-cour et les femmes se hâtaient de finir au plus vite les affaires du ménage, pour ne manquer à aucune des instructions si substantielles des missionnaires. Le plus profond silence régnait dans l'immense auditoire. Avec recueillement, mais en hâtant le pas, l'on se dirigeait vers l'église; avec un air de méditation et à pas lents on rentrait chez soi. A la maison on continuait de méditer sur les vérités que l'on avait entendues. Quand le dimanche soir, les missionnaires visitaient les malades de la paroisse pour leur apporter aussi les consolations de leur ministère, les salles d'auberges qui à cette heure regorgeaient autrefois de monde, étaient entièrement vides.

« A chaque jour de la mission on vit la ferveur s'augmenter dans les âmes. Quand l'un des missionnaires parla de l'amende honorable à faire au Très-saint Sacrement, tous les auditeurs furent visiblement touchés. La voix de l'orateur fut presque complètement couverte par les soupirs et les sanglots de tout l'auditoire. Le même spectacle se renouvela le 2 février, quand l'église agrandie fut bénite et que l'orateur mit la commune de Blodelsheim sous la protection particulière de la Ste Vierge. Les larmes de joie et d'attendrissement furent universelles le dimanche de la Septuagésime quand on chanta un « Te Deum » solennel d'actions de grâces.

« Les RR. PP. Rédemptoristes qui s'étaient prodigués en chaire et au confessionnal d'une manière si admirable avaient conquis tous les cœurs des habitants. Aussi tenaient-ils à donner aux Pères un petit témoignage de leur reconnaissance, mais ces religieux, pleins de désintéressement, refusèrent de rien accepter. Le supérieur de la mission dit aux habitants réunis : « Ce n'est pas pour gagner de l'argent, mais pour sauver vos âmes que nous sommes venus au milieu de vous. » C'est en fondant d'abondantes larmes qu'on se sépara. Telle est l'influence de la religion sur le cœur des hommes. »

ment pratique. Dans la note citée tout à l'heure, il continue ainsi : « Il s'agissait d'ériger un monument pour conserver le souvenir de tant de bienfaits de la miséricorde divine. Ce monument n'est ni de pierre, ni de bois, ni d'argent, ni d'or. Il est composé de quelque chose de plus précieux. Tous les membres du conseil municipal et du conseil de fabrique, reconnaissants de tant de grâces signèrent une pétition à Mgr. l'Evêque, à l'effet d'obtenir la dévotion des « quarante-heures », pour remplacer les réjouissances profanes du carnaval. On fit graver la pétition et la permission sur pierre que l'on scella sur les murs du chœur de l'église. »<sup>1</sup>

### CHAPITRE III.

Missions dans les paroisses sur les bords du Rhin. — Les catholiques badois y affluent. — Mission à Saint-Martin. — L'abbé Vongœfft.

La mission de Blodelsheim fut un vrai événement sur les bords du Rhin. Les prêtres qui y étaient accourus furent frappés du grand bien que faisait une mission parmi le peuple catholique. Ils s'en retournèrent émerveillés de tout ce qu'ils avaient vu et entendu ; ils emportèrent avec eux comme une semence féconde la pensée de procurer au plus tôt le même bienfait à leurs propres ouailles.

Quelques semaines après, au mois d'août, le curé de Rumersheim, M. Thuet, reçut chez lui les RR. PP. Rédemptoristes et vit se renouveler les mêmes prodiges de

<sup>1</sup> Voir *Katholisches Kirchen- und Schulblatt*. Jahrg. 1841, p. 95.

conversion. Environ deux cents Badois suivaient avec les habitants de Rumersheim les exercices de la mission. C'est là que l'abbé Philippi « fit connaissance avec ses chers Badois », comme il s'exprime dans une de ses lettres. Il est vrai que beaucoup d'étrangers étaient déjà accourus à la mission de Blodelsheim, et y avaient passé plusieurs jours pour entendre la parole de Dieu et recevoir les sacrements<sup>1</sup>, mais l'abbé Philippi, occupé qu'il était de ses propres paroissiens, ne pouvait donner ses soins à d'autres.

Après la mission de Rumersheim les missions se succédèrent coup sur coup autour de Blodelsheim. Quinze jours après, M. l'abbé Béhé, vit venir les missionnaires à Ottmarsheim, et puis vint la mission de Banzenheim, à la Toussaint, ce fut le tour de Fessenheim. Les Badois continuaient d'affluer toujours plus nombreux. A la mission de Fessenheim leur caravane s'était grossie jusqu'au nombre de quatre cents personnes.

L'abbé Philippi était devenu l'organisateur de toutes ces missions. Il instruisait, il confessait, il se réservait toujours la part la plus large et la plus pénible de tous les travaux. Il se sentait de plus en plus attiré vers les pauvres Badois qui étaient accourus de si loin pour participer aux bienfaits d'une mission. Peu à peu les Badois devenaient sa portion choisie et comme ils se sentaient aimés par l'abbé Philippi, c'est à lui qu'ils s'adressaient de préférence pour lui demander ses conseils ou le choisir comme confesseur.

L'année 1841 fut très-fatigante pour le zélé curé de Blodelsheim. Quelques jours de repos étaient sinon

<sup>1</sup> *Katholisches Kirchen- und Schulblatt*. Jahrg. 1841, p. 96.

nécessaires à sa santé de fer, mais du moins plus que mérités. M. l'abbé J. B. Ræss qui avait assisté aux missions de Banzenheim et de Fessenheim et qui avait admiré le beau zèle que l'abbé Philippi y déployait, l'invita à goûter quelques jours de repos à Saint-Martin, joli petit village au Val de Villé. L'abbé Philippi, aimant et respectant M. J. B. Ræss comme un père, ne lui demanda pas d'autres explications et l'accompagna au village désigné. Quelle ne fut pas la surprise de l'abbé Philippi en arrivant à Saint-Martin ! Tout était organisé pour une mission. Au presbytère il trouva comme collaborateurs MM. Pfund, Richert, Oberlé.<sup>1</sup> Au village au contraire tout le monde s'apprêtait à faire la « Kilbe », la fête du village. La salle de danse était préparée, large, spacieuse, enguirlandée. C'était dans le même village la cité de Dieu et la cité du démon, qui allaient en venir aux mains le lendemain.

Au presbytère, on fit le plan de campagne, on distribua les rôles ; on fut unanime à charger l'abbé Philippi d'ouvrir le feu, c'est-à-dire, de faire le sermon d'ouverture qui ordinairement décide de toute une mission. L'abbé Philippi accepta ce poste périlleux et lui fit honneur.

Le lendemain, il prêcha devant la paroisse réunie avec un tel à-propos et avec un tel feu des bienfaits d'une mission et des effets pernicioeux des réjouissances profanes, qu'il fit la plus profonde impression sur tout l'auditoire. A peine l'office du matin était-il achevé, que l'aubergiste qui avait acheté la « Kilbe »<sup>2</sup> se présenta

<sup>1</sup> *Revue catholique* 1865. Un curé, p. 132.

<sup>2</sup> Dans certains villages de l'Alsace la commune fait vendre à l'enchère le droit d'ouvrir une salle de danse et l'adjuge au plus offrant.

au presbytère. Il se plaignit amèrement : « Après un pareil sermon, dit-il, personne ne viendra à la danse. Je suis l'acquéreur de la « Kilbe » pour une très forte somme. Mes espérances sont complètement déçues. Je vous prie, messieurs, ayez pitié de moi. »

Les missionnaires improvisés qui débutaient d'une manière si brillante, eurent pitié du pauvre aubergiste, mais non de la manière qu'il l'entendait. Ils se cotisèrent et indemnèrent l'aubergiste. Il est inutile d'ajouter qu'aucune danse n'eut lieu. La mission continua sans autre incident et produisit les plus heureux fruits de salut.

Après ces vacances d'un nouveau genre les curés-missionnaires retournèrent dans leurs paroisses pour y reprendre leurs paisibles fonctions. Que l'on ne croie pas que ces prêtres zélés aient laissé pendant leur absence leurs propres ouailles sans secours spirituel ! De concert avec l'autorité ecclésiastique qui encouragea à différentes reprises ces campagnes pacifiques pour le bien des âmes<sup>1</sup>, ils avaient pourvu aux besoins spirituels de leurs paroissiens. Quant à l'abbé Philippi qui dans le courant de l'année 1841 se voyait souvent éloigné des siens par les missions, il avait obtenu dans la personne de M. l'abbé Vongœfft<sup>2</sup> un vicaire zélé et pieux. Ce prêtre resta plus de sept ans avec l'abbé Philippi, s'enthousiasma pour les missions et resta jusqu'à sa mort le plus intime et le plus dévoué ami de son ancien curé.

<sup>1</sup> Lettres du vicaire général Liebermann à l'abbé J. B. Ræss (28 Janvier 1829. 22 Janvier 1838) Voir *Katholisches Kirchen- und Schulblatt*. 1850.

<sup>2</sup> M. Vongœfft devint plus tard successivement curé de Schweinheim, Bodelsheim, Ergersheim où il est mort en 1890.

#### CHAPITRE IV.

Enthousiasme pour les missions. — Un article de l'*Univers* sur la situation religieuse dans le Grand-Duché de Bade. — Réponse du D<sup>r</sup> Alban Stolz. — Quelques mots d'éclaircissement. — Le peuple badois.

Les missions continuaient d'être prêchées par les Rédemptoristes à Hirtzfelden, à Ruelisheim etc., etc. C'était une sainte contagion, un mouvement vers le bien qui s'étendait des villes et des villages jusque dans les plus petits hameaux du Sundgau et de la Basse-Alsace. Le foyer de ce feu divin était, de l'avis de tous, Blo-delsheim.<sup>1</sup>

Il n'y avait qu'une région voisine, le côté-est, où ce mouvement était enrayé et où ce feu sacré ne pouvait avoir d'accès. C'était le pays de Bade; les religieux en étaient exilés; les missions y étaient interdites par la loi; le clergé séculier était formé depuis près d'un demi-siècle par des professeurs que nommait une bureaucratie luthérienne toute-puissante; l'archevêque de Fribourg avait les mains liées pour le gouvernement de son vaste diocèse. Voici un article de *L'Univers* sur la situation religieuse du pays de Bade à cette époque. Il est attribué à la plume de l'abbé Philippi, dont le nom seul est garant de l'exactitude des faits qu'il relate :

« Personne n'ignore que le gouvernement protestant et rationaliste du pays de Bade a fait, depuis 1815, de grands et constants efforts pour détacher de la religion romaine la population presque entièrement catholique de ces contrées, et l'on sait aussi quel déplorable

<sup>1</sup> *Revue Catholique*. 1865. Un curé. p. 132. Notice biographique sur le R. P. Neubert. pp. 16 et 18.



succès a paru jusqu'à présent couronner ses entreprises. Il s'est d'abord attaqué au clergé, persuadé que, s'il affadissait le sel de la terre, tout lui deviendrait facile. . . Pour obtenir ce résultat, il a commencé par supprimer les séminaires. Les jeunes gens qui se destinent à la prêtrise sont obligés de suivre les cours publics des étudiants et ne tardent pas à donner des scandales qui ne les empêchent pas d'entrer dans la sainte et redoutable carrière dont ils ne sont pas dignes. Ce clergé corrompu se fait remarquer, sauf de rares exceptions <sup>1</sup>, par la plus grande horreur pour tout ce qui pourrait ranimer la piété des fidèles, particulièrement en ce qui concerne le culte de la sainte Vierge et des saints ; il laisse le peuple dans une profonde ignorance de la religion ; les sermons des curés ne sont ordinairement que des leçons de fade morale ou d'économie domestique et même culinaire. On en cite un qui, durant six mois, n'a pas parlé d'autre chose à ses paroissiens. Ces prêtres ne sont, en un mot, que des espèces de fonctionnaires publics, chargés de marier, d'inscrire les naissances et les décès, et revêtus de quelques autres attributions judiciaires ou de police, scrupuleux et serviles observateurs des moindres ordonnances du Gouvernement, aussi lâches envers le pouvoir des hommes, qu'insolents et traitres envers le pouvoir de Dieu. . . . L'archevêque de Fribourg a été obligé d'ordonner par un mandement récent, aux prêtres des villes de se trouver au confessionnal tous les samedis et à ceux des campagnes de s'y trouver tous les mois une fois. La plupart n'ont pas obéi.

<sup>1</sup> « Nous voulons excepter les dignes prêtres qui avec nous gémissent de ce déplorable état de choses et qui luttent de toutes leurs forces contre le courant. . . » *Univers*, 7 novembre 1846.

Pour qu'ils se décidassent à administrer le sacrement de pénitence aux fidèles qui le réclament, il faudrait que le gouvernement leur en intimât l'ordre; mais on devine assez qu'il est loin de les stimuler à cet égard. Pour faire connaître ses intentions, un seul point suffira: il a destitué dernièrement un professeur de Fribourg qui avait commis le crime de se mettre à la tête de la « Propagation de la foi. »<sup>1</sup>

Cet article qui allait au fond des choses et dévoilait aux yeux de tous la triste servitude où était réduit l'archidiocèse de Fribourg, provoqua des récriminations dans le grand-duché de Bade, surtout parmi les professeurs de l'Université. Mais ce qui étonne, c'est qu'un prêtre, dont les écrits ont puissamment contribué à rappeler ses compatriotes aux vrais principes et pratiques du catholicisme ait mêlé sa voix à la leur. Le D<sup>r</sup> Alban Stolz sentit son patriotisme se révolter, en voyant mise au pilori de l'opinion la situation religieuse de sa patrie. Il écrit avec beaucoup d'aigreur contre l'abbé français: « Je connais mieux le clergé badois que l'abbé qui a écrit cet article. J'ai péché plutôt par les reproches que par les flatteries que je lui ai adressées. C'est pourquoi ce que je vais répondre à cet article doit avoir quelque valeur. Je ne veux pas opposer affirmations à affirmations, je ne veux pas entrer dans le détail et prouver que plusieurs assertions de ce rapport sont de pures inventions. Je me borne à cette déclaration générale: On ne saurait nier qu'il y a dans le clergé badois des membres qui ont une foi douteuse et négligent d'exercer le saint ministère<sup>2</sup>, que d'autres devraient vivre

<sup>1</sup> *L'Univers*, 29 septembre 1846.

<sup>2</sup> Mit deren Glauben und seelsorgerlichen Thätigkeit, es schlimm bestellt ist.

d'une manière plus édifiante ; cependant on ne saurait affirmer cela de la plus grande partie du clergé. Non seulement on peut trouver parmi le clergé badois beaucoup de prêtres qu'on pourrait présenter comme des modèles et leur nombre augmente visiblement, mais un certain nombre de prêtres qui étaient ou paraissaient être tièdes se sont réveillés de nos jours et ont fait voir leur zèle pour le bien et donné des preuves de leur fidélité à l'Eglise. . . . Les injures qui ont été adressées dans l'*Univers* à tous nos prêtres « sauf de rares exceptions » sont à cause de leur généralité injustes et calomnieuses.

« J'admets que le correspondant a écrit de bonne foi son rapport. Pourtant il a péché parce que sans connaître suffisamment notre diocèse . . . il a médité d'une manière générale, publique et démesurée du clergé d'un des plus grands diocèses. S'il n'est pas un zéléteur sans foi ni conscience, il ne peut pas laisser sur lui la tache infamante d'une calomnie ; il faut qu'il fasse une rétractation publique. Mais quand l'auteur de cet article annonce aux Français, que les Alsaciens ont préservé le pays badois du Rongisme, cela paraît à tout Badois aussi singulier que si le clergé espagnol voulait s'en glorifier. Par là l'on peut voir que non seulement la langue française, mais aussi la modestie française fait des progrès en Alsace.

« Du reste je ne sais quel bien peut résulter de cette tactique de nous jeter continuellement la pierre, comme cela se pratique depuis quelques dizaines d'années chez nos voisins. Si l'on veut absolument que nous soyons dans le grand-duché archi-mauvais, il serait tout de même plus conforme au christianisme de prier pour nous,

de gémir en silence, que de nous stigmatiser devant le monde catholique dans l'*Univers*, dans le *Catholique*, dans les *Feuilles historiques et politiques de Munich*. Cela ne saurait nous rendre meilleurs et ce n'est pas non plus une recommandation pour votre piété. Si nous sommes le publicain qui dans son indignité reste au fond du temple, prenez garde de ne pas ressembler à l'homme bien connu qui s'y trouve placé plus en avant. Sans doute certains Badois communiquent parfois aux étrangers de vive voix ou par écrit ce qu'il y a de répréhensible chez nous, car ils trouvent plus de goût à passer de l'autre côté du Rhin, pour une honorable exception, au lieu de combattre ce qu'il y a de mauvais dans la mesure de leurs forces et de le taire à ceux que cela ne regarde pas. . . »<sup>1</sup>

Ainsi le D<sup>r</sup> Alban Stolz n'infirme pas les assertions de l'abbé Philippi sur la situation religieuse dans le pays de Bade. Il ressort seulement de sa réplique acrimonieuse qu'il s'est élevé lui-même avec véhémence contre les désordres du clergé, car il a trouvé aussi que le pays de Bade est malade, très malade<sup>2</sup>, cependant à ses yeux<sup>3</sup> le nombre des bons prêtres est plus grand que l'article de l'*Univers* ne semble le dire, mais quand même l'état des choses serait aussi triste que le prétend l'*Univers*, il faudrait bien se garder de n'en rien ébruiter dans le monde catholique ! M. le Docteur ne rappelle-t-il pas

<sup>1</sup> *Katholik*. 10. März 1847. D<sup>r</sup> Alban Stolz. Gesammelte Werke. Vol. VIII p. 86.

<sup>2</sup> « So manches Land ist gesund und unseres tief krank. » *Witterungen der Seele*. p. 218.

<sup>3</sup> Vers la même époque M. le docteur Stolz ne voulant pas convenir de la vie relâchée que menaient certains séminaristes, s'attira de la part de M. le chanoine Haiz de Fribourg cette verte leçon : « Stolz hat, scheint es, sich der Illusion hingegeben, dass Gebrechen nicht bestehen, wenn nur er sie nicht kennt. Desswegen sein Unwille, wenn ihm Beschwerden zugebracht werden. » Alban Stolz, nach authentischen Quellen von J. M. Hægele, p. 76.

Sganarelle battant sa femme et répondant à M. Robert :  
« Vous êtes un impertinent de vous ingérer des affaires  
d'autrui. »<sup>1</sup>

Voici d'ailleurs ce que pense de la situation religieuse  
dans le grand-duché de Bade à cette époque, un des  
prêtres les plus distingués de ce pays :

« Le chapitre de la cathédrale était composé d'hommes  
respectables, mais qui étaient tous des enfants de leur  
temps, entachés plus ou moins de joséphisme, et des  
instruments dociles entre les mains du gouvernement.  
Les directeurs du grand séminaire étaient de même. La  
vie que menaient les grands séminaristes était un peu  
meilleure à Fribourg qu'à Meersbourg, mais cependant  
elle était assez licencieuse. On ne récitait pas le bré-  
viaire<sup>2</sup> et l'on n'avait pas l'idée d'une retraite. . .

« La faculté de théologie de Fribourg qui avait  
enseigné les doctrines du joséphisme exerça alors une  
action vraiment délétère. M. Reichlin-Meldegg, profes-  
seur d'histoire ecclésiastique, prêtre, devint plus tard  
protestant et se maria. M. Stengel, professeur d'exégèse  
fit de même. M. Jules Schreiber, professeur de morale,  
devint plus tard *catholique allemand*. M. Amann, pro-  
fesseur du droit-canon ne valait pas mieux. Un grand  
nombre de prêtres voulait que le célibat ecclésiastique  
fût aboli<sup>3</sup>, ils appelaient de tous leurs vœux que des  
synodes se réunissent, afin de faire des réformes; la

<sup>1</sup> Molière. Le médecin malgré lui.

<sup>2</sup> « Durchsucht die Pfarrhöfe und ihr findet in den *meisten* kein Brevier! »  
Dr F. G. Buss. Die Volksmission p. 8. « Obwohl *Stolz* erst in Bruchsal, also  
*mehrere* (8 bis 10) Jahre nach der Priesterweihe mit dem Brevier bekannt  
wurde. . . » Alban Stolz von J. M. Hægele, p. 76.

<sup>3</sup> Cent-cinquante-six prêtres signèrent une pétition au parlement pour  
demander cette abolition. Dr Heinrich Brück. Die oberrheinische Kirchenpro-  
vinz, p. 233 et suivantes.

messe allemande devait être introduite, les processions, les pèlerinages devaient être supprimés.<sup>1</sup> Wesseberg avait déjà aboli toutes les confréries. La confrérie de *l'amour de Dieu et du prochain* devait être introduite; la confession auriculaire interdite, en un mot, tout devait être réformé dans le sens des vieux-catholiques modernes. La réception des sacrements était méprisée et traitée de bigoterie. Des prêtres se mariaient clandestinement et il y eut scandales sur scandales... L'archevêché était inondé de suppliques dans le sens de la réforme. Cette révolte ouverte contre l'Eglise se transplanta jusque dans le grand séminaire. Cependant l'archevêque resta fermé, mais il souffrit des peines indicibles. Même les séminaristes refusèrent d'obéir et demandèrent la suppression du célibat ecclésiastique.<sup>2</sup>

« Pendant cette triste époque il n'y avait que le professeur de dogme qui fût « catholique » mais il était par le fait même détesté. Il n'y avait pas de petits séminaires. Il n'y avait donc à proprement parler ni instruction ni éducation cléricales... Néanmoins on ren-

<sup>1</sup> An berühmten Wallfahrtsorten wurde *nicht selten* vor den Tausenden, die von fern und nah beigeilt waren, von verkehrten Predigern gegen die *Unsitte des Wallfahrens* ... gepredigt, und am Feste des hl. Rosenkranzes diese Gebetsweise als eine *mechanische, dem finstern Mittelalter angehörende, bezeichnet.* » Dr. Heinrich Brück. Die oberrheinische Kirchenprovinz. p. 228.

<sup>2</sup> « Auch unter den Studenten (der Theologie) circulirte eine celibatsfeindliche Adresse an die Kammer... Dafür wurde ihm (dem Pfarrer Heissler) von den Alumnen des erzbischöflichen Seminars eine Adresse zugeschickt, in welcher diese dem « verehrungswürdigen Greise » ihren Dank dafür aussprechen, « dass einmal ein Biedermann des geistlichen Standes die Art und Weise, wie ein Institut, dessen Verwerflichkeit schon so vielseitig anerkannt sei, aus unserer Zeit verdrängt werden könne, der hohen, unseres Jahrhunderts wahrhaft würdigen, zweiten Kammer zur Berücksichtigung vorgelegt habe. Die Adresse war von *fünfzig* Alumnen unterschrieben. » D. Heinrich Brück. Die oberrheinische Kirchenprovinz p. 232.

contrait encore *par-ci par-là dans le pays de pieux prêtres*<sup>1</sup> qui allaient au confessionnal. . . »<sup>2</sup>

Devant ce tableau dressé par un prêtre badois qui a vécu dans ces temps néfastes pâlit celui de l'*Univers*. On s'étonne avec raison que malgré les efforts de l'enfer pour détruire tout esprit sacerdotal le clergé entier n'ait pas fléchi le genou devant Baal et qu'autour de ces chaires de pestilence il ait pu se former de bons prêtres, mais hélas!

« *Apparent Rari nantes in gurgite vasto.* »

Au milieu de cette démoralisation presque universelle dans le clergé badois, qu'était devenu le pauvre peuple? L'abbé Philippi, l'ami par excellence du peuple badois, continuera à nous édifier :

« Il a fallu leur apprendre (aux Badois catholiques et c'étaient les plus pieux) que toutes les religions ne sont pas également bonnes, qu'il n'y a qu'une seule véritable Eglise, dont le Pape est le chef visible et hors de laquelle il n'est point de salut; ils ignoraient qu'il

1 « Die ältesten Priester sind noch unter strenger Zucht, theilweise in Klosterschulen aufgewachsen.... Diese Männer sind meistens gläubig und fromm.... Leider ist diese Klasse bald ausgestorben. Die Geistlichen mittleren Alters sind unter den Einwirkungen des Wessenbergischen Systems erzogen... haben den Oberkirchenrath (von Carlsruhe) über den Bischof gestellt. Allgemeine Betrachtungen ersetzen ihnen die positive Dogmatik und die theologische Moral. . . (Wir) dürfen die ehrenhaften Ausnahmen nicht übersehen... Die jungen Geistlichen erwecken schöne Hoffnung für die nahe Zukunft... » Die katholische Kirche und die badische Regierung. (Eine thatsächliche Darstellung des Kirchenstreites. 1854) p. 50 et suivantes.

2 Karl Rolfus. Kirchliche Zustände in der Erzdiocese Freiburg vor 1840 (manuscrit communiqué à l'auteur par le R. P. Cigrang, ancien recteur du couvent de Landser) Voir sur la situation religieuse dans le pays de Bade: Dr F. J. Buss. Die Volksmission. Dr Heinrich Maas. Geschichte der kath. Kirche im Grossherzogthum Baden. Die katholischen Zustände in Baden. Regensburg 1841. Dr Carl Bader. Die kath. Kirche im Grossherzogthum Baden. Hermann von Vicari. Sein Leben und Wirken. Die katholische Kirche und die badische Regierung. Dr Heinrich Brück. Die Oberrheinische Kirchenprovinz. J. M. Hægele. Alban Stolz nach authentischen Quellen. A. Kannengiesser. Le réveil d'un peuple, etc., etc.

faut confesser ses péchés avec les circonstances qui les accompagnent, et que ce n'est pas assez de dire : J'ai péché par pensées, par paroles, par actions; ils ne savaient plus qu'il ne suffit pas à un bon catholique de se confesser et de communier une fois l'an; ils ne savaient pas qu'il faut être à jeun lorsque l'on communie; ils ne savaient pas qu'il y a des jours de jeûne et d'abstinence; enfin ils ne savaient pas le catéchisme . . .<sup>1</sup> »

Ces catholiques badois ne pouvaient jouir des bienfaits d'une mission; ils devenaient toujours davantage victimes de l'indifférence en matière religieuse; les meilleurs se demandaient avec effroi, s'ils étaient catholiques ou protestants!

L'abbé Philippi allait devenir le principal instrument de la Providence pour les réveiller de leur léthargie et pour les retremper dans le véritable esprit du christianisme.

## CHAPITRE V.

M. Bernard. — Visite de M. Bernard à l'abbé Philippi. — Première mission badoise à Blodelsheim. — Conversion de M. Laïs.

Le lecteur aura remarqué la présence de quelques centaines d'étrangers aux missions de Blodelsheim, Rumersheim, Banzenheim. . . . Ils étaient venus, pauvres affamés de la parole divine, ramasser les miettes qui tombaient de la table de leurs frères d'Alsace. Déjà avant la mission de Blodelsheim, en 1840, cent à deux cents Badois s'étaient rendus en Suisse pour suivre les exercices des missions que prêchaient les Jésuites à

<sup>1</sup> *L'Univers*, 20 septembre 1846.



Steinerberg et à Wollerau. Ces pieux pèlerins, ne trouvant pas dans leur propre pays la nourriture des âmes, venaient la chercher au loin. Au milieu de l'indifférence presque générale ils ne s'étaient pas rassemblés au hasard, mais ils obéissaient à un mot d'ordre que leur donnait un homme du peuple, M. Bernard. Par son éloquence simple, mais pénétrante, il persuadait à ses compatriotes de se mettre en route, les organisait en caravanes, déterminait les haltes et prescrivait les prières à réciter durant le pèlerinage. C'était le chef avéré et obéi de tous, quoiqu'il n'eût rien dans son extérieur qui imposât le respect. Il était petit, borgne et affreusement labouré par la petite vérole. Voici à grands traits l'histoire de cet homme extraordinaire :

Au commencement de ce siècle vivait dans les profondeurs de la Forêt-Noire, à Herrischried, une famille très nombreuse. Le père s'appelait Zénon Eckert et la mère Marie Thoma. Ils jouaient vraiment de malheur. Trois fois leur maison fut incendiée : la première fois par une main ennemie et les deux autres fois par le feu du ciel. Le père en fut exaspéré. Il chercha la cause de tant de malheurs. Il s'imagina à tort ou à raison que son fils Bernard, dont la vie légère lui avait déjà causé du chagrin, attirait tous ces maux sur sa famille. Comme un autre Jonas, Bernard fut rejeté du milieu des siens. Errant à travers le monde, il arriva jusqu'en Espagne, où la main de Dieu le frappa d'une cruelle maladie. A l'hôpital il admira la douceur, l'humilité, l'abnégation des frères qui le soignaient. Pendant que son corps était torturé par les plus atroces douleurs, son esprit fut éclairé d'une nouvelle lumière, son âme inondée de consolations qu'il avait ignorées jusque-là. Comme St. Ignace, il se releva

de sa maladie vrai chrétien. Après avoir visité les principaux pèlerinages de l'Espagne, il se rendit dans les Pyrénées pour y mener la vie d'ermite. Il tomba entre les mains de brigands qui le détroussèrent et le laissèrent à moitié mort dans un fossé. Tant bien que mal il se traîna jusqu'aux frontières de la France, où il s'affaissa exténué de fatigues et de privations. Les autorités françaises le ramassèrent et l'expédièrent dans son pays. Au milieu de ses compatriotes sa stupéfaction fut grande : il ne trouvait chez eux ni la foi ni les pratiques religieuses des Espagnols. Il doutait avec raison de l'orthodoxie de beaucoup de prêtres badois. Il en fut profondément attristé. Ne pouvant par lui-même porter remède au grand abandon spirituel où se mourait l'Eglise de Bade, il prit le chemin de Rome, mendiant son pain en route comme saint Benoît Labre, vint après mille fatigues à la Ville Eternelle et soumit au souverain Pontife ses craintes et ses espérances. Laïque, sans science et sans mission, il avait conçu le plan prodigieux d'organiser de grands pèlerinages vers les centres vraiment catholiques en-dehors du pays de Bade, afin que le flambeau encore fumant de la foi des Badois ne s'éteignît pas complètement. Le pape Grégoire XVI accueillit M. Bernard avec une grande bonté, loua sa foi intrépide, déplora avec lui la détresse dans laquelle se trouvait l'Eglise de Bade et approuva ses résolutions pour le bien de son peuple. De là ces caravanes pieuses qui se dirigeaient vers la Suisse et l'Alsace, partout où M. Bernard entendait prêcher la vraie doctrine. <sup>1</sup>

<sup>1</sup> D'après les renseignements fournis à l'auteur par M. l'abbé Salzman, supérieur aux Trois-Epis. Cf. Livre du personnel du couvent des Trois-Epis et lettre à l'auteur par M. l'abbé Hagmann, vicaire à Herrischried (Bade), 11 janvier 1894.

Un jour, c'était en 1842, l'abbé Philippi et son vicaire se promenaient après le dîner au jardin du presbytère. Les doux rayons d'un soleil printanier venaient réveiller la nature engourdie par un long hiver. Le ciel était serein, l'air pur. La terre s'ouvrait de tous côtés pour permettre à mille germes de se fortifier à la chaleur vivifiante du soleil ; sous l'écorce des arbres se remuait une vie nouvelle ; les oiseaux animaient les airs de leurs chants et l'homme lui-même se sentait plus gai et plus dispos. Le curé et le vicaire s'entretenaient avec effusion de toutes ces merveilles de la bonté de Dieu, quand la porte du jardin s'ouvre et laisse apparaître M. Bernard. Son front sombre et soucieux semble méditer de grands projets et toute sa personne être indifférente au travail de régénération qui s'accomplissait autour d'elle. Il salue respectueusement et l'abbé Philippi le reçoit comme un ami avec beaucoup d'affection.

« Je viens vous trouver, dit M. Bernard à l'abbé Philippi, pour une affaire bien importante. Jusqu'ici nous sommes venus prendre part à vos missions prêchées en Alsace. Nous vous avons peut-être causé du désagrément en occupant à l'église des places qui devaient appartenir avant tout à votre peuple. Comme le nombre des Badois qui veulent assister aux exercices des missions augmente de jour en jour, les inconvénients pourraient s'accroître davantage. C'est pourquoi nous avons pensé qu'il nous faudrait une église à nous seuls. Nous avons prié longtemps pour savoir vers quelle église nous nous dirigerions et nous sommes tombés d'accord que nous viendrions dans votre église et que vous nous prêcheriez la mission. » La demande de M. Bernard paraît à l'abbé Philippi bien extraordinaire et insolite, c'est pourquoi il lui répond : « Mon

évêque ne m'a nommé que curé de Blodelsheim. Il ne m'est pas permis d'appeler dans mon église les habitants d'autres paroisses pour leur prêcher des missions. A plus forte raison je ne pourrais le faire pour les habitants d'un autre pays. » — « Vous êtes prêtre de l'Eglise catholique, lui réplique M. Bernard, et comme tel vous devez le secours de votre ministère à tous ceux qui en ont besoin et qui vous le demandent. Nous sommes dans ce cas. » — « Non, mon cher ami, répond l'abbé Philippi, quel que soit mon désir de faire du bien à votre peuple, je ne le puis de la manière que vous me le demandez. Il me faudrait pour cela la permission de mon évêque. . . . — « Qu'à cela ne tienne, interrompt M. Bernard, je vous chercherai cette permission. » <sup>1</sup>

Et en effet, dans la soirée encore, M. Bernard prit le chemin de Strasbourg, trouva Mgr. Ræss et plaida avec une telle insistance et si chaleureusement la cause de ses infortunés compatriotes, qu'il obtint ce qu'il désirait. Après avoir visité les Rédemptoristes au Bischenberg, il revint à Blodelsheim et apprit à l'abbé Philippi que toutes ses négociations avaient parfaitement abouti. <sup>2</sup>

L'ouverture de la mission fut fixée à la fête de la Pentecôte (15 mai).

La veille de ce jour les Badois traversèrent le Rhin sur leurs petites nacelles au nombre de 1500 personnes. Aux jours suivants, ce chiffre monta jusqu'à 2500. Ils étaient conduits par le petit M. Bernard. Par caravanes de centaines ils font leur entrée à Blodelsheim en réci-

<sup>1</sup> Cette entrevue fut racontée à l'auteur par M. l'abbé Vongoefft lui-même.

<sup>2</sup> Mgr. Ræss avertit le gouvernement de la permission qu'il venait de donner par une lettre au préfet de Colmar (30 avril 1842). Archives de l'évêché de Strasbourg.

tant des prières ou en chantant des cantiques. Tous les âges, toutes les conditions, toutes les parties du Grand-Duché y étaient représentés : des paysans de la Forêt-Noire, de riches propriétaires de la plaine, des marchands, des artistes, des médecins, des professeurs. . . Ils étaient venus de dix, vingt, trente et jusqu'à quarante lieues à travers des difficultés de toute espèce, des railleries, des injures, des guet-apens.<sup>1</sup> Il y avait des jeunes gens, des hommes faits, des vieillards de 70 et jusqu'à 80 ans. Des gens qui ne s'étaient jamais connus, étaient venus, mus par un même sentiment, suivre les exercices de la mission chez le « père » Philippi, comme ils appelaient par vénération le curé de Blodelsheim.

Qui n'a pas vu l'émoi causé dans un paisible village quand quelques centaines de soldats y font irruption et demandent à être hébergés ? Quelle difficulté parfois pour leur trouver un asile convenable pendant une ou deux nuits ! C'est par milliers que les pèlerins se pressent dans le village de Blodelsheim. L'abbé Philippi sent son cœur s'élargir. Il reçoit, comme un père aimant, ses nouveaux enfants venus de si loin. Il ne les nommera plus dans ses écrits que « ses chers Badois », « ses chers enfants. » Il ne peut donner à chacun une chambre ou un lit. Mais par ses soins et ses actives démarches, les paroissiens aménagent granges et greniers et en font des dortoirs pour les pèlerins. D'ailleurs les Badois ne sont guère difficiles. Ils se disputent même l'honneur de coucher sur la paille ou sur la dure, afin qu'en faisant pénitence ils puissent tirer plus de profit de la mission.

<sup>1</sup> *L'Univers*, 29 septembre 1846.

Aux premières lueurs du soleil levant on pourrait croire que chaque maison, chaque grenier, chaque grange est convertie en une chapelle où l'on priait et chantait les louanges de Dieu. Les exercices de la mission commencent. Le P. Neubert, homme de Dieu et orateur puissant, supérieur des missionnaires que l'abbé Philippi a appelés, parle à son vaste auditoire des bienfaits d'une mission, de la fin de l'homme et à mesure que la grâce prépare les cœurs, des vérités terribles et des vérités consolantes de notre sainte religion, sa parole éclaire, touche, électrise. Avec chaque jour, avec chaque heure le saint enthousiasme qui s'est emparé des âmes, grandit. Les scènes qui se sont produites à la mission paroissiale de Blodelsheim, se renouvellent avec beaucoup plus d'intensité. On n'a jamais entendu parler ainsi de Dieu, de l'éternité, de l'enfer, du ciel; on n'a jamais entendu expliquer avec cette force les lois de Dieu et de l'Eglise; on n'a jamais vu tant de dévouement, d'abnégation, de douceur que dans le « père » Philippi et ses collaborateurs; on est ébranlé, remué jusqu'au fond de l'âme, on fait des confessions générales, on se réconcilie avec Dieu, on sanglote, on pleure. . . .

Cependant tout le monde n'était pas venu pour entendre la parole de Dieu et se convertir. « Plusieurs étaient venus, dit un journal, avec des sentiments ouvertement hostiles et s'en retournèrent, non-seulement convertis, mais apôtres; un homme entre autres, véritable Saul avant la mission, véritable Paul depuis que ses yeux se sont ouverts. »<sup>1</sup> Il s'agit ici de M. Joseph Laïs,

<sup>1</sup> *L'Univers*. 29 septembre 1846.

riche négociant de Grissheim, village badois vis-à-vis de Blodelsheim. Libre-penseur, bon-vivant, il avait vu à maintes reprises ces foules d'hommes et de femmes se rendant en Alsace dans un but religieux. La comédie lui parut devoir être intéressante à Blodelsheim, puisqu'une foule si énorme avait passé par Grissheim. . . . Pour s'en faire des gorges chaudes avec ses amis, les chasseurs de Fribourg, il voulut voir par lui-même ce que l'on faisait dans une mission. Il traverse le Rhin, s'installe dans l'auberge vis-à-vis de l'église de Blodelsheim et le cigare à la bouche et le verre de bière sur la table, il regarde avec pitié tout ce monde qui allait à l'église ou en revenait. On sonne pour un sermon et M. Laïs veut l'entendre. Les chants, les prières, le profond recueillement des fidèles, l'apparition du missionnaire en chaire le frappent. Les paroles simples, populaires du missionnaire vont directement à son âme. Il est venu pour les maudire et il les bénit. La grâce de Dieu le travaille; il rentre en lui-même; il pense à sa vie passée; il baisse les yeux; il est converti, comme saint Paul, il prie, « ecce orat. »

De retour à Grissheim tout le monde s'aperçut du changement survenu en M. Laïs. La grâce toute-puissante de Dieu l'avait transformé. Sa femme ne manqua pas de l'interroger et quelle ne fut pas sa surprise, en l'entendant lui donner pour toute réponse cette parole étrange : « Toi et moi, nous sommes damnés. » La femme insista, et à chaque instance la terrible parole fut répétée avec un accent de conviction effrayant. <sup>1</sup>

Les jours suivants, M. Laïs retourna à Blodelsheim, suivit avec empressement les exercices de la mission, se

<sup>1</sup> Voir Notice biographique sur le rév. P. Neubert, p. 20.

confessa. Il devint lui-même apôtre; sa femme, ses enfants, sa nombreuse parenté le suivirent à Blodelsheim. Son zèle pour le salut de ses compatriotes grandit de jour en jour; bientôt on le verra s'unir à M. Bernard et devenir de concert avec lui l'organisateur de nouvelles missions.

## CHAPITRE VI.

Retentissement de la première mission badoise. — Biesheim. — Quarante-heures à Blodelsheim. — Le gouvernement badois s'émeut. — Lettres échangées entre le préfet de Colmar et l'évêque de Strasbourg. — 2<sup>me</sup> grande mission à Blodelsheim.

Des conversions aussi éclatantes que celle de M. Laïs eurent un grand retentissement dans tout le pays de Bade. De tous côtés on demanda à MM. Bernard et Laïs à suivre les exercices d'une mission, impatient que l'on était d'attendre une année jusqu'à la nouvelle grande mission de Blodelsheim. Apprenant qu'une mission est prêchée en Alsace près des bords du Rhin, à Biesheim<sup>1</sup>, plus de mille Badois traversèrent le fleuve, s'installèrent dans la paroisse privilégiée et remplirent jusqu'à la dernière place l'église paroissiale. Bien des exercices durent être répétés pour en faire profiter tout le monde.

Quelques semaines après, l'abbé Philippi célébrait la dévotion des Quarante-Heures, instituée l'année précé-

<sup>1</sup> Parmi les coopérateurs des PP. Rédemptoristes et de M. Philippi dans les missions badoises, il convient de signaler comme un des plus zélés un prêtre de Biesheim, M. l'abbé Fr. Ant. Biellmann. — Ce digne compagnon des missionnaires naquit à Biesheim le 15 janvier 1808; ordonné prêtre le 16 juin 1832, il fut professeur au petit-séminaire de Lachapelle s./Rgt. pendant l'année scolaire de 1832 à 1833; vicaire à Wasselonne, 15 Novembre 1833; à Strasbourg, St. Louis, 30 Novembre 1835; curé de Wihr-au-Val, 30 Avril 1838; décédé ibidem 11 Octobre 1845.



dente. Elle ne devait être suivie que par ses paroissiens et ne durer que trois jours. Plus de cinq cents Badois accoururent pour remplir leurs devoirs de piété et le temps déterminé ne suffisant plus, la dévotion fut prorogée de trois jours en faveur des Badois.<sup>1</sup>

Dans les régions gouvernementales on reçut rapport sur rapport sur le mouvement si étrange qui emportait les masses vers l'Alsace, surtout vers Blodelsheim. Les missions badoises prirent les proportions d'un événement. On poursuivit M. Laïs, on le condamna à l'amende, on le menaça de prison et il dut se cacher pendant trois mois à Blodelsheim. Il y eut échange de notes diplomatiques entre le gouvernement badois et le gouvernement français.<sup>2</sup> Le lecteur jugera par la lettre suivante à quels misérables arguments on eut recours pour supprimer les missions de Blodelsheim :

DÉPARTEMENT  
DU HAUT-RHIN

Colmar, le 6 Juin 1843.

MONSIEUR L'ÉVÊQUE,

„J'apprends que des exercices religieux extraordinaires, connus sous le nom de missions, se célèbrent fréquemment dans la commune de Blodelsheim, qu'ils vont se renouveler très-incessamment et qu'ils attirent dans cette commune un concours immense de population badoise, qu'on évalue à plus de 1500 personnes, dont le passage sur le Rhin s'effectue sur un point non autorisé, contrairement aux règles de la police du fleuve. Ce sont ces réclamations, auxquelles ce passage irrégulier a déjà donné lieu précédemment de la part des autorités badoises, qui ont fixé mon attention sur les causes de la contravention dont il s'agit.

„On m'assure que ces missions sont établies, en particulier dans l'intérêt des habitants de la rive droite du Rhin; mais elles auraient, dans ce cas, quelque chose de si insolite, que je ne puis ajouter foi à une telle assertion. Aussi, j'éprouve le besoin de savoir, si

<sup>1</sup> Journal de la paroisse de Blodelsheim.

<sup>2</sup> Notice biographique sur le R. P. Neubert, p. 18.

vous les avez autorisées, et je vous prie, Monsieur l'Evêque, de vouloir bien me donner des éclaircissements à cet égard.

„Je suis avec respect etc., etc.

„LE PRÉFET DU HAUT-RHIN.“<sup>1</sup>

Mgr. l'Evêque de Strasbourg répondit le lendemain :

ÉVÊCHÉ  
DE STRASBOURG

„Strasbourg, le 7 Juin 1843.

„MONSIEUR LE PRÉFET,

„Sur les vives sollicitations qui m'ont été faites, j'ai en effet autorisé l'ouverture d'une retraite spirituelle dans l'église de Blodelsheim. Je ne vois pas d'inconvénient que des sujets badois viennent en grand nombre prendre part à ces exercices religieux, puisque les fidèles d'Alsace se rendent également et très-fréquemment sur la rive droite du Rhin pour y visiter les lieux de pèlerinage et satisfaire à leur dévotion. On m'a d'ailleurs assuré que l'autorité locale de Blodelsheim y avait donné son plein consentement. Si cependant la présence de ces étrangers sur le sol français, ce que j'ai de la peine à croire, devait donner lieu à quelque difficulté, je m'abstiendrai d'accorder dorénavant de ces autorisations. Quant au passage du fleuve, c'est une affaire qui concerne la police dans laquelle je n'entends pas me mêler. Il est naturel que les habitants de la rive droite du Rhin pour passer à la rive gauche ne s'embarquent point à un endroit qui ne serait pas autorisé par les règlements. Je suis loin d'approuver toute espèce de contravention à cet égard.

„Cette lettre répond à celle que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser sous la date d'hier. Je suis etc., etc.

„Signé † ANDRÉ

„évêque de Strasbourg.“

Dans un « Post-Scriptum » assez long Mgr. fit ressortir d'une manière magistrale les vraies causes des tracasseries qu'on suscitait aux missions de Blodelsheim.

„P. S. Si les autorités badoises sont offusquées des exercices de piété qui se font de temps à autre sur la rive gauche du Rhin, je suis sûr, Monsieur le Préfet, qu'elles y ont été excitées par les plaintes de quelques prêtres relâchés du diocèse de Fribourg, qui sont la cause que leurs ouailles cherchent ailleurs une nourriture qu'elles ne trouvent pas chez eux. Depuis près de 200 ans les Alsaciens vont fréquemment en pèlerinage à Saint-Pantaléon à Tri-

<sup>1</sup> Archives de l'évêché de Strasbourg.

berg, à Mariazell dans le Grand Duché de Bade, surtout à N. D. de la Pierre et à N. D. des Ermites, en Suisse, et jamais les autorités françaises n'y ont rien trouvé à redire. Aujourd'hui surtout le gouvernement français et le clergé seraient loin d'y mettre obstacle : c'est une pratique religieuse à laquelle il est permis à chacun de se livrer selon le besoin de son cœur. Il est étonnant que le gouvernement badois qui, par tous les moyens qui sont dans son pouvoir, nous oppose ses chemins de fer et vise au monopole des eaux minérales voulût aussi avoir le monopole de la piété et de la conversion des âmes. Quand une fois il interdira à nos concitoyens les parties de plaisir que ceux-ci vont faire dans le Grand Duché de Bade, nous pourrons défendre aux Badois leurs parties de dévotion sur la rive gauche du Rhin." 1)

On a dit qu'on ne saurait arrêter les idées ni par des rescrits ministériels, ni par les gendarmes, ni par l'amende, ni par la prison. Le pays de Bade fournit en 1843 une nouvelle preuve à ces paroles. L'élan pour les missions qu'on voulait comprimer devint beaucoup plus vif. Les entraves mêmes qu'on voulait mettre à la piété du peuple et au zèle de l'abbé Philippi, firent monter l'enthousiasme pour les missions, de la foule aux notabilités catholiques du pays de Bade. L'abbé Philippi entra en relations d'amitié avec le Dr Buss, professeur à Fribourg et conseiller aulique, qu'on a appelé l'*O'Connell* badois 2 et qui devint pour les classes élevées ce que M. Bernard était pour le peuple ; il fut choisi comme confesseur par le baron d'Andlau d'Hugstetten, que nous voyons figurer, déjà en 1848, parmi les membres des assemblées générales des catholiques allemands 3 ; il devint le conseiller du baron de Kageneck de Saint-Trutbert et d'autres catholiques influents de Bade. Même l'évêque de Spire, Mgr. Weiss, étant en visite chez

1 Archives de l'évêché de Strasbourg.

2 Katholisches Kirchen- und Schulblatt für das Elsass. Jahrgang 1846, p. 252.

3 Compte-rendu de la 33<sup>me</sup> Assemblée générale des catholiques allemands p. 360.

Mgr. Ræss, le pria de lui faire voir Blodelsheim, le théâtre de tant de conversions.

Enfin arriva la fête de la Pentecôte, l'anniversaire de la première mission badoise. L'abbé Philippi avait appelé auprès de lui les PP. Chable et Simon, S. J., pour la prédication et six prêtres alsaciens pour les confessions. Quatre à cinq mille Badois accoururent à Blodelsheim. Dieu seul connaît tout le bien réalisé dans cette mission. L'abbé Philippi qui était en contact constant avec les âmes et qui avait vu les prodiges de conversion, dit dans ses notes que la mission eut un tel succès qu'on ne saurait l'exprimer. « *Cum tanto successu, ut dici nequeat.* »

Aussi le professeur Buss pouvait-il s'écrier avec raison dans un livre qui a fait époque : « C'est en vain que les prêtres s'élevèrent en chaire contre les missions d'Alsace ; c'est en vain que les douaniers et les gendarmes inventèrent toutes les tracasseries possibles pour arrêter le peuple catholique ; c'est en vain que la prétendue science fit voir dans les journaux tout le ridicule des missions ; c'est en vain que l'inquisition du clergé et de l'Etat persécuta les fervents catholiques : ils sont retournés là où les poussait l'instinct de leur cœur. »<sup>1</sup>

## CHAPITRE VII.

Continuation des tracasseries. — Conseil municipal de Blodelsheim. — Paroles prêtées à Mgr. Ræss. — Autres missions badoises.

Le gouvernement français craignait qu'il ne s'attirât des démêlés avec le gouvernement du grand duché ; il

<sup>1</sup> F. J. Buss. Die Volksmissionen, ein Bedürfniss unserer Zeit. p. 11.

craignait que l'agglomération de cinq à six mille étrangers dans un simple village ne donnât lieu à des désordres ; il voulait au moins que les missions badoises n'y fussent plus permises que sur la demande expresse du conseil municipal. <sup>1</sup> Comme modèle du genre, voici entre autres une supplique que le maire et les membres du conseil municipal adressèrent à Monseigneur l'Evêque de Strasbourg :

„Blodelsheim, le 29 avril 1844.

„Le Maire et les membres du conseil municipal de la commune de Blodelsheim à Monseigneur l'Evêque de Strasbourg.

„MONSEIGNEUR,

„Des habitants du Grand-Duché de Bade nous ont communiqué le désir de voir s'ouvrir une nouvelle mission religieuse à l'église paroissiale de Blodelsheim.

„Les missions précédentes ont porté d'heureux résultats et certes ce serait vouloir nier l'évidence que de prétendre que la moralité de la population de notre commune n'y a pas beaucoup gagné.

„Ce qui n'est pas moins digne de remarque, c'est que malgré la grande affluence d'étrangers, le bon ordre n'a jamais été troublé un moment : bien plus, les jours de Pentecôte, qui les années précédentes avaient été signalés par des désordres et des excès de toute nature, se sont passés dans la plus parfaite tranquillité et dans un pieux recueillement.

„En un mot, la dernière mission a été un bienfait tant spirituel que temporel pour nos administrés qui, nous étions heureux de le constater à cette époque, ont joui quelque temps encore après la mission, d'une certaine aisance due au court séjour des étrangers parmi nous. Ainsi nous nous rendons l'organe de nos concitoyens en suppliant Votre Grandeur de vouloir bien accueillir favorablement la demande de nos voisins, les habitants du Grand-Duché de Bade et les faire jouir, ainsi que nous, des bienfaits d'une nouvelle mission. Ce sera pour nous une nouvelle preuve de votre bienveillance ajoutée à celle que vous nous avez accordée naguère en vous rendant au milieu de nous. <sup>2</sup>

„Nous nous engageons à l'avance à maintenir l'ordre et la tranquillité, comme aux missions précédentes.

<sup>1</sup> Notice biographique sur le R. P. Neubert. p. 18.

<sup>2</sup> Mgr. Ræss avait accompagné Mgr. Weiss à Blodelsheim.

„Nous avons l'honneur de présenter à Votre Grandeur les hommages de la plus profonde vénération.

„Vos très-humbles serviteurs“

(Suivent les signatures au nombre de neuf.)

A la date du 24 mai, Mgr. Ræss notifia au préfet du Haut-Rhin la permission d'une nouvelle mission qu'il venait d'accorder à la commune de Blodelsheim.<sup>1</sup> Quant aux craintes du gouvernement badois, elles durent aussi se dissiper de plus en plus. Un jour Mgr. Ræss assistait à un dîner que donnait Son Altesse le Grand-Duc. Un des honorables convives fait tomber la conversation sur les missions. Il veut connaître l'opinion de l'illustre évêque sur le *fanatisme* du curé de Blodelsheim qui attirait tant de Badois dans sa paroisse. Mgr. Ræss sourit finement et répond : « Le pays de Bade et l'Alsace sont deux pays également bénis par la Providence. Vous avez à Baden la plus belle installation pour guérir les corps ; à Blodelsheim nous en avons une autre pour guérir les âmes. Ceci explique la grande affluence dont s'honorent l'un et l'autre. »<sup>2</sup>

Les missions badoises se renouvelèrent donc, malgré l'opposition gouvernementale, tous les ans, ordinairement à la Pentecôte, jusqu'en 1850. En 1844 il y en eut même deux, l'une à la Pentecôte et l'autre à la Toussaint. A toutes ces missions, alternativement prêchées par les Rédemptoristes et les Jésuites, le concours était aussi considérable qu'aux deux premières. Outre ces grandes missions il y en avait tous les ans une petite, celle des « Quarante-heures », prêchée et suivie dans le même esprit et avec le même succès.

<sup>1</sup> Archives de l'évêché de Strasbourg.

<sup>2</sup> Souvenir raconté par M. l'abbé Simonis, supérieur des Sœurs de Niederbronn, dans son oraison funèbre de l'abbé Philippi.

Pour se mettre plus à proximité de certaines parties du pays de Bade et pour faciliter ainsi aux Badois l'accès aux missions, l'abbé Philippi de concert avec MM. Bernard et Laïs déplacèrent parfois la base de leur opération. Ainsi outre les missions de Blodelsheim, il y eut en 1845, des missions à Hombourg, en 1846, à la Wanzenu et à Weyersheim, en 1847, à Ottmarsheim, en 1848, à Rammersheim. Les Badois suivaient toutes ces missions soit seuls, soit avec les habitants des paroisses respectives.<sup>1</sup>

L'abbé Philippi payait partout de sa personne avec une activité si étonnante que les Badois, le retrouvant partout, l'appelaient *l'homme de feu*.<sup>2</sup>

Le nombre des Badois qui, pendant neuf ans, suivirent les missions organisées en Alsace par l'abbé Philippi s'élève à *plus de cent mille*.<sup>3</sup> « Il faudrait des volumes, écrivit un jour l'abbé Philippi à M. le recteur Ræss, qui lui avait posé plusieurs questions sur les missions, pour écrire les choses édifiantes qui eurent lieu à toutes ces missions. . . . Mais la plus brillante et la plus remarquable fut celle de la translation du corps de *Saint Anicet*. »<sup>4</sup>

## CHAPITRE VIII.

Saintes reliques. — Translation du corps de saint Anicet. — Grande mission. —  
Récration des missionnaires. — Adieux.

L'abbé Philippi voulait posséder dans son église le corps d'un saint martyr. Avec raison il voyait dans un

<sup>1</sup> Malgré la grande distance de Weyersheim des bords du Rhin 800 Badois étaient accourus à cette mission paroissiale. — Notice biographique sur le R. P. Neubert. — *Revue catholique de l'Alsace* 1865. Un curé. — *Kirchen- und Schulblatt für das Elsass*, etc.

<sup>2</sup> Der feurige Mann.

<sup>3</sup> F. J. Buss. Op. cit. p. 172.

<sup>4</sup> Lettre de l'abbé Philippi à M. le recteur J. B. Ræss (7 mars 1860).

tel trésor la source de beaucoup de grâces pour lui, et ses « chers Badois. » Tertullien a dit : « Le sang des martyrs, c'est une semence de chrétiens. » Parole vraie et profonde dont cet apologiste avait vu la réalisation. Quand les païens voyaient avec quelle générosité les premiers chrétiens versaient leur sang pour la défense de leur foi, beaucoup d'entre eux s'écriaient : « Nous sommes aussi chrétiens. » Si la vue du sang des martyrs produisait de tels prodiges dans les âmes des païens, leur corps qui a souffert pour la foi, ne dira-t-il plus rien au cœur des chrétiens, ou, comme parle l'Écriture, ne « prophétisera-t-il » plus ? Le corps des saints possède une vertu miraculeuse et sanctifiante pour nos corps et pour nos âmes. Le corps d'un saint martyr confirme notre foi, excite notre courage, ranime notre espérance, en un mot, c'est pour nous une source de grâces et de bénédictions.

A ces considérations s'unit chez l'abbé Philippi le désir d'ôter au gouvernement de Carlsruhe tout motif de s'offusquer du courant qui portait la population badoise de l'autre côté du Rhin. Il voulut convertir son église en *lieu de pèlerinage*.<sup>1</sup>

En 1843, un personnage illustre suivait, comme un simple particulier, les exercices de la mission. C'était M. le chevalier d'Olry, ancien ambassadeur du roi de Bavière auprès du roi du Piémont.<sup>2</sup> L'abbé Philippi lia la plus étroite amitié avec cet ancien diplomate qui avait des relations suivies avec toutes les cours de l'Europe et était très-influent à Rome. En lui l'abbé Philippi trouva

<sup>1</sup> Voir Journal de la paroisse de Blodelsheim.

<sup>2</sup> A Saint-Pétersbourg M. d'Olry avait fait la connaissance de Joseph de Maistre qui comme preuve d'amitié, lui donna dans ses immortelles « Soirées de Saint-Pétersbourg » le rôle de « chevalier. » (Détail fourni à l'auteur par M. le chanoine Georges Gintz autrefois secrétaire particulier de Mgr. Ræss.)



l'intermédiaire voulu pour obtenir ce qu'il avait tant à cœur, un corps entier d'un saint martyr.

S. Em. le cardinal Ferretti choisit lui-même le corps saint à envoyer au curé de Blodelsheim. C'était celui d'un soldat, martyrisé pour la foi au II<sup>e</sup> siècle, saint Anicet. La caisse contenant les ossements du saint martyr arriva par mer à Gênes, de là elle fut transportée à la nonciature de Lucerne. Lorsqu'en 1846 elle arriva à Blodelsheim, toute la paroisse, le curé en tête, alla au-devant des saintes reliques et au son des cloches, au chant des hymnes, au milieu de la joie générale on les transporta au presbytère. La translation solennelle à l'église fut fixée pour la Pentecôte, qui était aussi le jour d'ouverture pour une mission badoise.

La nouvelle de l'arrivée du corps saint s'était répandue au loin sur les deux rives du Rhin, jusqu'aux Vosges et à la Forêt-Noire. L'affluence des pèlerins fut énorme; toutes les classes de la société tant alsacienne que badoise étaient représentées et fraternisaient devant les reliques de ce saint soldat. La translation solennelle de la châsse richement ornée et portée par des prêtres eut lieu avec une pompe extraordinaire; mais l'enthousiasme arriva à son comble, quand le P. Neubert, supérieur de la mission, ayant fait le portrait du soldat romain, parla de ses vertus, de sa valeur et ajouta : « Ne pouvant verser son sang pour son empereur, il le versa pour une cause plus noble, pour son Dieu. » L'immense auditoire se sentit électrisé par cette voix forte et vibrante et le frissonnement des âmes qui se faisait sentir dans toute l'église fit comprendre à l'orateur qu'on était prêt à mourir pour la même cause.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Voir Sermons de l'abbé Philippi. Vol. I., et Journal de la paroisse de Blodelsheim.

C'est sous de tels auspices que s'ouvrit cette mission. Plus de six mille Badois en suivaient les divers exercices. L'église convertie en pèlerinage ne désemplissait plus; les confessionnaux étaient assiégés jour et nuit. Quoiqu'il y eût une douzaine de confessionnaux, les pénitents attendaient des jours sans pouvoir en approcher. La sœur de l'abbé Philippi demandant de grâce, vu ses pressantes occupations au presbytère, à un Badois, posté devant le confessionnal, de lui céder son tour, eut cette réponse.: « Eh bien, oui, à vous je vous le cède, mais à personne autre, car depuis trois jours, je suis debout sur les dalles pour arriver au confessionnal. » La chaleur tropicale qui régnait à l'église rendait écrasant le travail des pauvres confesseurs. Pour leur donner un peu de répit, l'abbé Philippi sortait de son confessionnal tous les jours vers les quatre ou cinq heures du soir, se rendait au maître-autel et entonnait les litanies de la sainte Vierge ou des saints. Les confesseurs arrivaient l'un après l'autre et l'on faisait une procession en plein air. C'était la récréation! Après une demi-heure on reprenait le travail interrompu, qui se prolongeait alors jusque vers minuit. De grand matin, après deux ou trois heures de sommeil, l'abbé Philippi était déjà debout et allait de porte en porte réveiller ses dignes collaborateurs.

Cette mission fut la plus féconde en fruits de salut. Aussi le P. Neubert, qui prêcha plus de cent trente-cinq missions dans sa vie a pu dire surtout de celle-ci : « Jamais je n'ai été témoin d'un spectacle plus beau, plus touchant, plus consolant. »<sup>1</sup>

Pendant les dix à douze jours que duraient ordinairement les missions, il se formait non pas une amitié

<sup>1</sup> Notice biographique sur le R. P. Neubert, p. 18.

ordinaire, mais une vraie parenté spirituelle entre l'abbé Philippi et ses « chers Badois. » Après tout, c'était bien à lui que ceux-ci devaient leur bonheur surnaturel. C'était lui qui soignait pour leur logement et leur nourriture ; c'est lui qui les éclairait dans leur ignorance, les fixait dans leurs doutes, les réconciliait avec Dieu, qui leur distribuait, autant que possible, la sainte communion, c'est donc lui qui donnait à ces milliers d'âmes une vie nouvelle, la vie surnaturelle ; c'est lui qui les engendrait en Jésus-Christ. Il était devenu leur père spirituel, et eux, ses enfants, voyaient comme il se dépensait, comme il les aimait. Les liens d'affection réciproque devenaient si étroits, que les scènes les plus attendrissantes avaient lieu quand il s'agissait de se séparer de leur vénéré « père » Philippi.

Ce moment arrivé, M. Bernard distribuait de nouveau ses pèlerins en groupes d'après les différentes régions et l'abbé Philippi les conduisait l'un après l'autre, d'après le nombre des barques en disponibilité, sur les bords du Rhin. C'était touchant de le voir ainsi entouré de ses « chers Badois », comme autrefois Jésus de la foule, leur donnant en route ses dernières recommandations et ses derniers conseils. Quand on arrivait près du fleuve, c'était une vraie explosion de sanglots, on s'agenouillait pour recevoir sa dernière bénédiction, puis l'on descendait dans les barques, au chant des hymnes ; l'abbé Philippi, soit seul, soit entouré de quelques-uns de ses collaborateurs, les suivait encore pendant quelque temps de son regard de père ; de loin on se faisait encore des adieux réciproques. C'est ainsi que les Badois retournaient dans leur pays, emportant avec eux deux noms à jamais bénis : *Blodelsheim* et *Philippi*.

## CHAPITRE IX.

Le clergé badois et les missions badoises. — Mgr de Vicari. — Grenier du presbytère converti en salle de retraite. — Opposition du clergé badois aux missions. — Saül parmi les prophètes. — Prêtres badois à Blodelsheim. — Première retraite pastorale à Saint-Pierre.

Le clergé badois ne pouvait rester indifférent devant ce mouvement. Mgr. de Vicari qui monta sur le siège archiépiscopal de Fribourg, un mois après la première grande mission badoise de Blodelsheim, le 15 juin 1842, voyait avec bonheur le réveil de la foi chez ses diocésains. Voici en quels termes l'abbé Philippi parle du nouvel archevêque :

« C'est un homme d'une rare piété, désirant sincèrement et ardemment l'abolition des désordres qui règnent parmi le troupeau confié à ses soins. Mais hélas ! il a les mains liées. Il n'a pas le pouvoir de destituer ou de changer le dernier curé de son vaste archidiocèse. Partout où il veut faire le bien, il ne rencontre que des entraves. Ne pouvant pas obtenir de petits séminaires, il réunit à ses frais et sous sa direction une dizaine de jeunes gens pour les préparer à la carrière ecclésiastique, aussitôt le gouvernement le somme d'exhiber ses droits à cet égard. Pour avoir des sœurs de charité à Fribourg il devrait consentir aux conditions despotiques que le gouvernement protestant lui a faites au sujet des mariages mixtes, conditions qu'il est loin d'accepter, puisque naguère il a déclaré qu'on ne le verrait pas se départir des règles tracées à ce sujet par le Saint-Siège, et qu'il saurait à l'exemple de l'illustre modèle qu'il a devant ses yeux, souffrir et mourir, s'il le faut, mais

jamais trahir les droits de son Eglise. Et quand un jour on lui objecta grossièrement qu'il devait pourtant songer dans quel temps nous vivons, et qu'il fallait s'accommoder à l'esprit du siècle, il répondit : « Sachez que j'ai juré fidélité à l'Esprit-Saint et non à l'esprit du siècle. »<sup>1</sup>

C'était le pontife qu'il fallait à l'Eglise de Fribourg en ces temps difficiles. S'affligeant du sort du pays de Bade, il ne tarda pas à entrer complètement dans les idées de l'abbé Philippi et favorisa les missions. En 1843, il envoya un des professeurs du séminaire de Saint-Pierre à Blodelsheim, afin qu'il lui rendît un compte exact de la mission. Le professeur revint enchanté de tout ce qu'il avait vu et entendu.<sup>2</sup>

L'abbé Philippi entra en relations suivies avec le premier pasteur des populations qui accouraient vers lui, et reçut de lui les pouvoirs les plus étendus. A différentes reprises Mgr. Vicari envoya à Blodelsheim des séminaristes, afin de suivre comme les simples fidèles les exercices de la mission. Plusieurs fois l'abbé Philippi reçut dans son presbytère une douzaine de ces jeunes gens. Les chambres étant occupées par les missionnaires, la charité de l'abbé Philippi, féconde en industries, fit étendre des matelas au grenier, y mit une grande table et des chaises. C'est là que ces futurs lévites du sanctuaire s'appliquaient à la prière et à la méditation, écoutaient avidement les conférences que leur faisait un des missionnaires, écrivaient leurs résolutions pour la vie. Si ces lignes tombent sous les yeux de l'un de ces séminaristes qui passèrent dans ce cénacle improvisé ces jours de retraite, sous l'œil de Dieu et le regard du « père »

<sup>1</sup> *L'Univers*. 7 novembre 1846.

<sup>2</sup> Voir Notice biographique sur le R. P. Neubert, p. 18.

Philippi, qu'ils apprennent que jusque dans sa plus haute vieillesse il a parlé avec une grande affection de ces pieux jeunes gens, sur lesquels il fondait tant d'espoir pour l'avenir de l'Eglise de leur pays !

Si Mgr. de Vicari et son entourage immédiat suivaient avec intérêt le mouvement religieux qui s'opérait dans l'archidiocèse, grâce aux missions de l'abbé Philippi, il n'en fut pas ainsi d'une grande partie du clergé badois.

La plupart des prêtres se regardaient comme des fonctionnaires de l'Etat; ils exécutaient ponctuellement les instructions qui leur venaient de la commission des cultes de Carlsruhe, et se souciaient fort peu des désirs et des vœux de leur archevêque. Comme on l'a vu, le gouvernement badois voyait de très mauvais œil les missions d'Alsace. C'était assez pour rallier à lui la plupart des prêtres et trouver en eux des auxiliaires dévoués pour s'opposer au courant *superstitieux*. Ils déployaient un zèle digne d'une meilleure cause; en chaire, ils s'élevaient avec force et avec une éloquence qu'ils ne s'étaient jamais connue, contre le fanatisme, la bigoterie des missions, devenaient eux-mêmes auprès de l'autorité civile les dénonciateurs des paroissiens qui leur avaient désobéi.<sup>1</sup>

D'autres prêtres quoique moins à la dévotion de l'Etat, s'adressaient à Mgr. de Vicari, afin de déplorer ce mouvement fanatique vers Blodelsheim. « Des Jésuites et des Liguoriens, écrivit le doyen du chapitre de Brisach, prêchent des missions à Blodelsheim. Ils y attirent beaucoup d'habitants badois. Ceux-ci ne peuvent assez dire comment ces missionnaires enthousiasment leurs auditeurs, comment ils savent, mieux que

<sup>1</sup> Voir : J. F. Buss. Die Volksmissionen. — L'Univers....

nos prêtres, présenter l'enfer sous des couleurs si vives, y attiser le feu d'une manière si ardente, comment ils restent des heures au confessionnal pour pénétrer dans les derniers replis des consciences. Nos compatriotes reviennent des missions avec la persuasion que ceux qui n'ont pas encore pris part à ces exercices spirituels et découvert leur cœur aux missionnaires, ne sauraient avoir la conscience tranquille. On dit même que des prêtres badois sont allés aux missions d'Alsace et que récemment des missionnaires ont osé passer le Rhin et prêcher à Ehrenstetten (Bade). Je déplore que par de telles menées le *fanatisme religieux soit nourri parmi nos populations et que l'autorité due aux curés soit minée. . .* »<sup>1</sup>

Souvent l'abbé Philippi racontait qu'un curé badois était venu à Blodelsheim, afin de connaître les personnes de sa paroisse, qui suivaient les exercices de la mission. A son grand chagrin, il en reconnaît un grand nombre, les note exactement et se promet de sévir contre elles. Les pauvres pèlerins reconnaissent leur curé; ils n'ignorent pas dans quel but il était venu, et se voyant pris en flagrant délit ils viennent raconter leur détresse à l'abbé Philippi qui les rassure. Celui-ci se rend aussitôt à l'auberge où le prêtre badois a pris logement, lui parle avec tant d'amabilité, que le curé en est émerveillé; il l'invite à venir prendre le dîner au presbytère d'une manière si pressante, que celui-ci ne peut résister à l'invitation. Au presbytère le curé badois est édifié de la frugalité du repas, des conversations des missionnaires. Les préjugés contre eux tombent; peu à peu il se sent à l'aise dans leur compagnie. Après quel-

<sup>1</sup> Archives de l'archidiocèse de Fribourg. Lettre du 12 juillet 1843.

ques jours passés à entendre les sermons de ses nouveaux amis, il est gagné complètement à la cause des missions. Nouveau Saül parmi les prophètes, il lit d'une voix émue *l'amende honorable* au Saint Sacrement, fait la paix avec ses paroissiens et les encourage à tirer le plus grand profit d'exercices si salutaires.

Il y avait du reste toujours un certain nombre de curés badois aux missions de Blodelsheim. Les uns voulaient voir par eux-mêmes si les merveilles qu'on leur racontait étaient fondées; d'autres, frappés des bons effets des missions, y étaient venus par conviction. L'abbé Philippi aimait à recevoir les uns et les autres dans son presbytère. S'il ne pouvait offrir à tous un lit, il voulait absolument qu'ils prissent leurs repas avec lui et avec les missionnaires. Il y avait dix et parfois vingt prêtres badois à la table du presbytère. On échangeait ses vues, on suivait les exercices de la mission, on s'édifiait. Un père missionnaire leur faisait chaque jour une conférence sur les devoirs si importants des prêtres; c'était comme le commencement d'une retraite pastorale dont les prêtres badois avaient été privés jusque-là.<sup>1</sup>

L'abbé Philippi était convaincu du bien immense que ferait une retraite pastorale au clergé et au peuple de l'archidiocèse de Fribourg. Ce serait là le réveil du clergé, comme les missions avaient été celui du peuple.

Mgr. de Vicari était parvenu, malgré bien des embarras, à mettre à la tête de son séminaire des hommes de foi et Dieu bénissait visiblement leur zèle et leurs travaux. Le séminaire avait été, il y avait quelques années, transféré de la ville épiscopale dans une vraie solitude, au milieu des bois et des montagnes, à quatre

<sup>1</sup> Lettre de M. le chanoine Meyer de Lauterbourg à l'auteur etc., etc.



lieues de Fribourg, à Saint-Pierre, une ancienne abbaye de Bénédictins. L'abbé Philippi connaissait personnellement plusieurs prêtres badois qui appelaient de tous leurs vœux le moment où, comme dans d'autres diocèses, on les réunirait pour une retraite. Toutes ces circonstances se réunissaient pour encourager l'abbé Philippi à hasarder une démarche auprès de Mgr. de Vicari.

Au commencement de l'année 1846, l'abbé Philippi arriva à Fribourg et soumit son projet au vénérable archevêque. Mgr. de Vicari l'accueillit favorablement, mais l'exécution lui en parut difficile.

« Je ne puis faire venir des religieux, dit-il au curé alsacien, pour prêcher la retraite. Qui me la prêcherait? — « Je connais un prêtre westphalien, M. l'abbé Westhoff, qui ferait très bien. » — « Mais personne ne viendrait. . . — « Que Votre Grandeur fasse l'essai. On viendra. »<sup>1</sup>

Voici ce que l'abbé Philippi put écrire dans un journal quelques mois après son entrevue avec Mgr. de Vicari :

« Mgr. l'archevêque de Fribourg avait fait annoncer que du 11 au 18 octobre aurait lieu, au séminaire, une retraite pour les ecclésiastiques. C'était une chose tout à fait inouïe dans le pays de Bade. Quarante à cinquante prêtres se rendirent à l'invitation de leur pasteur. La retraite fut prêchée par M. Westhoff, docteur en théologie, ancien élève du Collège Germanique et actuellement curé en Westphalie. Le prédicateur a su parler avec tant d'émotion et de force qu'il a captivé tous les esprits et gagné tous les cœurs.

« Rien ne saurait être plus touchant que ne l'a été cette retraite, la première depuis un temps immémorial.

<sup>1</sup> Détails fournis à l'auteur par le R. P. Cigrang, ancien recteur de Landser, (Alsace).

Les exercices commençaient à cinq heures du matin et continuaient jusqu'à dix heures du soir; on observait un silence continuel; la frugalité réglait les repas, sanctifiés par une pieuse lecture. Le chœur où jadis les Bénédictins chantaient leur office, retentissait des paroles saintes du bréviaire romain, dit avec beaucoup de recueillement et de dévotion.

« A la tête de cette réunion édifiante, ne manquant pas un seul exercice, et n'usant absolument d'aucun des privilèges dus à ses 73 ans, se montrait en tout et partout le vénérable métropolitain. C'est lui qui disait tous les jours la sainte messe pour les retraitants. Son exemple anima tous les cœurs, et fut un sermon vivant et continu. . . . Le dernier jour, M. le docteur Buss, le savant et intrépide champion de la religion catholique dans la seconde Chambre des Etats, vint honorer de sa présence la pieuse assemblée, et témoigna sa sympathie pour l'œuvre de Dieu.

« Le zèle des retraitants, édifiés et animés par le noble exemple de leur archevêque, n'a cessé de s'accroître. Au moment de la clôture, M. le chanoine Buchegger, curé de la cathédrale, prenant la parole au nom de toute l'assemblée remercia Monseigneur de l'insigne bienfait qu'il avait procuré à son clergé, et le docte et pieux prédicateur, de son zèle pour le salut des âmes. Des larmes coulèrent de tous les yeux, quand le vénérable archevêque termina les exercices par quelques paroles empreintes d'une bonté vraiment paternelle. Quelques prêtres alsaciens, qui avaient sollicité et obtenu la faveur de participer aux exercices de la retraite, ne peuvent assez se louer de la manière amicale et prévenante dont on les a traités, ni s'empêcher de rendre

hautement témoignage à la ferveur qu'ils ont eu le bonheur d'admirer. »<sup>1</sup>

L'abbé Philippi pouvait-il parler plus modestement de la part active que lui, M. l'abbé Vongœfft, son vicaire et M. l'abbé Béhé, curé d'Ottmarsheim, avaient prise à la retraite ecclésiastique de St. Pierre ? Quand on veut réformer un couvent il ne suffit pas de rappeler les règles méconnues, mais il faut mettre les religieux relâchés en contact avec des religieux fervents. C'est dans ce sens qu'il faut expliquer la présence de ces prêtres alsaciens au séminaire de Saint-Pierre. D'ailleurs le travail ne manquait non plus à leur zèle : ils aidaient M. Westhoff dans les différents exercices de la retraite. Ayant ramassé les bréviaires, abandonnés à la bibliothèque et au grenier, ils les distribuaient aux retraits à la chapelle ou à la salle des conférences ; ils guidaient des prêtres couronnés de cheveux blancs dans la récitation du bréviaire, les instruisaient dans les devoirs de la charge pastorale, les consolait, en un mot, leur communiquaient l'esprit vraiment sacerdotal.<sup>2</sup>

## CHAPITRE X.

Missions en Alsace. — L'abbé J. B. Ræss, instigateur de ces missions. — Blodelsheim devenu un lieu de pèlerinage. — M. Vongœfft et son curé. — *Les enfants de la mission.*

L'abbé Philippi qui se dépensait si admirablement trouvait encore du temps à consacrer aux missions en

<sup>1</sup> *L'Univers*, 7 novembre 1846. Cf. *Süddeutsche Zeitung*, 13 septembre 1846.

<sup>2</sup> Détails communiqués à l'auteur par M. l'abbé Vongœfft lui-même. — « Mit der Ehrenkrone des Alters geschmückte Pfarrherren lernten das Brevier beten und erjüngten sich in echt kirchlichem Geiste. » *Geschichte der katholischen Kirche im Grossherzogthum Baden* von Dr. Heinrich Maas, p. 193.

Alsace. Les fruits de celle de Saint-Martin en 1841, avaient été si consolants, que d'autres communes de la vallée enviaient le même bonheur. Ce fut encore M. J. B. Ræss qui prit l'initiative. L'abbé Philippi fut heureux de travailler sous ses ordres, mais, comme à Saint-Martin il resta le principal missionnaire. M. l'abbé J. B. Ræss n'était pas orateur, il excellait comme directeur des âmes et passait des jours et des nuits presque entières, au confessionnal. On raconte de lui un trait charmant de modestie qui fait penser à son patron, saint Jean-Baptiste, et prouve aussi la haute estime qu'il avait pour l'abbé Philippi.

Le curé de Blodelsheim avait érigé dans sa paroisse la confrérie de la bonne mort. L'abbé J. B. Ræss était accouru pour en féliciter son ami. « Personne ne pourrait mieux recommander cette nouvelle dévotion à mes paroissiens que M. J. B. Ræss », pensa l'abbé Philippi, il le pria donc de monter en chaire. — « Mes chers frères, dit le prédicateur, votre curé vous a donné une nouvelle preuve de son zèle. Il a érigé dans votre église la confrérie de la bonne mort. C'est une grâce précieuse, c'est la plus grande de toutes les grâces que celle d'une bonne mort. Je connais un prêtre qui vous dira tout cela mieux que je ne saurais le faire moi-même. (*Et indiquant du doigt l'abbé Philippi,*) le voici, s'écria le recteur de Rosheim. Il va venir prendre ma place et vous entretenir de cette grâce des grâces. » Après ces paroles il descendit de chaire.

L'abbé J. B. Ræss reconnaissait le talent oratoire de l'abbé Philippi, aussi ne voulait-il jamais se passer de son concours dans aucune de ses missions. L'année 1842 ouvrit toute une série de ces exercices religieux; ce furent

les missions de Bassembourg, Meissengött, La Vancelle, et plus tard Vogelgrün, Graufthal etc. . . . Nos missionnaires alsaciens recherchaient de préférence les paroisses pauvres et abandonnées.

Quand l'abbé Philippi revenait des missions dans sa paroisse, d'autres travaux venaient s'adresser à son zèle. L'église de Blodelsheim était connue dans tout le grand-duché de Bade, comme un lieu particulièrement béni de Dieu, surtout depuis que le corps de saint Anicet y reposait. Il n'y avait pas de jour qui ne vît accourir des pèlerins pour y prier et y recevoir les sacrements. « Quand je recueille mes souvenirs, écrit un habitant septuagénaire du grand-duché de Bade, je ne me rappelle guère que l'abbé Philippi et les missions de Blodelsheim. Dans notre jeunesse, c'était pour nous un vrai bonheur de faire le pèlerinage en Alsace et de suivre les exercices des missions. Nous y allions encore bien souvent en-dehors des temps des missions pour nous confesser au bon curé Philippi. Ni la pluie, ni le froid, ni la chaleur ne pouvaient nous empêcher d'aller à Blodelsheim. M. le curé Philippi a allumé en nous un feu tout divin. . »<sup>1</sup>

Un autre habitant du grand-duché rend ainsi compte de ses réminiscences de Blodelsheim : « Quand nous voyions de loin la tour de l'église de Blodelsheim ou entendions sonner les cloches, c'était pour nous une joie et une consolation inexprimables. . . »<sup>2</sup> On croirait entendre les Israélites qui s'écriaient à la vue du temple de Jérusalem : « Je me suis réjoui à la parole qui m'a été dite ; nous irons dans la maison de notre Dieu. »<sup>3</sup>

<sup>1</sup> Lettre de M. F. J. Klein de Thunsel (Bade) (3 mai 1891).

<sup>2</sup> Lettre d'un habitant de G. (21 avril 1891).

<sup>3</sup> Psaume 121.

Le samedi et la veille des fêtes surtout le concours était grand. Aux *six dimanches de St. Louis de Gonzague*, des jeunes gens accouraient par troupes de vingt, quarante, cinquante. En principe l'abbé Philippi et son vicaire restaient à la disposition des fidèles jusqu'à minuit. Pourtant comme M. l'abbé Vongœfft avait une santé délicate, son curé aussi dur envers lui-même que compatissant envers les autres, donnait le signal de se lever du confessionnal quelques minutes avant minuit, afin de permettre à son collaborateur de prendre encore un léger réconfortant. Mais hélas ! il arrivait que leur zèle les entraînait et que minuit sonnait alors que les deux ouvriers du Seigneur réglaient encore les affaires de conscience de leurs « chers Badois. »

Un autre vicaire de Blodelsheim rend ainsi compte de ses souvenirs : « Plus d'une fois j'ai dû en descendant de chaire, le dimanche, aller au confessionnal et y rester jusqu'à midi ; et quelquefois il a fallu y retourner après les vêpres, au point que, le soir, je tremblais de fatigue, car je faisais là mes premières armes. » <sup>1</sup>

La forte constitution du curé pouvait résister à ce genre de vie apostolique. Quand toute la matinée il avait occupé ou la chaire ou le confessionnal, l'heure de midi ne pouvait l'arracher à ses chères occupations. Pendant les sept années que M. Vongœfft partagea ses labeurs, curé et vicaire ne prirent pas une seule fois le dimanche le dîner en commun. La soif des âmes faisait oublier à l'abbé Philippi les besoins du corps. <sup>2</sup>

<sup>1</sup> Lettre de M. le chanoine Meyer à l'auteur.

<sup>2</sup> Detail communiqué à l'auteur par M. Vongœfft lui même. Après M. Vongœfft, M. Meyer, chanoine honoraire et curé de Lauterbourg, M. Muller, mort à Marienthal et M. Reibel, mort curé à Grendelbruch, furent successivement vicaires de M. Philippi à Blodelsheim. Tous avaient gardé le meilleur souvenir de leur vicariat et étaient restés dans les meilleures relations avec leur ancien curé.

Bien souvent il se sentait poussé à passer le Rhin, à parcourir les villages, à encourager les tièdes, à féliciter les fervents. . . Quand il venait dans une paroisse, c'était une joie générale. Un de ses anciens vicaires écrit à ce sujet : « Les *enfants de la mission* l'adoraient presque et étaient pleins de reconnaissance pour tout ce qu'il avait fait pour leur salut. Je l'ai un jour accompagné au-delà du Rhin, à Grissheim, à Eschbach, à Thunsel, à Biengen, vous auriez dû voir avec quelle joie nous étions reçus partout, non-seulement chez les pauvres, mais aussi dans les maisons des riches. »<sup>1</sup>

« Dans toutes les villes et dans tous les villages que le vénérable curé de Blodelsheim traversait, soit le jour ou la nuit, les *enfants de la mission* accouraient vers lui pour le voir, le saluer, lui soumettre leurs difficultés, entendre de sa bouche quelques paroles d'encouragement et de consolation. Heureuses les paroisses où il pouvait passer plusieurs heures ou même la nuit ! Leur joie était bien grande, plus grande que si un roi était venu les visiter. »<sup>2</sup>

Le lecteur aura déjà compris quels étaient ces *enfants de la mission*, qui faisaient ces ovations à l'abbé Philippi. C'étaient les Badois catholiques qui avaient suivi les exercices d'une mission et qui selon la prescription du missionnaire tenaient des réunions de persévérance auxquelles on donnait le nom caractéristique de « réunions des enfants ou des frères de la mission. »

Voici en quoi consistaient ces réunions. Les dimanches et fêtes, on s'assemblait dans une salle assez vaste. Une lecture spirituelle dans un livre que l'abbé

<sup>1</sup> Lettre de M. le chanoine Meyer à l'auteur.

<sup>2</sup> Lettre d'un habitant du grand-duché à l'auteur.

Philippi ou un de ses missionnaires avait indiqué, ouvrait la séance. Puis venait la prière en commun pour obtenir la persévérance chrétienne. Enfin des conversations pieuses rappelaient à toutes les mémoires, et les graves instructions que l'on avait jadis entendues, et les cérémonies magnifiques et les éclatantes conversions dont on avait été témoin.<sup>1</sup>

Plus d'une fois l'abbé Philippi visita ces réunions pieuses, où l'on se renouvelait dans l'esprit qu'on avait puisé à Blodelsheim. Son apparition au milieu d'eux était comme celle d'un envoyé de Dieu. Il ranimait leur courage, les mettait en garde contre le relâchement et imprimait un nouvel élan aux réunions. Ces assemblées des *enfants de la mission* étaient tenues plus ou moins secrètes. Le gouvernement badois qui mettait tous les obstacles possibles sur la route des pèlerins de Blodelsheim, aurait défendu bien vite toute réunion où s'entretenait cette agitation pour les missions. Aussi l'abbé Philippi fut-il plusieurs fois poursuivi par les agents de la police. S'il ne fut pas pris et jeté en prison, il le dut à ses « chers Badois » qui surent le sauver chaque fois à leurs risques et périls.<sup>2</sup>

## CHAPITRE XI.

Zèle du curé dans sa propre paroisse. — Les enfants, la jeunesse. — Danse.  
Dévotions et confréries. — Pauvres. — Hôpital.

Si l'abbé Philippi se dépensait au-dehors, l'on peut dire qu'il se sacrifiait pour le bien de ses paroissiens.

<sup>1</sup> Notice biographique sur le R. P. Neubert. p. 20.

<sup>2</sup> Voir Notice biographique sur le R. P. Neubert p. 21.



Les enfants lui tenaient le plus à cœur. Malheureuse la génération où les divines vérités et les principes de la morale n'ont pas été déposés dès le plus jeune âge dans les âmes ! L'abbé Philippi en était convaincu, et c'est pourquoi il voulait que tous avant de quitter l'école sussent à fond leur catéchisme. Voici ce que lui écrivit un jour une pauvre servante de Mulhouse : « Il y a vingt-huit ans que vous m'avez préparé à la première communion. Je n'ai pas oublié les saintes paroles que vous nous avez adressées. Quoique je fusse alors une enfant, j'ai pourtant bien vu que vous aviez à cœur de nous instruire. J'ai aussi bien vu que vous aimiez autant les enfants pauvres que les enfants riches. . . »<sup>1</sup>

En effet l'abbé Philippi n'avait en vue que de former des âmes vraiment chrétiennes.

Il y a partout des enfants dont l'intelligence bornée ne s'ouvre que difficilement aux vérités du catéchisme et qui deviennent trop souvent dans la suite la proie facile du vice et de l'erreur. L'abbé Philippi ne désespérait pas : il composa lui-même un abrégé des vérités de notre foi, les fit imprimer<sup>2</sup>, les mit entre les mains de ses enfants moins doués, et dans des leçons particulières il s'évertua à leur faire apprendre la lettre et à leur faire comprendre le sens de ce petit catéchisme.

Après les enfants, il vouait un intérêt tout particulier à la jeunesse. C'est pourquoi l'abbé Philippi réunissait tous les dimanches les jeunes gens et les jeunes filles au « grand catéchisme. » S'il écrivait ses sermons à Blodelsheim « in extenso », il faisait un canevas détaillé de ses instructions de catéchisme. C'est ainsi qu'il faisait

<sup>1</sup> Lettre de Th. H. à l'abbé Philippi.

<sup>2</sup> Die wichtigsten Glaubensartikel. (Imprimerie Hoffmann, Colmar.)

avancer ses jeunes auditeurs dans la connaissance de la religion, les fortifiait dans la foi et les éclairait sur les nombreux dangers que courait leur âge.

Parmi tous les dangers il n'en est peut-être pas un, qui fasse plus de ravages parmi la jeunesse que la danse. L'abbé Philippi avait coutume de dire avec Saint François de Sales : « Les danses sont comme les champignons, les meilleures ne valent rien. »<sup>1</sup> L'amour de Dieu s'éteint peu à peu dans le cœur d'un jeune homme ou d'une jeune fille qui recherche la danse et c'est l'amour du monde qui le remplace. L'abbé Philippi eut à lutter de longues années contre les danses, fortement enracinées le long du Rhin. En parcourant ses sermons on le voit souvent s'élever avec véhémence contre ces réjouissances profanes. Dieu seconda ses efforts et après bien des luttes et des combats l'abbé Philippi parvint à arracher cette mauvaise herbe du milieu de son troupeau.

Pour réveiller dans les enfants les sentiments de la piété, pour retenir la jeunesse sur le chemin de la vertu et pour entretenir la piété dans les âmes de toutes ses ouailles, l'abbé Philippi introduisit de nombreuses dévotions dans sa paroisse. Ce qui est bon et presque nécessaire pour les communautés religieuses, se disait-il, doit aussi porter de bons fruits dans les paroisses. C'est pourquoi les dévotions de la Crèche, du chemin de Croix, du mois de Mai, de St. Louis de Gonzague, l'archiconfrérie de N. D. des victoires, le tiers-ordre de saint François d'Assise furent établis peu à peu dans la paroisse ou reçurent une nouvelle impulsion. Ce furent autant de canaux particuliers par lesquels la sève de la

<sup>1</sup> Philothée liv. III, ch. 33.

vie chrétienne coulait à pleins bords dans les âmes. C'est ainsi qu'il y eut tous les mois, toutes les semaines, presque tous les jours, par les pieuses industries du curé, quelque chose de particulier pour réveiller et pour entretenir la piété dans les cœurs. Toutes ces dévotions et toutes ces œuvres demandaient des instructions spéciales. Comme on le voit l'abbé Philippi ne tenait pas captive la parole de Dieu, mais ses « lèvres, dépositaires de la science » la communiquaient avec profusion à ceux qui lui étaient confiés.

Tout paraissait s'unir pour faire des habitants de Blodelsheim un peuple vraiment catholique : au zèle du curé se joignaient l'exemple des Badois et la grâce de Dieu, qui voulait présenter à l'imitation de ceux-ci le modèle qu'ils devaient reproduire en eux-mêmes.

L'abbé Philippi tout en s'occupant du bien de l'âme de ses paroissiens avait bien garde d'oublier celui du corps. Le vrai pasteur ne désunit pas dans sa sollicitude ce que le bon Dieu a uni d'une manière si admirable. En ceci le divin Maître en guérissant les malades et rassasiant les affamés, a prêché d'exemple à tous ceux qui continuent sa mission parmi les hommes. Autant donc que ses faibles moyens le lui permettaient, l'abbé Philippi cherchait à soulager les infortunes de ses paroissiens pauvres. Le lecteur ne lira pas sans émotion une lettre que lui écrivait plus tard une de ses anciennes paroissiennes :

« Dieu seul sait, Monsieur le curé, combien ma mère et moi nous étions pauvres ! Aussi dans notre extrême pauvreté ma bonne mère m'a dit souvent : « Vois, mon enfant, le bon Monsieur le curé m'a encore donné une aumône. Sans cela nous aurions été obligées de manger

notre soupe, non-seulement toute maigre, mais aussi sans qu'elle soit salée. Je ne puis songer à cela, sans que les larmes me viennent aux yeux. . . . »<sup>1</sup>

La charité privée reste souvent impuissante auprès des malades pauvres. Il leur faut autre chose que des secours momentanés; il leur faut des soins assidus, que ces garde-malades qu'on a surnommées les « anges de la terre », peuvent seules donner à leurs frères en Jésus-Christ. Aussi depuis longtemps l'abbé Philippi rêvait-il l'érection d'un hôpital; beau rêve en effet, qui selon toutes les prévisions humaines ne devait jamais se réaliser dans un simple village. Mais qu'y a-t-il d'impossible pour un cœur rempli de l'amour des pauvres? Sur ses instances, la commune céda à l'abbé Philippi de vieilles écuries qui furent transformées en hôpital! Pendant les travaux on pouvait bien souvent voir le curé et le vicaire mêlés aux maçons, servant tantôt de manœuvres, tantôt maniant eux-mêmes le marteau et la truelle. L'hôpital fut bientôt achevé (1847). Il fut petit, modeste, mais bien aménagé et pouvant faire face aux besoins les plus urgents. Deux sœurs de charité vinrent de Strasbourg et quelques malades furent transportés au petit hôpital. Plus tard les sœurs de Strasbourg furent remplacées par des sœurs du couvent de Niederbronn, qui soignaient aussi les malades à domicile. Les sœurs et les malades n'eurent pendant plusieurs années d'autres revenus que la nourriture que leur envoyaient le curé et quelques personnes aisées de leurs propres tables. Les commencements furent donc bien petits et pénibles, mais l'hôpital subsiste toujours. Il occupe une maison

<sup>1</sup> Lettre de Th. H. à l'abbé Philippi.

plus spacieuse, pieux legs d'une des familles les plus influentes de Blodelsheim; les revenus sont moins précaires, sans être bien gros, mais les sœurs continuent à soulager les misères du corps, et les pauvres et les malades à bénir la mémoire du vénéré fondateur.<sup>1</sup>

## CHAPITRE XII.

L'année 1848. — Le grand-duc de Bade, à Lauterbourg. — La religion manque au peuple. — Missions de Sekingen, de Kirchzarten...

La révolution de février en 1848 en France ébranla presque tous les trônes en Europe. L'Allemagne en sentit vivement le contre-coup. En Prusse, en Saxe, au Wurtemberg, surtout dans le grand-duché de Bade l'effervescence populaire contre les têtes couronnées était grande. Le grand-duc de Bade dut fuir devant son peuple révolté et chercher un refuge à l'étranger, dans la petite ville de Lauterbourg, en Alsace. Le roi de Prusse envoya son armée pour étouffer l'insurrection, pacifier le pays et faire revenir le grand-duc dans son palais, à Carlsruhe. Le grand-duc put toucher du doigt cette vérité qu'on ne connaît ses vrais amis que dans l'adversité. Il vit que l'archevêque de Fribourg et ces villages catholiques qui avaient suivi les missions de Blodelsheim avaient été les meilleurs soutiens de son trône. Pendant la tourmente, l'archevêque était resté dans son palais à Fribourg et ne cessait au péril de sa propre vie d'exhorter les rebelles à l'obéissance et à la fidélité au souverain.<sup>2</sup> Quand l'orage révolutionnaire

<sup>1</sup> Voir Journal de la paroisse de Blodelsheim.

<sup>2</sup> Hermann von Vicari. Sein Leben und Wirken, p. 15.

eut cessé, le conseiller aulique et député Buss pouvait dire au gouvernement badois sans crainte d'être démenti : « Quels cantons ont été fidèles au grand-duc pendant les tristes évènements par lesquels nous venons de passer ? Quels hommes n'ont pas pris part à ces scandales publics ? C'étaient les gens qui avaient suivi les missions. Autrefois des personnes soi-disant bien pensantes ne pouvaient trouver assez d'injures pour en couvrir les missions d'Alsace. Ce n'est que l'inintelligence des choses qui les a fait discréditer nos institutions catholiques. La statistique des révolutionnaires les éclaire maintenant : Les cantons précisément dont le peuple est allé aux missions ont résisté à la tentation, à l'exhortation, même à la violence, et sont restés fidèles au souverain. »<sup>1</sup> En effet au milieu de la défection générale c'était un beau spectacle qu'offraient les villages dont les habitants avaient suivi les missions. Parmi les *enfants de la mission*, dispersés sur toute l'étendue du grand-duché, on ne trouvait aucun rebelle. Ce ferment de fidélité, jeté par les missions de Blodelsheim jusque dans les derniers villages du grand-duché, avait empêché l'esprit révolutionnaire de faire de plus grands ravages et contribua puissamment à réconcilier les cœurs au grand duc rapatrié.

Le gouvernement badois qui avait vu de mauvais œil les missions de Blodelsheim s'était réveillé aux éclats du tonnerre révolutionnaire et constata que le manque de religion avait été la cause de la révolution. Les plus aveugles ouvraient les yeux. « De tous côtés on se lamentait que la religion manque au peuple ; les bureau-

<sup>1</sup> F. J. Buss. Die Volksmission p. 102.

crates eux-mêmes ne chantaient plus que ce refrain : la religion manque au peuple. Des rescrits ministériels, des instructions du grand conseil des cultes, des décrets du grand conseil de l'instruction publique venaient tour à tour stimuler les fonctionnaires pour aider à relever la religion. Les journaux officieux et officiels apportaient chaque matin de longues jérémiades sur le malheur des temps actuels : la religion manque au peuple. Les protestants de Carlsruhe allaient deux fois par semaine au temple ; on appelait M. Michern de Hambourg pour prêcher une mission protestante à Durlach. On menait grand bruit, on devenait importun avec la *mission intérieure*. »<sup>1</sup>

Devant ces appels réitérés du gouvernement, les catholiques eurent confiance que bientôt leurs vœux se réaliseraient et qu'on leur permettrait, comme aux protestants, d'avoir leurs missions. Quand le député Buss revint de l'assemblée de Francfort, des centaines d'hommes de l'Oberland et de la Forêt-Noire vinrent au-devant de lui et le prièrent de les aider de son influence auprès du gouvernement, afin que le peuple catholique pût aussi avoir des missions. Qui le croirait ? on n'avait rien oublié, on n'avait rien appris. Les préjugés étaient tellement enracinés que le gouvernement ne permit une mission à Seckingen que sur les plus énergiques représentations de l'archevêque de Fribourg.

La mission de Seckingen eut lieu le 11 novembre 1849. L'abbé Philippi s'y était rendu avec les PP. Neldner et Haslacher de la résidence de Strasbourg, M. Béhé, curé d'Ottmarsheim, M. Vix, vicaire à Marckolsheim et M. Vongoefft.<sup>2</sup> Quoique la mission ne fût annoncée dans

<sup>1</sup> F. J. Buss. Die Volksmission, p. 162.

<sup>2</sup> Archives de l'église paroissiale de Seckingen.

aucun journal, la nouvelle s'en était répandue au loin ; les fidèles y accoururent de trente lieues ; la mission devint grandiose. L'église, belle, spacieuse et pouvant contenir 6000 personnes, fut pleine du premier au dernier jour. M. Buss estime que 20,000 personnes suivirent la mission. Les 33 confessionnaux étaient tellement assiégés de pénitents<sup>1</sup>, que beaucoup durent attendre leur tour pendant trois jours. On distribuait tous les jours la sainte communion à 1800 jusqu'à 2200 personnes.

Là encore, comme autrefois en Alsace, l'abbé Philippi était le chef avéré de tous. Le général autrefois obéi et suivi à Blodelsheim, l'était encore maintenant que le fusil des révolutionnaires avait ouvert la citadelle. Il était au comble de ses vœux. Il pouvait se dépenser à son aise au salut de ses « chers Badois. »

La mission de Seckingen n'était que le prélude des missions qui allaient être prêchées dans tout le grand-duché de Bade. L'archevêché et le palais grand-ducal étaient inondés de suppliques demandant l'autorisation de faire prêcher des missions.<sup>2</sup> La mission de Seckingen fut suivie la nuit de Noël de la même année, par celle de Kirchzarten et puis par celle de Saint-Trudbert dans la vallée de Munster. Partout il y eut même concours, même enthousiasme et mêmes fruits de salut.

Pour répondre au grand nombre d'appels qui leur étaient adressés, les missionnaires, comme autrefois les apôtres, durent se séparer. Les religieux pouvant dès

<sup>1</sup> « *Badische* Beichten sind unseres Wissens keine versucht noch vorgekommen, dagegen aber Beichten ... alle im Geiste und Sinne unserer katholischen Religion » Lettre de l'abbé Philippi et d'autres missionnaires à Mgr. de Vicari (21 nov. 1849). Archives de l'église paroissiale de Seckingen.

<sup>2</sup> Voir Dr Heinrich Maas. *Geschichte der katholischen Kirche im Grossherzogthum Baden*, p. 194.



lors circuler librement dans le pays, il ne s'agissait que de s'en partager l'évangélisation. Il n'entre pas dans le cadre de cette notice d'énumérer par le détail les missions prêchées par les Jésuites et les Rédemptoristes durant cette période qui s'étend de 1849 à 1872. Elles furent nombreuses et consolantes. La semence de la parole divine fut jetée à pleines mains dans les cœurs si bien disposés des Badois.

### CHAPITRE XIII.

Missions de la Forêt-Noire. — Les six diacres. — Dernières missions badoises à Blodelsheim. — Concours prêté aux missions prêchées par les religieux. — Mission à Bâle.

En 1850, l'abbé Philippi et quelques autres curés alsaciens, MM. J. B. Ræss, Béhé, Hauptmann, Zeller, Muller . . . se rendirent à Fribourg auprès de Mgr. de Vicari. Ils lui demandèrent la permission d'évangéliser les paroisses les plus pauvres, les plus délaissées. Mgr. de Vicari fut ému jusqu'aux larmes d'une si ardente charité et indiqua à ces généreux missionnaires les paroisses les plus pauvres sur les hauteurs de la Forêt-Noire. On acheta des provisions à Fribourg<sup>1</sup>, et la pieuse caravane se mit en route et gagna bientôt les hauteurs de Schuchsée. On ne saurait dépeindre la joie de ces habitants, bons et simples, dont plusieurs étaient allés autrefois suivre les missions de Blodelsheim, en voyant le « père » Philippi et ses compagnons leur

<sup>1</sup> Pour ne pas être à charge aux populations qu'on allait évangéliser pendant *plus d'un mois*, M. Philippi avait fait venir Mlle *Claire*, sa nièce, pour préparer les repas aux missionnaires. « Ita et Dominus ordinavit iis qui Evangelium annuntiant, de Evangelio vivere. Ego autem nullo horum usus sum. » 1<sup>re</sup> aux Cor, ch. IX v. 14. 15.

apporter sur leurs montagnes isolées la parole du salut. La moisson était riche et partout jaunissante; on accourait de tous côtés vers les missionnaires. Le travail était écrasant et malgré la meilleure volonté ces quelques prêtres ne pouvaient y suffire. M. Laïs, qui était devenu le compagnon inséparable des missionnaires, retourna en Alsace pour chercher d'autres ouvriers apostoliques. Il revint bientôt et emmena M. Vix, vicaire à Markolsheim. A la mission de Schluchsée succédèrent celle de Rothwasserdœrffel et puis celle de Hinterzarten. Le concours devenait toujours plus grand; la parole des missionnaires avait appelé les habitants des derniers recoins de la forêt; la moisson des âmes s'étendait à perte de vue; les moissonneurs ne pouvaient plus suffire à la tâche. L'abbé Philippi envoya un messenger au supérieur du grand séminaire de Strasbourg, M. l'abbé Specht, et le pria avec instance, de venir à son secours, de lui envoyer quelques diacres qui pussent instruire les populations ignorantes et les préparer à la confession. Le vénéré supérieur ne put résister à une demande si pressante et lui confia six diacres.<sup>1</sup> Mais laissons la parole à un de ces missionnaires improvisés :

„Ce qui m'étonnait, c'était la facilité avec laquelle M. Specht nous a permis de quitter le séminaire avant la sortie générale, car il n'était pas homme à faire une exception à la règle. Il eut la gentillesse de nous laisser partir le 10 août, après l'examen de fin d'année. M. Philippi nous avait donné rendez-vous pour la veille de l'Assomption, au palais archiépiscopal de Fribourg. Mgr. de Vicari fut fort étonné de voir arriver dans la matinée toute une escouade de diacres, car M. Philippi n'était pas là et n'avait pas prévenu Son Excellence de notre arrivée. Grand fut notre embarras.

<sup>1</sup> Les abbés Ungerer, mort comme curé de Colmar; Mertian, actuellement curé de Lutterbach; Fettig, actuellement curé de Matzenheim, Stiff, actuellement curé de Meistratzheim; Rohmer, mort comme curé de Lièpvre; Fæsser, mort comme vicaire à la Madeleine (Strasbourg).

Des explications furent données et Mgr. l'archevêque eut l'amabilité de nous inviter à dîner avec lui. Pendant le repas nous nous sentions passablement dans la gêne, car nous ne parlions tous que maladroitement l'allemand. A notre grand plaisir M. Philippi vint après le dîner. Des voitures furent commandées et après avoir reçu la bénédiction de Mgr. l'archevêque nous nous mîmes en route. Les voitures nous conduisirent jusqu'à Hinterzarten qui devait être le premier théâtre de nos travaux soi-disant apostoliques.<sup>1)</sup>

On peut s'imaginer sans peine la sainte allégresse des missionnaires, presque tous des vétérans dans le saint ministère, de voir arriver des troupes si fraîches et si pleines d'ardeur. On se croyait reporté aux premiers siècles de l'Eglise. L'abbé Philippi divisa les fidèles par groupes ; les enfants, les jeunes gens, les jeunes filles, les hommes et les femmes. Il assigna à chaque groupe soit une nef, soit une chapelle de l'église, soit la maison d'école . . . et y préposa un diacre. C'est ainsi qu'ils furent catéchisés et instruits dans les principales vérités de notre sainte religion. Les diacres délivrèrent ensuite à ceux qui avaient appris à faire une confession générale un billet, qui devait leur servir de passe-port au confessionnal.

Après Hinterzarten, l'on prêcha la mission de Seig, paroisse non moins isolée, non moins pauvre que les trois premières. Dans tous ces villages les missionnaires furent appelés par quelques hommes du peuple et leur appel était approuvé par l'archevêque. A Hinterzarten, le curé de l'endroit, libéral fanatique, s'opposa de toutes ses forces à la mission, mais les habitants tinrent bon et posèrent à leur curé qui pendant la révolution s'était adjoint aux corps francs, cette alternative : « Ou la mission, ou la prison. » Le curé, craignant d'être trahi au-

<sup>1</sup> Lettre de M. l'abbé Mertian à l'auteur (18 octobre 1893),

près du gouvernement, partit et laissa le champ libre à nos missionnaires.<sup>1</sup>

Pendant que l'abbé Philippi et ses zélés collaborateurs évangélisaient les habitants dispersés sur les montagnes, les Jésuites, sous la direction du P. Roh, et les Rédemptoristes, sous la direction du P. Zobel, allaient de paroisse en paroisse prêcher des missions couronnées partout du plus beau succès. Les prêtres alsaciens pouvaient dès lors se dispenser de prendre une part active aux missions badoises. Leur zèle, leur abnégation, leur piété avaient suscité parmi le clergé badois des imitateurs. Les curés badois étaient gagnés de plus en plus à la cause des missions et prêtaient avec empressement leur concours aux missionnaires. Toutefois l'abbé Philippi ne pouvait encore renoncer à un travail qui lui était devenu cher. Soit seul, soit accompagné de son vicaire, il continua de paraître aux missions prêchées par les religieux. Il venait encourager par sa présence et par son exemple prêtres et fidèles, Le bon Dieu lui ménageait dans sa miséricorde le bonheur de voir ce retour sincère à notre sainte mère l'Eglise, ce mouvement vers le bien qu'il avait imprimé lui-même, se faire sentir dans tout le grand-duché de Bade, même de s'étendre dans le Palatinat, au Wurtemberg, dans toute l'Allemagne.

A son retour à Blodelsheim après les missions et les retraites badoises, d'autres travaux attendaient le curé-missionnaire. Pendant toute l'année l'église de St. Anicet continuait d'être le but des pèlerinages des Badois.

<sup>1</sup> Renseignements donnés à l'auteur par les diacres survivants. Cf. *Revue catholique de l'Alsace*. Année 1865, p. 153. *Kirchen- und Schulblatt für das Elsass*. 1850.

« Tous les samedis, écrit le vicaire de cette époque, et surtout les dimanches nous avons un bon nombre de Badois à confesser. »<sup>1</sup> D'ailleurs les missions badoises à Blodelsheim revenaient périodiquement. En 1849, à l'occasion de la dévotion des Quarante-heures, le P. Thro, S. J., prêcha un *Triduum*; en 1850, il y eut une grande mission et chaque fois les Badois y affluèrent avec leur enthousiasme ordinaire.

A mesure que l'abbé Philippi avançait en âge, sa soif pour les âmes semblait devenir toujours plus ardente. Il paraissait dire avec saint Paul : « *Omnibus debitor sum.* » Aux approches de la fête de Pâques en 1852, nous le voyons dans la chaire de l'église de Bâle. Le vénérable curé, M. Van Bühren, avait entendu tout le bien que faisait cet apôtre dans le grand-duché de Bade et il avait voulu le procurer à ses propres ouailles. Cette mission fut comme toutes les autres, prêchées ou organisées par l'abbé Philippi, bénie de Dieu.

#### CHAPITRE XIV.

Mgr. de Vicari persécuté. — Son courage. — L'abbé Philippi lui adresse ses félicitations, lui offre un anneau pastoral. — M. Bernard, religieux aux Trois-Epis. — L'abbé Philippi nommé curé de Molsheim.

Les missions allaient bien leur train, mais aucune loi contre la liberté de l'Eglise n'avait été abolie. L'archevêque de Fribourg continuait à avoir les mains liées et ne pouvait presque rien faire dans l'administration de son vaste diocèse. A l'occasion de la mort du grand-

<sup>1</sup> Lettre de M. le chanoine Meyer à l'auteur.

duc Léopold, l'état de servitude où se trouvait l'Eglise catholique dans le pays de Bade se fit voir dans tout son jour. L'Etat ordonna aux curés du grand-duché de célébrer un service funèbre pour le grand-duc protestant. L'archevêque ne fut pas infidèle à son devoir; il protesta contre une telle immixtion de l'Etat dans les affaires religieuses et fit observer à son clergé les prescriptions de l'Eglise. Ce fut le premier pas que fit l'archevêque pour défendre en face de l'Etat les droits sacrés de l'Eglise; ce fut aussi le commencement de cet épisode de guerre religieuse, connue sous le nom de *Kirchenstreit*.

Le 5 mars 1853, le gouvernement badois répondit à un exposé des revendications que Mgr. de Vicari et ses dignes suffragants de Limbourg, de Rottembourg, de Fulde et de Mayence, réunis en concile provincial, lui avaient adressé. Il s'obstina à maintenir le « statu quo. » L'archevêque de Fribourg se hâta d'envoyer au ministre de l'intérieur une protestation contre tout ce qui était opposé aux lois et à la Constitution de l'Eglise et ajouta: « Il faut que j'obéisse à Dieu plutôt qu'aux hommes. » Ces paroles apostoliques firent une profonde sensation à la cour de Carlsruhe, et l'univers catholique félicita l'archevêque de son courage. L'abbé Philippi, l'ami et le confident de Mgr. de Vicari, ne put rester en arrière. Il profita d'une conférence ecclésiastique pour envoyer de concert avec une vingtaine de prêtres alsaciens ses félicitations les plus chaleureuses au noble archevêque.<sup>1</sup>

Les faits allaient bientôt suivre les paroles. Le 11 septembre 1853, l'archevêque fit examiner les séminaristes

<sup>1</sup> Lettre du 6 Juin 1853.

sans en avertir le gouvernement et sans la présence d'un de ses commissaires. Le 12 octobre, il nomma le curé de l'hôpital de Constance. Le gouvernement répondit par une ordonnance d'après laquelle aucun décret de l'archevêque ne pouvait être publié ou exécuté ou même reconnu, sans la signature spéciale du gouvernement. Comme réponse au gouvernement l'archevêque nomma deux curés. Le commissaire spécial du gouvernement condamna à l'amende le vicaire général et le secrétaire général de l'archevêché, et le ministère ordonna d'empêcher par la force que les deux curés nommés par l'archevêque exerçassent leurs fonctions. Trois jours après l'archevêque publia l'excommunication contre le commissaire spécial du gouvernement et contre les membres du grand conseil du culte catholique. Il écrivit cette lettre pastorale mémorable où il expliqua sa conduite, défendit les mesures qu'il avait prises, recommanda à son peuple l'obéissance au Souverain et le pria de le laisser *seul* combattre pour les droits de l'Eglise.

Ce spectacle que donnait le métropolitain de Fribourg attira l'attention de tout le monde catholique. On vit dans le vénérable archevêque un autre Basile ou Athanase. Plus de deux cents archevêques et évêques lui écrivirent pour le louer de son courage héroïque.

L'envoi d'une simple adresse ne suffit plus à l'abbé Philippi. Il se cotisa avec quelques prêtres de ses amis et acheta un anneau pastoral. Le 23 janvier 1854, il se mit en route pour Fribourg avec M. l'abbé Béhé, curé d'Ottmarsheim et M. l'abbé Devès, curé de Balgau. L'archevêque reçut la députation alsacienne avec une grande bonté et fut touché jusqu'aux larmes quand

l'abbé Philippi lui remit son pieux et modeste souvenir. Nos prêtres alsaciens, comme d'ordinaire, prirent leur logis au palais archiépiscopal et partagèrent avec l'archevêque son frugal repas. Le lendemain Mgr. de Vicari exprima derechef ses remerciements les plus sentis pour tout ce que le clergé alsacien avait fait pour le pauvre peuple badois et les adieux furent des plus cordiaux. <sup>1</sup>

L'abbé Philippi sentit que sa mission était finie. Les religieux prêchaient partout des missions; la grande majorité du clergé badois luttait vaillamment aux côtés de l'archevêque; les droits méconnus de l'Eglise étaient revendiqués avec autorité. Quoique l'archevêque dût encore passer par de rudes épreuves, l'aurore d'une autre ère s'était levée sur l'Eglise de Fribourg. L'abbé Philippi avait contribué plus que personne à hâter ce jour et Dieu paraît l'avoir envoyé à Fribourg pour sceller une nouvelle alliance de l'archevêque avec son peuple régénéré.

Celui qui le premier avait mis en branle le grand mouvement religieux dans le grand duché de Bade, M. Bernard, se voyant remplacé par M. Laïs <sup>2</sup>, se retira aux Trois-Epis, en Alsace. Il prit l'habit religieux sous le nom de « frère Bernard », travailla à sa propre sanctification et mourut pieusement le 10 Janvier 1870.

L'abbé Philippi avait été aussi remplacé par les religieux, et sa mission paraissait achevée. Il est vrai, déjà avant 1854, l'Evêque de Strasbourg avait voulu récompenser le digne curé de Blodelsheim, en le nommant à

<sup>1</sup> Renseignements fournis à l'auteur par M. l'abbé Béhé, aumônier à Ottmarsheim.

<sup>2</sup> M. Laïs resta fidèle aux œuvres des missions. Il mourut plein de jours et de mérites le 4 février 1876.



deux reprises à d'importantes paroisses<sup>1</sup>, « mais, écrit un habitant du grand-duché, nous jetâmes de tels cris de détresse que l'Evêque de Strasbourg eut pitié de nous et voulait bien nous le laisser. »<sup>2</sup>

Tel était aussi le désir de ses paroissiens et l'avis de ceux qui l'avaient secondé si souvent dans ses saintes entreprises. « Laissez agir vos paroissiens, lui écrivit un de ses meilleurs amis, ils prient et travaillent pour pouvoir vous conserver et les pauvres Badois ne manquent pas de faire par leurs prières violence au bon Dieu, pour que leur pasteur ne leur soit pas enlevé. Vous ne serez jamais remplacé à Blodelsheim pour les pauvres Badois. »<sup>3</sup>

De son côté l'abbé Philippi écrivit à Mgr. Ræss : « A quoi bon donc, Monseigneur, m'arracher pour si peu de temps à ce pauvre peuple ? Je ne pense pas que votre bonté de père veuille me rendre malheureux et je le serais certainement. Quand le bon Dieu aura appelé à lui mes parents, tous deux presque octogénaires — ma résolution est prise depuis longtemps — je viendrai solliciter votre bénédiction et je m'en irai. . . »

Comme le frère Bernard, l'abbé Philippi s'était bercé de l'espoir qu'un jour, en quittant Blodelsheim, il revêtirait l'habit religieux. Il venait de fermer les yeux à sa mère et le jour paraissait s'approcher où le curé-missionnaire pourrait enfin exécuter un projet depuis si longtemps pieusement caressé.

Mais l'homme propose et Dieu dispose. L'abbé Philippi menait dans le monde la vie d'un religieux ; il se sanctifiait lui-même, tout en travaillant à la sanctification

<sup>1</sup> Bischofsheim et Mutzig.

<sup>2</sup> Lettre d'un habitant de Grissheim (Bade) à l'auteur.

<sup>3</sup> Lettre de M. l'abbé Béhé, curé à Ottmarsheim, à M. Philippi.

des autres. Dieu le réservait encore pour le monde pour continuer à y procurer sa plus grande gloire.

Au commencement du mois de février 1854, la paroisse de Molsheim devint subitement vacante. On avait attaqué au plus vif la réputation d'un prêtre qui dédaignant de se justifier devant le tribunal des hommes, alla se cacher jusqu'à sa mort dans la retraite d'un couvent. La partie mécréante et libérale de la population molshémienne avait alors beau jeu; elle grossissait et généralisait les faits et jetait à loisir de la boue contre l'honneur sacerdotal. Mgr. Ræss ne crut pouvoir mieux faire qu'en envoyant le curé-missionnaire de Blodelsheim, ce modèle des vertus du prêtre, à Molsheim. Le vœu de l'évêque était clairement exprimé dans sa lettre à l'abbé Philippi. Celui-ci y vit un ordre auquel il ne pouvait résister. Un des meilleurs amis de l'abbé Philippi vint le féliciter en des termes qui expliquent tout le sens et toute la portée de cette nomination: « Je félicite Monseigneur, écrivit-il, d'avoir bien su choisir son homme, ensuite vous, cher ami, d'avoir su obéir. Car je suis convaincu que ce n'est que par obéissance que vous vous chargez d'un poste aussi effrayant, et que le côté brillant ne vous séduit nullement. Je vous en félicite surtout, si je pense à quel troupeau il faut vous arracher pour entrer dans une position qui ne présente guère que des épines. »<sup>1</sup> On ne saurait mieux dire et la grandeur du sacrifice et la gravité de la mission nouvelle à remplir.

De son côté l'abbé Philippi, faisant ses adieux à ses paroissiens, leur dit : « Quoique mon cœur soit rempli

<sup>1</sup> Lettre de M. le chanoine Waltzer, curé de Wittelsheim, à M. Philippi.

de tristesse, je ne puis m'empêcher de vous dire quelques paroles pour vous consoler et vous encourager. . . Il y a dix-huit ans que le bon Dieu m'a envoyé au milieu de vous. . . . Je n'aurais jamais cru qu'il faudrait vous quitter un jour pour prendre la direction d'une autre paroisse. . . . Je vous ai aimés comme un père, mais hélas! bientôt je ne serais plus au milieu de mes enfants. . . . C'est l'obéissance toute seule qui me fait partir de mon troupeau chéri. . . . La première vertu que le bon Dieu avait demandée aux hommes, c'était l'obéissance. Il faut que je vous en donne l'exemple. . . » Puis il adresse ses dernières recommandations aux enfants, à la jeunesse, aux parents. Comme les sanglots longtemps retenus éclataient et remplissaient toute l'église, il prend occasion de rappeler à ses paroissiens une autre séparation : « Oh! s'écrie-t-il, que la séparation d'âmes qui s'aiment est difficile et pénible! Mais que sera-ce au dernier jour quand la sentence sera irrévocable et la séparation pour toute l'éternité! Puissiez-vous ce jour entourer votre curé en grand nombre! Puissions-nous nous retrouver tous au ciel! . . . »<sup>1</sup>

Cette douleur de la séparation qu'éprouvait l'abbé Philippi était bien légitime. Il s'agissait de s'arracher à sa paroisse et de quitter les bords du Rhin que ses « chers Badois » avaient traversé des milliers de fois pour le voir et l'entendre. Pourtant il emportait avec lui une grande consolation : la semence qu'il avait jetée dans les cœurs levait partout et promettait une récolte abondante. Sa paroisse était régénérée; l'avenir du pays

<sup>1</sup> Sonntags- und Festtagspredigten. 1853—1869. *Ultimum verbum ante egressum e parochia in Blodelsheim* (26 mars 1854).

de Bade était assuré. Sa mémoire restera bénie tant parmi ses enfants de Blodelsheim que parmi ses « chers Badois. » Malgré le grand éloignement de sa nouvelle paroisse, ils viendront souvent du pays de la Hardt, de la plaine de Brisgau, des hauteurs de la Forêt-Noire pour voir celui qu'ils continuaient d'appeler leur « curé » et leur « père » ; et chaque fois le vénérable prêtre revivra et parlera avec la verdeur de la jeunesse des fêtes, des retraites et des missions d'autrefois.

## CHAPITRE XV.

Résultats des missions. — Vocations religieuses. Couvent d'Ottmarsheim. — Retraites ecclésiastiques. — Bonne presse. — Le premier cercle catholique d'ouvriers à Fribourg. — Le réveil d'un peuple. — Lettre de Mgr. Kübel. — Clergé et peuple badois.

Partout une mission produit les fruits les plus admirables de salut, mais surtout là où les âmes l'appellent de tous leurs vœux. Plus on désire une chose, plus on en profite. C'était bien là le cas chez le bon peuple du pays de Bade ; non-seulement on avait désiré les missions, mais le lecteur sait au prix de quels sacrifices on allait les suivre.

Après la seconde mission de Blodelsheim, les curés-doyens de cinq districts firent, sur l'ordre de l'archevêché, une enquête sur les missions d'Alsace et envoyèrent le résultat dans une lettre commune à Mgr. de Vicari : « Non-seulement beaucoup de laïques, disent-ils, mais aussi des prêtres suivent les exercices des missions d'Alsace. Les prêtres expriment leur entière satisfaction sur les sermons. . . . Les laïques, quoiqu'ils aient été relâchés

auparavant, fréquentent maintenant assidûment les offices. Plusieurs ont changé complètement de conduite et paraissent se repentir de leur vie passée. »<sup>1</sup>

Quelques années plus tard, un journal de Paris parla ainsi des résultats des missions : « Quant aux fruits des missions, il me faudrait un volume pour entrer dans le détail de tous les faits particuliers et généraux qui se rattachent à ces pieuses et salutaires retraites. Toutes les personnes qui ont eu le bonheur d'y prendre part corrigent immédiatement dans leur conduite ce que la religion n'approuve pas; les jeunes gens deviennent dociles et respectueux à l'égard de leurs parents; les parents se hâtent de faire participer leurs enfants à l'instruction qu'ils ont reçue, et tous ensemble dans une concorde affectueuse, cherchent à s'édifier mutuellement. On s'arrache des mauvaises dissipations, comme autrefois on s'y poussait. L'usage s'est rétabli en beaucoup de paroisses de dire en commun le chapelet, dans l'église, le dimanche; pieuse coutume autrefois universelle, et depuis universellement abolie par l'indifférence ou même la mauvaise volonté du clergé pour tout ce qui se rapporte au culte de la Mère de Dieu. . . . On fréquente assidûment la sainte messe, même les jours ouvriers; les mourants demandent et reçoivent les derniers sacrements; les œuvres catholiques se développent, surtout la Propagation de la Foi et l'Archiconfrérie du Saint-Cœur de Marie; on fait en commun la prière du soir etc. . . . Parmi les autres fruits des missions, il faut indiquer sommairement de nombreuses abjurations

<sup>1</sup> Lettre des curés-doyens des districts de Wisethal, de Neuenbourg, de Brisach, d'Endingen et de Fribourg (14 Juillet 1843). Archives de l'archevêché de Fribourg.

d'hommes et de femmes qui entrent dans le giron de l'Eglise catholique. . . . »<sup>1</sup>

Sans doute, il n'est donné à personne de voir dans les âmes et de dire après les exercices des missions quel progrès elles ont fait dans la vertu et dans la perfection. Il y a pourtant un thermomètre qui indique les dispositions des âmes, leur avancement dans la vie spirituelle, qui rend compte aussi de la situation religieuse d'une paroisse et du succès d'une mission. Ce thermomètre est celui des vocations religieuses. Ce n'est pas à dire qu'une paroisse où elles ne germent pas soit mauvaisé, ou qu'une mission non suivie par cette efflorescence spirituelle n'ait pas réussi. Quand des vocations religieuses s'annoncent dans une paroisse ou se révèlent après une mission, cela indique clairement qu'il y a des âmes qui, non contentes de pratiquer les préceptes, demandent à Notre-Seigneur, comme le jeune homme de l'Evangile, ce qu'elles doivent faire pour devenir parfaites. Le thermomètre des vocations religieuses montre donc d'une manière presque infallible que la situation d'une paroisse est excellente et qu'une mission a élevé les âmes à un certain niveau de perfection.

S'il en est ainsi, le lecteur va juger du succès éclatant des missions et du fruit qu'en ont retiré ceux qui les ont suivies. Après les grandes missions badoises de Blodelsheim, il y eut chaque fois une *centaine* de personnes de l'un et de l'autre sexe qui demandèrent à aller au couvent.<sup>2</sup> Comme elles ne pouvaient suivre leur

<sup>1</sup> *L'Univers*. 29 Septembre 1846.

<sup>2</sup> Notes écrites sous la dictée de M. Philippi par le R. P. Cigrang, ancien recteur de Landser.

vocation dans leur propre pays, elles durent aller à l'étranger, en France, en Suisse, en Angleterre, en Amérique. Les couvents d'hommes et de femmes, en Alsace surtout, virent augmenter, après chaque mission de Blodelsheim, le nombre de leurs novices. C'est ainsi que les couvents de Ste Odile, d'Oelenberg, de Matzenheim, des Trois-Epis, etc., les couvents des Rédemptoristes et des Jésuites virent venir annuellement à eux de nouveaux essaims qui s'étaient formés à Blodelsheim.

Un des couvents établis en Alsace doit même son origine aux missions de Blodelsheim. C'est le couvent des *Bénédictines du Saint-Sacrement* à Ottmarsheim. « Une pieuse personne du grand-duché de Bade, écrit un ancien vicaire de l'abbé Philippi, fervente *enfant de la mission*, fut la fondatrice et la première supérieure de la congrégation. — Avant de quitter Blodelsheim, après une mission, une caravane de pèlerins dont elle faisait partie, se rendit à l'église pour y faire une adoration. En quittant l'église, elle vit le saint-sacrement dans l'ostensoir sortir du tabernacle, puis précéder la caravane au-delà du Rhin. On s'arrêta en chemin pour se restaurer, la personne en question s'arrêta également sans quitter la route et vit continuellement le saint-sacrement devant elle. Arrivés chez eux, les pèlerins se rendirent à l'église, et là la voyante vit l'ostensoir se placer sur l'autel et puis disparaître.

Cette vision lui donna l'idée de fonder une congrégation de vierges qui s'obligeraient à adorer le saint-sacrement. »<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Lettre de M. le chanoine Meyer à l'auteur. Nous relatons ces faits avec les réserves exigées par les prescriptions canoniques.

Un prêtre du grand-duché de Bade, plein de zèle, encouragea la jeune fille, ainsi que ses compagnes, toutes de ferventes *enfants de la mission*. Comme elles ne pouvaient exécuter leur dessein dans leur propre pays, il les dirigea vers la Suisse, à Steinerberg. C'est là qu'elles fondèrent leur couvent. Elles y restèrent pendant trois ans. Par suite de la guerre du *Sonderbund* qui fut si fatale au parti catholique elles durent quitter la Suisse. Ne sachant où diriger leurs pas, elles eurent recours à l'abbé Philippi. Comme il n'y avait pas à Blodelsheim de maison qui pût être convertie en couvent, l'abbé Philippi s'entendit avec M. Béhé, curé d'Ottmarsheim, pour leur procurer un premier gîte et continua d'aider de ses bons conseils et de ses encouragements M. Béhé et les religieuses, qui reconnaissent aujourd'hui encore tout le bien qu'elles doivent à l'abbé Philippi.

Le clergé badois ne profitait pas moins que le peuple des missions badoises : « C'est à la mission où j'ai eu le bonheur de me trouver, écrivit un curé badois à l'abbé Philippi, que j'attribue le zèle qui m'anime maintenant pour le salut des âmes et pour ma propre sanctification. »

Ces missions dont l'influence était si bienfaisante sur les prêtres qui les suivaient, agirent même indirectement sur les autres ecclésiastiques. « Beaucoup de prêtres, dit un curé badois, furent entraînés par le peuple, qui s'était réveillé dans les missions d'Alsace. . . »<sup>1</sup>

Mais aux prêtres il faut encore autre chose que les missions : ils ont des obligations particulières, c'est pourquoi il leur faut des exercices spéciaux, les retraites pas-

<sup>1</sup> Karl Rolfus. Kirchliche Zustände in der Erzdiocese Freiburg vor 1840 (inédit).



torales. L'abbé Philippi était heureux de les avoir fait inaugurer dans l'archidiocèse de Fribourg. Il vit bientôt ses efforts couronnés du plus beau succès. Grâce à son intelligente et persévérante activité les retraites pastorales furent assurées au clergé badois. Elles se renouvelèrent régulièrement chaque année, et toutes les fois le concours des prêtres devint plus nombreux.

Ce n'est pas un des moindres résultats des missions que les combats qui furent livrés à la mauvaise presse. On lui avait laissé trop longtemps, hélas! le champ complètement libre dans le pays de Bade. L'abbé Philippi tâcha d'en arrêter les effets pernicioeux et lui opposa la bonne presse. « Plus de 30,000 exemplaires de livres de piété catholiques remplacèrent et firent disparaître au milieu des familles qu'ils empoisonnaient ces fades ouvrages, sans onction et sans vie, écrits par la lâcheté ou la trahison, dans un système de honteux accommodement avec l'hérésie et l'incrédulité. »<sup>1</sup>

L'élite des *enfants de la mission* alla au couvent; ceux qui étaient restés dans le pays se groupèrent et combattirent vaillamment pour leur foi.

En 1845, un jeune homme de Fribourg, Baptiste Losinger, accompagné d'un de ses compatriotes, était venu suivre les exercices de la mission à Blodelsheim. C'étaient deux jeunes gens pleins de vie et d'entrain. Depuis quelques années, ils rêvaient à fonder un cercle,

<sup>1</sup> L'*Univers*. 29 septembre 1846. Ce nombre d'exemplaires a été certainement doublé jusqu'en 1850. M. Philippi a publié, en une seule année (1842 à 1843), 12,000 exemplaires de « Missionsbuch » traduit et publié « O Mensch, bedenk es wohl »! . . . plus tard « Das Kreuzzeichen. » « Katholische Beleuchtung einer ungenannten protestantischen Beleuchtung. » « Die Schulfrage. » M. Philippi a fondé en 1840 de concert avec MM. Zimmerlin, Willig et Waltzer un almanach qui existe encore « Christkatholischer Hauskalender. » (Colmar) etc.

où ils pûssent s'amuser, rire, boire et chanter. Pendant la mission, la grâce de Dieu et la voix des missionnaires donnèrent la vraie direction à cette exubérance de vie. De retour à Fribourg, ils fondèrent, au milieu de contradictions et de persécutions de toutes sortes, le premier *cercle catholique d'ouvriers*. Pendant de longues années, M. le D<sup>r</sup> Alban Stolz en fut le *præses*. Sous sa sage direction l'œuvre prospéra, devint une source de bénédictions pour les ouvriers catholiques et une arme puissante entre les mains du clergé dans les luttes qu'on avait à soutenir.<sup>1</sup>

Partout où il y avait des *enfants*, ou comme on les appelait encore, des *frères de la mission*, il se forma un vrai foyer de vie catholique.

Voici ce qu'écrivit, en 1865, à l'abbé Philippi un catholique qui fut mêlé aux luttes de son pays et paya de la prison son attachement à la foi : « Combien de fois j'ai pensé à vous et à Blodelsheim, surtout cette année ! Car, qui sont ceux qui ont adressé au prince des supplices, dans le but d'écarter la malheureuse réforme scolaire ? Quels sont ceux qui, lorsque les votes les désignaient comme membres de la commission scolaire locale, ont refusé ce mandat et ont préféré se soumettre à une dure amende, plutôt que de devenir infidèle à la foi catholique ? Ce sont précisément les hommes qui, il y a environ vingt ans, étaient désignés sous le nom de *frères de la mission*.

« Oh ! remerçons l'infinie bonté et miséricorde de Dieu d'avoir fait sortir d'un petit et imperceptible grain de sénévé un arbre magnifique, et d'avoir changé cette

<sup>1</sup> Voir J. M. Hægele. Alban Stolz nach authentischen Quellen p. 217 et suivantes.

étincelle, venue à nous de Blodelsheim, en une flamme puissante, qui semble vouloir consumer tous les franc-maçons. Le quatre septembre a montré ce dont est capable un peuple catholique bien uni et bien dirigé. Dans notre circonscription, sur cent soixante-quinze élus, cent cinquante-deux ont été franchement catholiques et toujours, en première ligne, ont été les *frères de la mission*. A présent, du moins, nous savons qui nous devons envoyer à l'assemblée du district, et notre circonscription ne manquera pas d'élire le conseiller aulique Buss de Fribourg. Mais dites-moi, où en serions-nous, si nous n'avions pas eu toutes ces missions qui nous ont été données le long du Rhin? On nous aurait enlevé notre foi, que nous ne nous en serions pas même aperçus! Que cela ne soit pas arrivé, nous le devons après Dieu à vous seul. Je vous en remercie au nom de tous les catholiques badois. Vous avez fait pour nous plus que ma plume ne saurait exprimer. . . . »

« Je tiens encore à vous raconter tout ce qui s'est passé chez nous pour la question de la réforme scolaire. Il y a maintenant environ un an, il fallait élire des commissions scolaires locales. Depuis lors, on a voté chez nous jusqu'à douze fois; ou du moins douze fois l'élection a été annoncée. Or voici ce qui eut lieu. Ou bien, il ne se présenta aucun électeur, ou bien, il ne se trouva pas d'élus qui voulût accepter le mandat; de sorte qu'il en manque toujours un. Il y en eut trois qui, après avoir refusé leur mandat, ont été condamnés à des amendes pécuniaires, et obligés à payer jusqu'à cinquante florins. Moi-même, je suis un de ceux-là. Nous leur déclarâmes carrément que nous ne voulions pas accepter l'élection, par la grande raison, que Monseigneur l'archevêque

avait fait connaître, par sa lettre pastorale, qu'un catholique ne pouvait pas, en conscience, favoriser ces sortes d'écoles, et que, pour celui qui n'écoutait pas l'Eglise, il fallait le regarder comme un païen. »<sup>1</sup>

Rappelant encore ses souvenirs, le 13 août 1882, le courageux catholique écrivit derechef : « Aujourd'hui donc, on se voit forcé de reconnaître que, dans les desseins de la divine Providence, les missions d'Alsace ne furent pas autre chose qu'un puissant moyen de préserver le pays de Bade d'un imminent et pernicieux naufrage dans la foi, et que les hommes qui, alors tout jeunes encore, commencèrent à entrer en lice, sont encore là aujourd'hui comme vieillards, toujours animés du même courage, pour être le bras droit de notre clergé dans les élections. Grâce à l'union de ces hommes avec leurs prêtres, et à la direction du clergé nous réussissons à faire entrer dans la chambre du duché de Bade (Landstand) et au Reichstag un plus grand nombre de catholiques. »<sup>2</sup>

Voilà comment les travaux de l'abbé Philippi sont encore appréciés par le peuple. Écoutons aussi un prêtre badois sur le revirement des choses dans son pays : « Malgré l'opposition de l'Etat et du clergé, les missions . . . suscitèrent un esprit nouveau, qui comme un vent impétueux s'abattit sur l'Eglise de Fribourg. Rien ne put plus résister à cet esprit qui avait pénétré chez nous. Les missions étendirent leur influence toujours plus loin. Le nombre des partisans des missions s'augmenta de plus en plus dans les rangs du clergé. Les

<sup>1</sup> Lettre de M. François Joseph Klein de Thunsel (Bade) à l'abbé Philippi.

<sup>2</sup> Lettre de M. François Joseph Klein de Thunsel (Bade) à l'abbé Philippi. Voir Notice biographique sur le R. P. Neubert p. 24.

missionnaires vinrent visiter Monseigneur l'archevêque. Beaucoup de prêtres se rendirent en Alsace pour suivre les exercices des missions. On apprit à connaître la vie que menaient les prêtres dans d'autres diocèses. Le besoin de retraites, de missions, de couvents, d'une meilleure éducation cléricale se fit sentir de plus en plus. . .

« Depuis les luttes de l'Eglise badoise en 1850, sous la conduite de l'archevêque de Vicari, le clergé changea du tout au tout. Quand le catholicisme national, le rongisme, le vieux-catholicisme firent tour à tour leur apparition, ils ne trouvèrent nulle part moins d'adhérents que parmi le clergé badois. A peine en peut-on compter six ou huit parmi les douze cents prêtres. Les apostats sont tous des immigrés. Ils ne réussirent pas plus chez le peuple qui resta attaché à sa vieille foi. Nous devons cette transformation de notre archidiocèse surtout aux missions. . . . »<sup>1</sup>

L'administrateur de l'archidiocèse, Mgr. Kübel, ne parlait pas autrement : « C'est avec les sentiments de la plus vive reconnaissance, écrivit-il à l'abbé Philippi, que je pense à la grande activité que vous avez déployée à Blodelsheim et que le ciel a bénie. Ce sont les mêmes sentiments de gratitude dont je suis animé pour les travaux si pénibles des missions que vous avez prêchées chez nous. . . »<sup>2</sup>

Ainsi peuple, prêtre et évêque sont d'accord pour apprécier les travaux de l'abbé Philippi pour le salut des Badois. Oui, grâce aux missions organisées par l'abbé

<sup>1</sup> Karl Rolfus. Kirchliche Zustände in der Erzdiocese Freiburg vor 1840. (inédit.)

<sup>2</sup> Lettre de Mgr. Lothaire Kübel, administrateur de l'archidiocèse de Fribourg à M. Philippi (5 août 1880).

Philippi, le peuple badois s'est réveillé et est revenu à la pratique, franche et ouverte, de la foi de ses pères ; grâce aux retraites ecclésiastiques, introduites dans l'archidiocèse de Fribourg par l'abbé Philippi, le clergé badois jouit actuellement du plus beau renom dans le monde catholique. Et si ces bons catholiques badois, formant les deux tiers de la population, et ce clergé, aussi fervent qu'éclairé, serrent de plus en plus leurs rangs et travaillent de concert pour hâter le jour où, malgré la distribution la plus savante et la plus raffinée des cercles électoraux, ils seront représentés par une majorité catholique et enlèveront les entraves qui les empêchent encore de pratiquer leur religion avec une entière liberté, c'est l'abbé Philippi, le zélé curé de Blo-delsheim, qui a imprimé au clergé et au peuple ce mouvement, ce généreux élan vers le bien, c'est lui que l'on peut appeler à plus d'un titre *l'apôtre du peuple et le régénérateur du clergé badois.*

---

## TROISIÈME PARTIE

---

### CHAPITRE I.

Molsheim. — Etat des esprits. — Premier sermon du nouveau recteur.

La petite ville de Molsheim est située au cœur de la Basse-Alsace, presque à égale distance de Saverne et de Schlestadt, du Rhin et de la crête des Vosges. Au pied de coteaux couverts de vignobles, près du confluent de deux rivières, la *Bruche* et la *Mossig*, à l'entrée de deux belles vallées, elle voit affluer les productions de la plaine, des collines et de la montagne.

La ville elle-même est propre et pittoresque ; à côté de grandes et belles constructions en pierre, des maisons en briques de toute pauvre apparence, assemblage parfois bizarre, rappellent les inégalités sociales de ses habitants aux siècles passés. Comme Saverne, la petite cité de Molsheim appartenait à l'évêque de Strasbourg. Au temps de la réforme où Strasbourg et plusieurs villes impériales embrassèrent l'hérésie, elle devint le centre principal de la vie religieuse en Alsace. Outre le château qu'y possédait l'évêque, Jean de Manderscheid y fit construire l'Hôtel de la Monnaie ; le cardinal

de Lorraine y transféra le tribunal de l'officialité diocésaine; les chanoines du Grand-Chœur vinrent y chercher un asile et réciter l'office canonial dans l'église de la paroisse. Les Chartreux, chassés de Kœnigshofen, y construisirent un couvent et une église; quelques années plus tard s'y fixèrent les Capucins. Mais ce qui donna encore plus d'importance à Molsheim, ce fut l'établissement des fils de St. Ignace dans ses murs. Ils y fondèrent un collège, élevé plus tard au rang d'université, construisirent leur magnifique église et firent de Molsheim un des boulevards de la foi catholique en Alsace.<sup>1</sup>

Le prince-évêque avec l'officialité du diocèse, le Grand-Chapitre et le Grand-Chœur avec le faste de leur vie, les Chartreux avec leurs austérités, les Jésuites avec leur université, les Capucins avec leur zèle pour le peuple, tous ont disparu, mais la plupart de leurs habitations subsistent encore et font le principal ornement de la petite ville.

Quand l'abbé Philippi arriva à Molsheim, il trouva dans le peuple un grand fond de religion. Les esprits étaient bien surexcités par la disparition subite du dernier titulaire, mais les vrais fidèles, malgré les excitations d'un certain parti, faisaient bonne justice des mille racontars qui couraient les rues.

Tel était le milieu où l'abbé Philippi, encore dans la force de l'âge, allait dépenser la seconde moitié de sa vie. Sa réputation de missionnaire et d'apôtre l'avait

<sup>1</sup> Voir *Revue catholique d'Alsace*, février 1886. La grande congrégation académique de Molsheim par M. l'abbé *N. Paulus*. — *M. Schickelé*. *Etat de l'Eglise d'Alsace avant la Révolution*. — *L. G. Glæckler*. *Geschichte des Bisthums Strassburg*.



précédé dans sa nouvelle paroisse. Pour le peuple, c'était une recommandation ; pour certains libéraux, ces titres ne provoquaient qu'un sourire dédaigneux.

On aurait pu s'attendre à voir le curé-missionnaire devenu *recteur*<sup>1</sup> arrondir un peu ses phrases pour plaire à l'assistance, plus ou moins cultivée d'une ville. C'était là le moindre de ses soucis. Il ne se mit pas en frais de littérature ; il laissa libre cours aux sentiments dont son cœur était plein et dit en termes simples, mais d'une admirable éloquence, quelle frayeur remplissait son âme en présence d'une charge si lourde, quel appui il espérait de Dieu et de ses paroissiens et comment il comprenait le nouveau ministère auquel il se consacrait par pure obéissance à son évêque.

Ses paroles prononcées avec ce ton de conviction qui pénètre les âmes, portées par une voix mâle et vibrante jusque dans les derniers recoins de l'ancienne église des Jésuites, actuellement église paroissiale, firent la plus profonde impression sur l'immense auditoire. Non-seulement elles remuèrent toutes les couches de la société dans la ville, mais mille bouches les portèrent au loin dans la plaine et dans les deux vallées.<sup>2</sup> Les habitants de Molsheim comprirent que le nouveau recteur déclarait une guerre irréconciliable au péché, au vice, qu'il apportait la paix aux bons, aux pécheurs contrits, à tous ceux qui sont de bonne volonté. Aussi les fidèles fervents l'aimèrent aussitôt comme leur père, les tièdes l'estimèrent et les méchants le craignirent.

<sup>1</sup> A l'encontre de ce qui se pratique dans différents diocèses de France, on appelle en Alsace *recteurs* la plupart des titulaires des cures cantonales, tandis qu'on donne le nom de *curé* aux simples *succursalistes*.

<sup>2</sup> Voir, Superior *Joseph Guerber*. Festpredigt bei Anlass des fünfundsanzwanzigjährigen Jubiläums des hochw. Herrn Pfarrers Philippi, p. 8.

## CHAPITRE II.

Les Congrégations. — Retraites et missions. — Vocations religieuses. — Bonnes œuvres. — Eglise restaurée.

L'ancien collège des Pères Jésuites à Molsheim a été le berceau des congrégations de la Ste Vierge en Alsace. A peine ces religieux eurent-ils ouvert leur collège, en 1580, qu'ils établirent, comme ils le font encore de nos jours, une congrégation parmi leurs élèves. Les jeunes gens qui avaient terminé leurs études, désirèrent rester en communauté de prières et de souvenirs avec leurs maîtres et leurs condisciples ; les pères de famille, entendant leurs fils faire l'éloge de l'association du collège, demandèrent la faveur d'y être reçus. C'est ainsi que la congrégation, née humblement au fond du collège, en franchit l'étroite enceinte et s'étendit peu à peu sur la ville et toute l'Alsace. On se vit bientôt dans la nécessité de séparer en groupes distincts les membres trop nombreux et disparates. C'est ainsi qu'il y eut, outre la congrégation des élèves du collège, celle des *bourgeois*, des *nobles et des lettrés*, et plus tard celle des *jeunes gens*.

Après la Grande Révolution, le recteur de Molsheim, M. Freitag, recueillit les congrégations des bourgeois et des jeunes gens, comme derniers débris survivants du naufrage dans lequel avaient péri tant d'œuvres religieuses.

Sur l'instigation d'un des plus illustres enfants de Molsheim, M. le vicaire général Liebermann, le succes-

seur de M. Freitag érigea, en 1838, une congrégation pour les *demoiselles*.<sup>1</sup>

Telles étaient les congrégations que l'abbé Philippi trouva dans sa nouvelle paroisse. Elles groupaient leurs membres sous la bannière de la Ste Vierge. Sous la protection de la divine mère, les congréganistes devaient se sanctifier et travailler à la sanctification des autres.<sup>2</sup>

Ces associations répondaient parfaitement aux vœux de l'abbé Philippi. Ce sera par elles surtout qu'il tâchera de faire le bien et d'élever le niveau religieux de sa paroisse.

La congrégation des hommes, il se la réserva tout entière. Sa plus grande joie était de prier et de chanter avec ces deux à trois cents hommes qui se réunissaient autour de lui. Il leur adressait chaque dimanche une instruction solide. Pendant les dix premières années, il repassa avec eux toute la doctrine chrétienne, ou, comme il s'exprimait lui-même, depuis le chapitre de la Foi jusqu'à celui des fins dernières. Pendant les deux années qui suivirent, il paraphrasa les épîtres du dimanche. Après douze ans il reprit d'une manière plus ample toutes les matières qu'il avait traitées. C'est ainsi qu'il revit avec ses hommes près de trois fois toutes les vérités de notre religion. Ce n'est pas à dire qu'à l'occasion d'une grande fête, d'un événement qui frappait les

<sup>1</sup> Voir *Revue catholique d'Alsace*, février 1886. — Victor Guerber. Histoire de Haguenau, tome II. — *Andachtsübungen der in Molsheim errichteten Congregation der Jungfrauen*.

<sup>2</sup> Outre ce but général, ces congrégations avaient au temps de la Réforme un but particulier : elles devaient préserver leurs membres de la contagion de l'hérésie. Aussi partout où elles furent alors introduites à Molsheim, à Haguenau, à Schlestadt, etc., l'ère des apostasies prit fin. Voir « *Zur dritten Jubelfeier der Sodalitäten* » (1580—1880).

esprits, il ne changeât de sujets. Après le concile du Vatican, il en expliqua les décrets dans une série d'instructions. Et pendant que l'abbé Philippi faisait un cours de théologie populaire presque complet aux hommes de Molsheim, ses deux vicaires faisaient avancer dans la connaissance des vérités de notre foi les jeunes gens et les demoiselles.

Il n'y avait que les dames qui n'eussent pas de congrégation ni d'instructions spéciales. Et qui ne sait quel bien le curé peut faire dans les réunions des mères de famille ? C'était une lacune que l'abbé Philippi se hâta de combler.

Au mois d'août de l'année 1860, le R. P. Gerst, S. J., prêcha aux mères de famille de Molsheim une retraite, qui fut suivie avec beaucoup d'assiduité par cinq cents femmes. L'abbé Philippi saisit cette occasion pour ériger pour les dames une congrégation particulière, sous le vocable de *Notre-Dame du Bon Secours*. Il en prit lui-même la direction et dans les instructions qu'il leur adressait, il s'attacha à leur faire comprendre les devoirs de la femme, de l'épouse et de la mère.

Pour mener de front ces différentes œuvres, presque toutes les heures du dimanche étaient prises. De grand matin, à quatre heures et demie, l'abbé Philippi se trouvait au confessionnal ; à neuf heures avait lieu le grand sermon suivi de la grand'messe ; à midi se réunissait la congrégation des jeunes gens, à une heure, celle des hommes ou des dames ; à deux heures, le « grand catéchisme » et l'instruction religieuse appelaient la jeunesse à l'église et les enfants à l'école. A trois heures, l'abbé Philippi présidait aux vêpres ; à quatre heures avait lieu la réunion de la congrégation des demoiselles. Le soir,

à la tombée de la nuit, les cloches invitaient une dernière fois les fidèles au salut du Saint-Sacrement. Dans cette réunion, qui, d'après l'époque de l'année, prenait les noms les plus divers : dévotion de la crèche, du mois de St. Joseph, du mois de Marie, de la confrérie du Sacré-Cœur, de l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, de St. Louis de Gonzague etc., etc., l'infatigable recteur montait pour la troisième ou quatrième fois en chaire pour entretenir ses ouailles de Dieu et de ses saints.<sup>1</sup>

Ces sermons, ces instructions ne suffisaient pas au zèle de l'abbé Philippi. Il savait que la routine s'introduit dans les exercices les plus pieux. Pour réveiller la dévotion parmi les congréganistes, il fit souvent prêcher des retraites. C'est ainsi qu'il y eut de ces exercices, durant chaque fois huit jours, pour les hommes en 1860, 1881 et 1883, pour les dames en 1869, 1881 et 1883, pour les jeunes gens en 1861 et 1881, pour les demoiselles en 1860, 1881 et 1883. Par une longue expérience le curé-missionnaire savait quel bien incalculable opèrent dans les âmes les missions proprement dites, prêchées non-seulement à certaines catégories de personnes, mais s'adressant à une paroisse entière. Il eut recours à ce grand moyen de régénération en 1854, la première année de son séjour à Molsheim, puis en 1858, 1865 etc., etc.

Après l'une de ces missions, l'abbé Philippi, rempli de joie, en rendit compte à son évêque qui voulut bien lui écrire ces lignes flatteuses : « Je vous remercie des admirables fruits qu'a produits la sainte mission dans

<sup>1</sup> Le recteur actuel de Molsheim, M. l'abbé *Charles Seyfried*, a hérité du zèle de M. Philippi et maintient scrupuleusement les différents exercices introduits dans la paroisse par son prédécesseur.

votre paroisse. La consolation qu'elle a laissée dans votre cœur est déjà une des récompenses que vous a méritées votre zèle pastoral. . . . Si j'avais pu quitter Strasbourg, je serais allé vous surprendre au milieu de vos triomphes spirituels. . . . »

Il n'est pas étonnant qu'un tel zèle, déployé pour le salut des âmes, ait produit les effets les plus consolants. L'assiduité aux offices devint plus grande, la réception des sacrements plus fréquente; les plus tièdes furent entraînés par l'exemple des fervents; les coutumes pieuses furent remises en honneur dans les familles. La paroisse de Molsheim ne tarda pas à jouir du plus beau renom parmi les paroisses de tout le diocèse.

Grâce à l'appel si souvent réitéré fait aux âmes soit par le ministère ordinaire du clergé paroissial, soit par les exercices des missions, Molsheim devint aussi une terre féconde en vocations religieuses. La plupart des ordres et des congrégations religieuses comptent parmi leurs membres des enfants de Molsheim. Cependant l'abbé Philippi avait bien garde d'envoyer indistinctement dans la solitude des couvents toutes les âmes qui se signalaient par un attrait particulier pour une vie parfaite. Il aimait à voir se former dans la congrégation des demoiselles un noyau de personnes solidement pieuses, pour l'édification de sa paroisse. Il leur imposait des règles particulières, leur faisait pratiquer, autant que cela est possible, au milieu du monde, les conseils évangéliques et les dirigeait vers la perfection chrétienne.

Pourquoi ne le dirions-nous pas? C'est parmi elles que l'abbé Philippi trouva les auxiliaires les plus zélés et les plus dévoués pour exécuter les projets qu'il avait conçus dans l'intérêt des âmes. C'est surtout par leur

intermédiaire que les cotisations annuelles pour les œuvres catholiques, la propagation de la foi, la Ste Enfance, le denier de St. Pierre, la Société de St. François Régis etc., etc., atteignirent des chiffres si élevés, qu'à maintes reprises les directeurs de ces différentes associations envoyèrent les félicitations les plus chaleureuses au digne recteur de Molsheim.

Les œuvres propres à la paroisse eurent aussi à se réjouir chaque année des libéralités les plus généreuses.<sup>1</sup> On a dit que l'église, ce bâtiment de pierres, n'est ordinairement que le reflet de la beauté de l'édifice spirituel. Si jamais ce dicton s'applique avec vérité à une église, c'est bien à celle de Molsheim. Car ni l'Etat, ni la commune, ni la fabrique ne contribuèrent en rien à la restaurer et à l'embellir. Les paroissiens réunirent à cet effet plus de 60,000 francs dans la main de leur vénéré pasteur.<sup>2</sup> Il est vrai, un esprit critique trouverait à blâmer l'un ou l'autre détail où l'abbé Philippi a plutôt consulté sa piété que les règles de l'art, mais l'ensemble de la restauration a fait de l'église de Molsheim l'une des plus belles de l'Alsace et témoigne hautement de la foi et de la piété de ses habitants.

### CHAPITRE III.

Les processions aux fêtes des congrégations. — Réunions générales des congrégations de la Ste Vierge en Alsace. — Le directeur général. — Nouvelle organisation.

Si belle et si vaste que puisse être une église, il est des jours où elle paraît trop restreinte au chrétien. La

<sup>1</sup> Parmi ces œuvres, il faut citer la *bibliothèque paroissiale*.

<sup>2</sup> Voir Journal de la paroisse de Molsheim.

joie qui inonde son âme est si grande, qu'il ne saurait rester tranquillement agenouillé dans son banc, il se lève, il marche, il veut épancher les sentiments de sa foi, de son amour de Dieu en face du ciel et de la terre. Est-ce peut-être de là que viennent les processions dans l'Eglise à certaines grandes fêtes de l'année ? Quelle que fût l'origine de ces manifestations de la foi, l'abbé Philippi avait pour elles une grande prédilection. Outre les processions communes à toute l'Eglise, celles de la Fête-Dieu p. ex., où les quatre congrégations rivalisaient de zèle et de piété pour orner chacune son reposoir, chaque congrégation faisait à sa fête titulaire une procession particulière. Dans une sainte émulation chacune cherchait à rendre la sienne la plus belle et la plus splendide.

De toutes les processions des différentes congrégations, c'était celle des hommes qui était, sans contredit, la plus importante : « Les processions de Molsheim sont trop renommées, disait un jour l'*Union d'Alsace-Lorraine*, pour que nous en décrivions encore une fois les splendeurs. C'est un spectacle saisissant que ces files interminables d'hommes foncièrement chrétiens qui professent publiquement leur foi et leurs convictions, qui portent avec orgueil leur insigne de congréganiste. J'ai été frappé du grand nombre de croix d'honneur et de médailles militaires qui brillaient sur ces braves poitrines ; ces insignes guerriers rappelant d'autres temps vont très-bien, je vous le jure, avec la rosette de la congrégation. »<sup>1</sup>

L'abbé Philippi rayonnait de joie, quand il voyait ses congréganistes et surtout ses hommes confesser



ainsi publiquement leurs opinions religieuses. Il aurait voulu voir dans chaque paroisse les hommes se grouper pour affirmer hautement leur foi; il aurait voulu ressusciter ces assemblées générales de la *congrégation académique* de Molsheim, où, de tous les points de l'Alsace, même de la Lorraine et des provinces transrhénanes affluaient les personnages les plus distingués de l'Eglise et de l'Etat, pour se mettre sous la protection de Marie, s'unir dans un même esprit, afin d'agir au-dehors, dans des œuvres de zèle et de charité.<sup>1</sup> Mais hélas! la noblesse n'a plus, depuis la Grande Révolution, ni cette influence, ni cette religion qui en faisaient un auxiliaire si puissant de l'Eglise.

De nos jours celui qui n'a pas derrière lui le peuple, court risque de voir ses efforts frappés de stérilité. Aussi l'abbé Philippi s'adressa aux hommes catholiques de quelques paroisses voisines de Molsheim et les convoqua à s'unir aux membres de sa congrégation. C'est ainsi que l'on vit pour la première fois en Alsace, au mois d'août 1868, une réunion de bourgeois, de paysans, d'ouvriers catholiques. Le nombre s'éleva au chiffre de huit cents.<sup>2</sup> Les curés de Colmar, de Haguenau, de Schlestadt, etc., étaient accourus pour encourager de leur présence cette première réunion générale des congrégations d'hommes. Toute la ville était pavoisée. La procession fut imposante. La statue de la Ste Vierge qui orne la porte de la ville fut solennellement bénite. L'abbé Philippi saisit cette occasion pour exhorter les

<sup>1</sup> Voir *Revue catholique d'Alsace*. Année 1886. La grande congrégation académique de Molsheim par M. l'abbé N. Paulus.

<sup>2</sup> C'étaient les hommes de Niedernai, de Dinsheim et de Dachstein qui avaient pris part à cette première réunion générale.

directeurs et les membres des congrégations à se grouper plus étroitement que jamais autour de la bannière de la Ste Vierge et de ne pas craindre d'affirmer publiquement leurs convictions religieuses. <sup>1</sup>

C'était là le commencement de ces grandes manifestations religieuses dont tour à tour les principales villes d'Alsace furent les témoins émerveillés. <sup>2</sup> La vie religieuse se remuait partout, les vieilles congrégations ressuscitaient, de nouvelles étaient érigées, l'enthousiasme pour les réunions générales se communiquait de paroisse à paroisse. Le nombre des congréganistes qui y prenaient part grossissait d'année en année. Dans les dernières réunions le nombre des assistants monta à plus de *trois mille*.

L'abbé Philippi était devenu le *directeur général des Congrégations de la Ste Vierge* en Alsace. Les autres directeurs aimaient à lui donner ce titre et à se mettre sous ses ordres. Tant que sa santé le lui permit, le directeur général était l'organisateur de toutes ces réunions et justifiait pleinement la confiance qu'on avait placée en lui.

Cependant ces réunions paraissent avoir fait leur temps. Depuis huit ans les congrégations ont cessé de tenir leurs assemblées générales. On est convenu, qu'il faut aujourd'hui autre chose que des réunions purement religieuses. Quand l'ennemi tient ses assemblées au grand air et prêche la mauvaise doctrine jusque sur les toits, il est temps de sortir de la sacristie et de l'église, d'aller au peuple et de lui faire entendre dans les grandes

<sup>1</sup> Voir *Volksfreund*. 30 août 1868.

<sup>2</sup> Schlestadt, Haguenau, Colmar, Mulhouse, Obernai, Guebwiller, etc., furent successivement les endroits où siégèrent ces assemblées générales. M. le chanoine Winterer, curé de Mulhouse, en était l'orateur habituel.

salles de nos villes et dans les halles de nos marchés, dans les hôtels et jusque dans les cabarets la doctrine chrétienne sur les sujets qui passionnent tant les esprits. De là ces réunions nouvelles dites de l'*Association populaire*, dernière création de l'inoubliable champion de la foi, M. Windthorst. Si elles se tiennent depuis quelque temps avec beaucoup de succès dans différentes villes d'Alsace, c'est que les réunions générales des congrégations de la Ste Vierge leur ont préparé la voie. L'idée du *Volksverein* est la même que celle des réunions générales des congrégations; mais une organisation différente l'adapte à des besoins nouveaux.

#### CHAPITRE IV.

Pauvres. — Société de St Vincent de Paul. — Sœurs de St. Marc. — La vraie philanthropie. — L'ami des enfants. — Affaires scolaires.

L'abbé Philippi ne bornait pas son zèle à ses congrégations, sa portion choisie était composée des pauvres et des enfants. N. S. invitait les enfants à venir à lui et il a recommandé les indigents à la sollicitude de ses prêtres en leur disant : « Vous aurez toujours des pauvres. »<sup>1</sup> M. Philippi était fidèle à ces enseignements et à cet exemple. A peine fut-il installé à Molsheim, que le grand nombre des pauvres attira son attention et émut son cœur. Des enfants déguenillés allaient mendier, de maison en maison, et leur avenir moral effrayait le pasteur. « Tout le monde sait, dit-il du haut de la chaire, combien

<sup>1</sup> St. Jean au Chap. XII p 8.

la mendicité est nuisible au corps et à l'âme, surtout quand les enfants s'y adonnent dès le bas âge. Tout le monde sait ce que de tels enfants deviennent forcément. Ils restent sans instruction, sans éducation, ils n'acquièrent aucun amour pour le travail; ils deviennent fainéants, désordonnés, menteurs et voleurs . . . . » Il proposa à ses paroissiens de réunir tous les mois ou tous les ans les dons destinés aux pauvres, de créer une société, de nommer une commission pour administrer les aumônes. Sa voix, comme autrefois celle de St. Vincent de Paul, s'était adressée à des cœurs compatissants, l'œuvre fut fondée sous le nom de *Société de St Vincent de Paul* et tous les ans une somme de quatre à cinq mille francs fut versée à la caisse de la société. <sup>1</sup> Les enfants qui auparavant se bourraient de pain ou dépensaient le sou mendié en friandises ou au cabaret, furent confiés aux sœurs de l'hôpital. Là ils furent vêtus, logés, nourris, instruits, prirent des habitudes d'ordre, devinrent de bons chrétiens et plus tard d'excellents citoyens. Dans la saison rigoureuse, des fourneaux économiques furent établis; contre une légère compensation on recevait un repas copieux et fortifiant. Les infirmes furent visités à domicile et reçurent chez eux l'aumône qu'ils ramassaient auparavant en se traînant péniblement d'une porte à l'autre.

Comme on le voit, une conférence de St Vincent de Paul, était venue se greffer sur la première œuvre; elle fonctionna de 1854 jusqu'en 1867, où, comme s'exprime l'abbé Philippi, elle fut détruite par la mauvaise volonté de certaines personnes. « . . . . *mala voluntate quorundam destructo.* » Cependant l'œuvre des enfants

<sup>1</sup> Régistre des recettes de la « Société de S. Vincent de Paul ».

continua encore quelques années à offrir un asile et à donner du pain aux enfants pauvres, avant de partager le sort de la conférence de St Vincent de Paul.

Ces deux œuvres furent, du moins en partie, remplacées par l'établissement des *sœurs garde-malades de St Marc*, que l'abbé Philippi érigea dans sa paroisse. Il subsiste encore et deux religieuses sont assurées aux malades pauvres. Pendant les longues nuits, elles veilleront à leur chevet, les consoleront, les encourageront et leur rendront, pour l'amour de Dieu, tous les services de la charité.

Les œuvres de l'abbé Philippi n'avaient rien du froid de ces sociétés philanthropiques, qui ne cherchent pas tant à soulager le pauvre et l'infirmes, qu'à éloigner la vue de sa misère et à se débarrasser de ses importunités. La charité de l'abbé Philippi était cette fille du ciel qui s'oublie elle-même et cherche uniquement à secourir l'infortune. La « société de St Vincent de Paul » ne devait pas étouffer la charité privée, mais seulement la remplacer là où elle restait impuissante. Comme autrefois à Blodelsheim, l'abbé Philippi continuait à être « le père des pauvres. » « Les pauvres de Molsheim, écrit un de ses anciens paroissiens, savaient le trouver et n'arrivaient pas à bout de lasser sa patience. Savez-vous que M<sup>lle</sup> Claire était souvent en peine de finir le trimestre faute d'argent? Tout avait passé en aumônes. Ceux qui n'osaient s'adresser à lui (je parle des pauvres honteux), il les trouvait lui-même et alors il ne distribuait plus des aumônes ordinaires, mais à un tel de l'argent pour des vêtements, à tel autre pour un loyer, à un troisième il payait le pain pour tout un trimestre, etc. Et puis il faisait ses aumônes sans avoir l'air d'obliger

ceux à qui il donnait. Il leur demandait un petit service et il le payait dix fois plus qu'il ne valait . . . . Il y avait chez lui un vrai besoin de donner.

« C'est surtout pour les enfants que le bon recteur avait un cœur des plus tendres. Il n'allait jamais voir ses petits préférés de la salle d'asile sans avoir les poches remplies de bonbons. Quand il en surprenait à l'église qui priaient bien, il les faisait venir chez lui, leur adressait quelques paroles d'encouragement et les envoyait chez le confiseur avec prière de leur donner des gâteaux qu'il paierait à la prochaine occasion . . . . »<sup>1</sup>

L'abbé Philippi était l'ami des enfants. Il avait à cœur de procurer non-seulement à leurs corps, mais surtout à leurs âmes ce qui pouvait contribuer à leur bonheur. Son zèle devait nécessairement le porter à s'occuper des écoles et l'engagea dans une entreprise qui fut loin d'être couronnée de succès, mais qu'une biographie véridique ne peut passer sous silence.

En 1837, les sœurs de N.-D. (du B. P. Fourier) vinrent de Dieuze à Molsheim, pour occuper les anciens bâtiments des Jésuites, dont elles avaient fait l'acquisition. Conformément à leurs statuts, elles proposèrent de donner gratuitement l'instruction primaire aux filles, ce que la municipalité, bien entendu, accepta avec la plus grande satisfaction. Il n'y eut qu'un inconvénient; c'est que les maîtresses astreintes à la clôture, devaient abandonner leurs élèves au seuil du couvent et les laisser sans surveillance dans les rues comme durant les offices de la paroisse. A différentes reprises le clergé avait signalé cet inconvénient. Les religieuses, après en avoir appelé

<sup>1</sup> Lettre de M. l'abbé J. Schoenahl, vicaire à Epfig.

à la rigueur de leur règle, cherchèrent néanmoins à y remédier, en chargeant les sœurs qui dirigeaient la salle d'asile de remplir à leur place les fonctions de surveillantes. Cette mesure ne satisfit qu'à moitié sous prétexte que ces surveillantes improvisées qui étaient plus ou moins étrangères aux enfants ne pouvaient exercer une grande influence. En suite de cela l'abbé Philippi entama des négociations avec le couvent de Ribeauvillé et de concert avec celui-ci acheta un vaste bâtiment dans lequel les religieuses de la Providence ouvrirent une école libre (1865). Dès lors surgit un conflit regrettable dans les détails duquel il est inutile d'entrer. On pourra s'en faire une idée quand on se figurera les enfants et les familles comme placés entre deux forces dont l'une poussait vers le couvent et l'autre vers la nouvelle école. Le clergé justifiait sa conduite par la nécessité d'introduire de l'ordre dans des rangs indisciplinés; les religieuses de N.-D. se plaignaient de ce que l'on avait dépassé le but en opposant non seulement école primaire à école primaire, mais surtout pensionnat à pensionnat. La paix était sur le point de s'établir par suite du choix définitif que les parents semblaient avoir fait entre les deux établissements, lorsque, en 1874, l'autorité scolaire supprima celui des sœurs de Ribeauvillé. Le couvent de Notre-Dame élargit ses portes et finit par où il aurait peut-être dû commencer, c'est-à-dire qu'il fit dispenser quelques religieuses de la clôture, qui, sous le nom de *sœurs oblates*, exercèrent jusqu'à ce jour cette surveillance qui avait donné lieu au conflit.

CHAPITRE V.

Amour de l'Eglise, du Saint Père. — Voyage à Rome. — Le gros cierge. — Denier de St Pierre. — Un plat de repas sacrifié. — Douze vicaires *ultramontains*. — Lettre au St Père.

L'abbé Philippi, tout en ne paraissant vivre que pour Molsheim, n'oubliait pas que lui et sa paroisse faisaient partie de la grande famille des Chrétiens, l'Eglise. Il l'aimait ardemment et inculquait cet amour à ses paroissiens. Son cœur battait à l'unisson avec elle : il se réjouissait de ses triomphes et s'attristait de ses persécutions. « Il vénérât la Sainte-Eglise, comme un enfant bien né sa mère. Il tressaillait de joie en apprenant les conquêtes pacifiques de nos missionnaires, dans les pays lointains et entraît dans une sainte indignation, quand il recevait la nouvelle d'un de ces événements si nombreux de nos jours et si tristes pour des cœurs catholiques. »<sup>1</sup> En feuilletant ses nombreux sermons, on y trouve, année par année, l'écho de l'histoire contemporaine de l'Eglise ; son cœur de fils en répercutait fidèlement les cris de douleur ou d'allégresse.

Cet amour n'était pas moins fort pour son auguste chef, notre Saint Père le Pape. Aussi brûlait-il du désir d'aller à Rome et de voir Pierre, comme s'exprime Saint-Paul.<sup>2</sup> Le 15 mai 1862, il s'embarqua, avec M. le chanoine Birgy pour la « Ville Eternelle ». Il y trouva plus de trois cents évêques, plus de quatre mille prêtres, plus de quarante mille pèlerins réunis pour les fêtes de la canonisation des vingt-six martyrs Japonais. Il vit de

<sup>1</sup> Lettre de M. le chanoine S. Ræss à l'auteur.

<sup>2</sup> St. Paul Epître aux Galates ch. I, v, 18.



près le Saint Père, entouré de toutes les splendeurs de la cour romaine, son âme ardente l'avait poussé du milieu de la foule jusqu'auprès des évêques et il tenait entre ses mains un gros cierge allumé qu'un prélat pris d'une indisposition subite lui avait remis. Il ressentit un vif plaisir de prendre une part active aux fêtes de la canonisation et forma dans son cœur un souhait, qu'il communiqua plus tard aux personnes de son entourage : il voulait que ce cierge qui avait éclairé la solennité romaine, fût allumé à sa propre mort et qu'à la lumière de ce flambeau son âme quittât ce monde.

L'abbé Philippi visita les antiquités de Rome, non pas en touriste ou en archéologue, mais, ce qui vaut mieux, en chrétien. Avant son départ de la Ville Eternelle, il prit part à l'audience, où Pie IX reçut les prêtres présents à Rome et leur dit : « Votre présence nous remplit de joie. Notre cœur surabonde de consolation en voyant la foi et le respect avec lesquels vous nous entourez. Rapportez mes paroles à vos ouailles quand vous serez revenus dans vos paroisses. Dites leur que je les aime comme un père et apportez leur ma bénédiction que je leur donne de tout cœur ». <sup>1</sup>

De retour à Molsheim, l'abbé Philippi entretint ses paroissiens, jusqu'aux moindres détails, de ce qu'il avait vu et entendu. Soit à l'office paroissial, soit aux congrégations, nous le voyons plus de dix fois décrire les fêtes auxquelles il avait assisté et parler des souvenirs qu'il avait vénérés. Quant à la bénédiction papale, il voulut que tous pussent en tirer le plus grand profit ; il fit prê-

<sup>1</sup> Voir *Volksfreund*, 11 mai et numéros suivants, et *La Pentecôte à Rome* en 1862 (Imp. W. Remquet, Goupy et Cie Paris).



cher un *triduum* de préparation et entouré d'un nombreux clergé, il donna avec beaucoup de solennité, le jour de la clôture, la bénédiction du Saint Père à ses paroissiens.

Depuis lors, son amour pour le Pape ne fit que grandir. Quand le tronc du « denier de St Pierre » ne se remplissait pas assez vite à son gré, il avait recours à mille industries. Tantôt il dépeignait en chaire les lourdes charges du souverain pontife, tantôt il prêchait d'exemple : il se privait avec ces vicaires, pendant quelques semaines, d'un plat au repas et versait les économies réalisées au « denier de St Pierre ». Un jour, il exhortait douze vicaires, dispensés de l'examen annuel, à réunir les frais du voyage à Strasbourg et à envoyer le montant à Rome. Il le transmit lui-même au Pape. « Très-saint Père, dit-il dans sa lettre d'accompagnement, qu'il soit permis au plus petit de vos serviteurs de joindre son obole à l'offrande de ces jeunes prêtres et d'exprimer à votre Sainteté mon attachement inviolable au Saint-Siège, ma soumission entière à tout ce qu'il dit, fait et décrète et ma résolution d'aller à la prison et à la mort, quand il s'agit de défendre l'Eglise Romaine ». <sup>1</sup> Le Pape fut touché de cette affection filiale du curé alsacien et l'honora d'un bref avec sa bénédiction.

## CHAPITRE VI.

La guerre de 1870—1871. — Esprit de foi. — Elections au *Reichstag*. — L'abbé Philippi, député à Berlin. — Travaux des députés alsaciens. — Le cardinal Ledochowski. — Vie de nos députés. — Le mal de pays. — *Super flumina Babylonis*.

Les années et les événements se succédaient rapidement. La guerre de 1870—1871 avait amené à l'Alsace

<sup>1</sup> Lettre au St. Père. 26 Septembre 1862.

de nouveaux maîtres, et la population alsacienne avait été ébranlée et profondément remuée jusque sous les plus humbles chaumières. Pour tout esprit réfléchi il n'y avait là rien d'extraordinaire. L'abbé Philippi non plus ne croyait pas manquer à l'amour de l'Eglise en y joignant celui de son pays. Sa douleur était profonde, mais son esprit de foi savait la lui faire supporter chrétiennement. Dans tous les événements de ce monde il voyait le doigt de Dieu. « C'est entre les mains de la Providence, dit-il à cette époque à ses paroissiens, que se trouvent les destinées des individus comme des nations ». Au milieu du désarroi des esprits et du déchirement des âmes, il aimait à s'élever au-dessus des tristesses du moment et à rappeler la pensée de Dieu et du ciel. Il disait tantôt avec St Paul : « Nous n'avons pas ici de cité permanente »<sup>1</sup> tantôt avec le roi Josaphat : « Quand nous ne savons plus que faire, il ne nous reste que d'élever les regards vers le ciel ». <sup>2</sup>

Trois ans après l'annexion, le gouvernement accorda aux Alsaciens-Lorrains le droit d'élire des députés au *Reichstag*. L'Alsace était pauvre en hommes qui voulussent accepter le périlleux honneur de défendre ses intérêts à la diète impériale ; l'ignorance de la langue allemande, le grand éloignement de Berlin, l'apathie pour le nouveau régime étaient autant d'obstacles qui empêchaient les *laïques* de se poser comme candidats aux élections.

De tous temps on a trouvé un fonds inépuisable d'abnégation et de sacrifices dans le clergé ; aussi des prêtres, ces défenseurs nés du peuple, durent, à défaut

<sup>1</sup> St Paul aux Hébreux. Ch. XII. p. 14.

<sup>2</sup> Il livre des Paralip. Ch. XX.

d'autres, accepter les suffrages de leurs concitoyens. Ils le firent d'autant plus volontiers que le Parlement allemand forgeait alors des chaînes à l'Eglise par les fameuses *lois de mai*; il s'agissait en même temps de défendre le pays natal et l'Eglise.

Dans la circonscription d'Erstein-Molsheim, il s'était formé un comité qui frappa inutilement à plusieurs portes. Comme à Schlestadt, à Guebwiller, à Altkirch-Thann, à Ribeauvillé, à Colmar, on dut s'adresser à un prêtre. Personne ne paraissait plus apte à remplir le nouveau rôle que le vénérable recteur de Molsheim. La connaissance de la langue allemande, ses anciennes relations avec des personnages influents du pays de Bade, son amour pour le peuple, l'estime universelle dont il jouissait, le recommandaient également aux suffrages des électeurs. Il accepta la candidature et sortit des urnes avec une écrasante majorité. <sup>1</sup>

En adressant ses remerciements à ses électeurs, l'abbé Philippi leur dit : « Cette manifestation bien éclatante de vos sentiments patriotiques et religieux, se rapporte naturellement, non pas à moi, à ma personne, mais au principe, à la cause que je représente à vos yeux. — je pars donc pour Berlin, afin d'y défendre au Reichstag, dans la mesure de mes forces, vos intérêts religieux ainsi que vos intérêts matériels. Qui, en effet, connaît mieux et plus à fond vos besoins, vos peines, vos désirs, si ce n'est nous autres prêtres ? A qui tient-il plus à cœur qu'à nous prêtres de voir heureux notre peuple, au

<sup>1</sup> L'abbé Philippi reçut 17 618 voix, tandis que son concurrent, M. Verdin de Marlenheim, n'en réunit que 5 920. Comme on le sait, en même temps que le recteur de Molsheim, furent élus Mgr Ræss, MM. Soehlin, Simonis, Guerber et Winterer, tous députés ecclésiastiques. Ces trois derniers n'ont discontinué, depuis vingt ans, à appartenir au Reichstag.

milieu duquel nous vivons et dont nous partageons le sort? . . . . » <sup>1</sup>

Lors de l'incident provoqué au Reichstag par l'intervention de Mgr Ræss, l'abbé Philippi, toujours si obéissant à son évêque, crut, quoiqu'il lui en coûtât, devoir se séparer de lui, dans cette circonstance. Il protesta de concert avec ses collègues contre les paroles du prélat <sup>2</sup>, non pas qu'il voulût nier l'existence d'un traité régulièrement conclu entre deux grandes nations, mais il trouvait, sans doute, qu'il n'appartenait pas à un député alsacien d'exprimer si solennellement une vérité qui blessait encore tant d'âmes en Alsace-Lorraine. <sup>3</sup>

Après cette première séance si orageuse, sept des députés alsaciens-lorrains quittèrent Berlin. Les autres, et avec eux l'abbé Philippi, restèrent sur la brèche, et pendant près de six semaines, luttèrent pour les justes revendications des pays annexés et prouvèrent combien ils aimaient le peuple dont ils étaient les mandataires.

L'abbé Philippi retourna à Berlin, vers la fin de 1874. Le 17 décembre, il s'était fait inscrire pour parler sur les *écoles primaires*, mais l'on passa à l'ordre du jour avant qu'il pût monter à la tribune. <sup>4</sup> Le dégoût de la vie parlementaire s'emparait de plus en plus de son âme;

<sup>1</sup> Remerciements à mes électeurs. 5 février 1874.

<sup>2</sup> Voir *Journal d'Alsace* (23 février 1874).

<sup>3</sup> Le lecteur sait que dans la séance du 18 février 1874, Mgr. Ræss, voyant que la motion demandant le plébiscite en faveur des pays annexés, n'avait aucune chance d'être acceptée, crut devoir faire la déclaration suivante : « Les Alsaciens Lorrains de ma confession n'ont aucunement l'intention de mettre en question le traité de Francfort conclu entre deux grandes nations. » Ces quelques paroles qui, après vingt ans, ne présentent plus rien d'extraordinaire, valurent alors à Mgr. Ræss « une avalanche d'injures et de malédictions. » Voir Lettre de Mgr. l'Évêque de Strasbourg, publiée par le *Journal d'Alsace*. (4 mars 1874.)

<sup>4</sup> Der Bericht über Elsass-Lothringen im Reichstag. Ungesprochene Rede des Herrn Abgeordneten Philippi.

il ne se trouvait pas à l'aise dans ces joutes passionnées où nos députés, malgré leur talent, ne pouvaient remporter que de maigres succès. « Ce séjour, écrivit-il, me déplait souverainement. Je suis en esprit plus souvent à Molsheim qu'à Berlin et je soupire après le moment de pouvoir me rembarquer, pour ne plus jamais, je l'espère, retourner sur les bords de la Sprée ».

Il dut cependant s'y rendre une troisième fois, au mois d'avril 1875. Il eut le bonheur d'y voir le cardinal Ledochowski, sortant de la prison d'Ostrowo, où il avait été interné pendant deux ans et d'adresser au nom de la députation alsacienne des félicitations à l'illustre défenseur de la foi; <sup>1</sup> il voyait ainsi de près les rigueurs exercées contre l'Eglise pendant le *Kulturkampf*. Aussi ne pouvait-il pas se faire au séjour de la capitale : « Je ne puis vous dire, écrivit-il encore, combien je suis dégoûté de toutes les vanités que je vois ici . . . Nous avons la satisfaction de loger ensemble, nous quatre prêtres que *Jean* sert bien . . . <sup>2</sup> Ici on peut parcourir les rues et les places et aucun objet ne nous rappelle qu'on est dans une ville où l'on sait quelque chose de Jésus-Christ . . . »

Un des collègues de l'abbé Philippi voulut bien, un jour, initier les habitants de Molsheim à la vie que menait la première députation alsacienne-lorraine à Berlin. « Quand le soir était venu, nous nous réunissions autour de notre doyen, le vénérable et cher collègue Philippi. Nous discutons les intérêts sacrés de notre peuple et bientôt le mal de pays gagnait votre recteur. Le pasteur soupirait

<sup>1</sup> Lettre de M. Philippi à un de ses paroissiens.

<sup>2</sup> MM. Philippi, Guerber, Simonis et Winterer s'étaient réunis en petite communauté dont M. Jean, neveu et sacristain de M. Philippi, était devenu le « frère coadjuteur ».

après ses brebis, le curé après les âmes qui lui étaient confiées, le confesseur après ses pénitents. Il pensait à ce sanctuaire où il ne pouvait plus prier, à ces enfants à qui il ne pouvait plus sourire, à ce beau paysage qui encadre votre ville et une grande tristesse s'emparait de son âme. Il chantait ces paroles émouvantes, par lesquelles les enfants d'Israël épanchaient, pendant l'exil, leur douleur : « *Super flumina Babylonis. . .* » Assis sur les bords des fleuves de Babylone, nous pleurions en pensant à Sion. » Et nous, saisis du même sentiment, nous répétions les paroles de sa douleur : « Assis sur les bords des fleuves de Babylone, nous pleurions en pensant à Sion ». Quand enfin sonna l'heure où l'exilé put retourner à ses chères ouailles, à ses collines, quelle ne fut pas la joie de son cœur ! Et quand vous les enfants, revîtes votre père, de quelle sainte allégresse votre ville ne fut-elle pas témoin ! . . . . » <sup>1</sup>

## CHAPITRE VII.

Nouvelles Missions. — Retraites dans les collèges et chez les Frères. — Retraite pastorale dans un presbytère badois. — L'humble chanoine. — Divers jubilés.

L'abbé Philippi était enfin rendu à ses œuvres. Outre les occupations journalières il n'avait jamais renoncé à son travail de prédilection, les missions. Grâce à lui bien des villages d'Alsace furent encore régénérés, citons entre autres : Mothern, Obersteinbach, Dau-

<sup>1</sup> Superior *Joseph Guerber*. Festpredigt bei Anlass des fünfundzwanzig-jährigen Jubiläums des Hochw. Herrn Pfarrers Philippi. p. 24.

dort, Niederlauterbach, Oberhaslach, Schwartzbach, etc.<sup>1</sup>  
« Si vous faites prêcher une mission, disait-il aux curés pour les encourager, vous ferez plus de bien pendant huit jours à vos paroissiens, que si vous travaillez au milieu d'eux des années et des années ». S'il ne pouvait prêcher la mission lui-même, il en payait les frais.<sup>2</sup>

Outre les missions proprement dites, il aimait à prêcher des retraites. Les élèves des collèges catholiques qui couvraient autrefois le sol d'Alsace, eurent le bonheur d'entendre sa parole apostolique et quoique « déjà passablement brisé, il était, malgré son extérieur si austère, adoré des élèves. »<sup>3</sup>

Les communautés religieuses aimaient aussi à faire sous sa direction leurs retraites annuelles. Ils les prêcha à différentes reprises aux Frères de Matzenheim, d'Ebersmünster, de St Hippolyte, de Belfort, etc. Lui-même assistait *tous les ans* à la retraite ecclésiastique de Strasbourg pour se renouveler dans l'esprit du sacerdoce. Chaque fois, un grand nombre de prêtres le choisirent comme directeur et entendirent de sa bouche de ces exhortations qu'on n'oublie plus, de ces paroles où brûle l'amour de Dieu et du prochain et qui se gravent dans les âmes en caractères de feu . . . .

<sup>1</sup> Grâce aux nombreuses missions qu'il prêchait, M. Philippi devint un des prêtres les plus populaires en Alsace. De tous les points du diocèse on vint demander ses conseils. C'est ainsi qu'il entra en relation avec M. G. Winckler, instituteur protestant à Dorlisheim. Il éclaira ses doutes et le reçut dans le giron de l'Eglise, ainsi que sa femme et ses quatre enfants. Le nouveau converti publia, sous la direction de M. Philippi, les raisons de sa conversion dans une brochure qui eut plusieurs éditions : « *Warum bin ich katholisch geworden.* » Le parti protestant répondit par une autre brochure : « *Beleuchtung* » que M. Philippi réfuta par « *Katholische Beleuchtung einer ungenannten protestantischen Beleuchtung.* » M. Winckler, dit-on, ne persévéra pas dans ses bons sentiments et se rendit plus tard en Amérique.

<sup>2</sup> Détails fournis à l'auteur par le chan. Kelhetter de Neunkirch.

<sup>3</sup> Lettre de M. l'abbé J. Schœnahl.



Même le pays de Bade, où le *Kulturkampf* sévissait avec le caractère particulier à cet état-modèle, le revit pendant quelques jours. Un prêtre zélé de l'archidiocèse de Fribourg réunit un certain nombre d'ecclésiastiques dans son presbytère et le recteur de Molsheim leur prêcha la retraite. Jamais retraite pastorale ne fut suivie avec plus de recueillement et ne produisit plus de fruits.<sup>1</sup>

Le *Kulturkampf*, hélas! s'étendit aussi à l'Alsace, devenue province de l'empire allemand. Les Pères Jésuites et Rédemptoristes prirent le chemin de l'exil et les exercices des missions risquèrent de cesser. Le vétéran des missionnaires s'en émut vivement et, pour donner une vie nouvelle à son œuvre, fit demander par l'entremise du supérieur du séminaire de *S. Chiara* à Rome, la permission de donner la bénédiction papale à la fin des missions. Voici ce que dit entre autre la supplique, adressée au Saint Père : « Puisque les Pères Rédemptoristes qui ont prêché des missions avec tant de fruit, sont chassés d'Alsace, un prêtre zélé, le curé de la ville de Molsheim, l'abbé Philippi, a résolu avec quelques autres pieux et courageux prêtres de continuer la belle œuvre des Pères Liguoriens. » La permission demandée fut accordée et une série de missions furent prêchées avec beaucoup de succès.

En 1881, l'abbé Philippi, pour donner aux curés-missionnaires plus de cohésion, en réunit un certain nombre dans son presbytère,<sup>2</sup> et leur expliqua ces paroles de St Denys l'Aréopagite : « Il n'est pas de chose plus sainte que celle de coopérer au salut des âmes ». <sup>3</sup>

<sup>1</sup> Lettres de M. le chan. S. Ræss et de M. l'abbé Béhé.

<sup>2</sup> La réunion se composait de MM. Philippi, Adam (Casimir), Feltz (Louis), Vongæfft, Blanchard, Wernert (Joseph), Gapp (Jules), Kræmer, Roth (Jean-Baptistes), Kelhetter, Gapp (Alph.), Humbrecht (Jean-Baptiste) et Paulus (Nicolas).

<sup>3</sup> « Divinorum omnium divinissimum est cooperari in salutem animarum. »

Dans une lettre à Mgr l'Evêque, tous les assistants s'offrirent à prêcher des missions.<sup>1</sup> Une ère nouvelle s'ouvrit pour les missions en Alsace; d'autres prêtres furent entraînés par l'exemple de ceux qui s'étaient réunis autour de l'abbé Philippi, et peut-être à aucune autre époque de l'histoire de l'Eglise de Strasbourg, nos chaires ne retentirent d'autant de prédications extraordinaires que dans les années 1880—1890. Vu son grand âge, l'abbé Philippi ne prenait plus une part active à ces missions, mais il bénissait Dieu d'avoir suscité tant d'apôtres dans le clergé d'Alsace.

Mgr Ræss estimait et aimait le vénérable recteur de Molsheim, à qui le diocèse devait tant de bien. Il le visitait souvent, demandait son avis sur les questions ardues de son administration, lui écrivait des lettres pleines d'une paternelle affection. S'il ne l'a nommé chanoine honoraire de sa cathédrale, qu'en 1877, c'est que l'Evêque savait qu'il blesserait sa grande modestie. Et certes

« *Si parva licet componere magnis* »

on peut appliquer ici ce que Bossuet dit de la pourpre romaine, le camail n'a rien ajouté à la dignité de ce prêtre si méritant.<sup>2</sup> Déjà, en 1870, un ami de Colmar pouvait lui écrire avec raison : « Je sais qu'à juste titre vous avez voix au chapitre, vénéré ami, c'est pourquoi je hâte de vous initier à mes vœux . . . . »<sup>3</sup>

Qui le croirait ? Sa nomination de chanoine honoraire

<sup>1</sup> Détails fournis par M. le chanoine Wernert, supérieur à Marienthal, l'un des membres les plus actifs de cette petite assemblée. Voir aussi : Journal de la paroisse de Molsheim.

<sup>2</sup> Voir Bossuet. Oraison funèbre du R. P. Bourgoing.

<sup>3</sup> Lettre de M. l'abbé Meyblum, curé de Colmar à M. Philippi (4 août 1870).

ne surprit que lui-même; il souffrait visiblement, quand on le saluait par sa nouvelle dignité. On désespérait de lui en voir jamais porter les insignes et pour y parvenir on dut avoir recours à la ruse. <sup>1</sup>

Comme tous les nobles caractères, l'abbé Philippi était humble; « quand il était question, en sa présence, d'œuvres qu'il avait créées ou de missions qu'il avait prêchées, il s'effaçait lui-même et en rapportait à Dieu le mérite et la gloire. Les éloges les plus justes le trouvaient indifférent, quand ils s'adressaient à sa personne. » <sup>2</sup>

Malgré lui, Molsheim célébra deux grandes fêtes en son honneur. En 1879, il y avait vingt-cinq ans que l'abbé Philippi dirigeait sa paroisse. Ses ouailles voulurent lui prouver toute leur reconnaissance et toute leur affection. « On redoutait avec raison, dit le journal de la paroisse, que toute fête de ce genre échouât devant la modestie de celui qui devait en être le héros. » On fit les préparatifs en secret, et quand le recteur s'en aperçut, il n'en fut guère édifié. « Lui, qui était si compatissant, dit aux demoiselles qui, grelottant de froid, ornaient un arc-de-triomphe, sur la place de l'église: « Vous avez froid, je le vois bien, mais c'est votre affaire, vous n'aviez qu'à laisser tout cela de côté ». <sup>3</sup>

La fête, malgré l'opposition du curé, devint splendide. La vaste église était comble; toute la paroisse, les anciens élèves, de nombreux prêtres s'étaient réunis pour féliciter le vénéré recteur. Une des voix les plus

<sup>1</sup> Un jour pendant que l'abbé Philippi entonnait l'*asperges*, un de ses plus fidèles disciples, M. Kelhetter, vint à l'improviste, étendit sur ses épaules un camail, et, malgré les efforts du recteur, ferma agrafes et boutons.

<sup>2</sup> Lettre de M. le chanoine Ræss. (4 mars 1894).

<sup>3</sup> Lettre de M. l'abbé J. Schœnahl.

aimées en Alsace fit admirer dans un brillant discours *l'homme du peuple et l'homme de Dieu.*<sup>1</sup>

Le 20 août 1882, on célébra le cinquantième de sa prêtrise. Pour lui donner le change, on lui proposa de remettre à ce jour la fête titulaire de la congrégation des hommes. Mgr Stumpf, administrateur du diocèse, accourut, monta deux fois en chaire et releva les grands mérites du jubilaire. Celui-ci chanta la grand'messe avec une voix encore forte et sonore. La fête fut une des plus belles qu'eût vues Molsheim; c'était la fidèle manifestation des sentiments des paroissiens pour leur curé.<sup>2</sup>

## CHAPITRE VIII.

Ses derniers travaux. — Son talent oratoire. — Ses vivacités. — Trois règles.  
— L'intérieur du presbytère. — Hospitalité. — Vicaires. — Séminaristes.

Le poids de l'âge se fit enfin sentir, mais ni son zèle pour le salut des âmes ne se ralentit, ni sa voix puissante ne s'éteignit; il continua d'instruire avec son éloquence simple et persuasive ses propres paroissiens. Nous avons dans les chapitres précédents suffisamment caractérisé cette éloquence pour ne plus être obligé d'y revenir. Il resta fidèle au genre qu'il avait adopté et n'aima jamais à entendre les sermons où le prédicateur

<sup>1</sup> Superior Joseph Guerber. Festpredigt bei Anlass des fünfundzwanzig jährigen Jubiläums des Hochw. Herrn Pfarrers Philippi (28. april 1879) Voir aussi St. Odilienblatt. (1 April 1879).

<sup>2</sup> Voir journal de la paroisse. « Molsheim, la ville aux grandes manifestations catholiques, a eu hier un des jours les plus beaux qu'elle ait vus depuis longtemps..... » Union d'Alsace-Lorraine. (21 août 1882).

s'attachait plus à la forme qu'au fond. Quand il assistait aux sermons de ses vicaires et qu'il remarquait des passages où l'imagination lui semblait avoir trop de place, on entendait au-dessous de la chaire une toux caractéristique : c'était le recteur qui manifestait son mécontentement.

On le voit, l'abbé Philippi était parfois vif et prime-sautier ; il avait les défauts de ses qualités et son zèle l'entraînait parfois plus loin qu'il ne l'aurait voulu. « Je ne sais, écrit un de ses paroissiens, s'il faut le dire dans une biographie, mais le bon recteur était quelquefois très-rude. Il nous disait parfois des choses désagréables, (c'était d'ailleurs toujours pour des affaires importantes), mais une minute après, surtout quand il voyait que sa parole avait produit l'effet voulu, c'était le père qui consolait son enfant. » Et un de ses anciens vicaires s'exprime ainsi : « Rempli de zèle, l'abbé Philippi ne voyait que le bien à faire et quand il était convaincu qu'une chose était bonne, il ne craignait pas, pour arriver à son but, de heurter et de renverser tout ce qui s'opposait à ses vues. »

L'abbé Philippi déplorait, au fond de son âme, de se rendre parfois à ce sujet coupable de certains écarts. Pour se prémunir contre les occasions où l'ardeur de son zèle pouvait dégénérer en impatience ou impétuosité, il avait écrit à son usage trois règles pleines de sagesse :

« 1) Quand un homme en colère vient vous trouver et se plaint de vous ou d'autres, souvenez-vous qu'il faut être patient. Rappelez-vous l'exemple de St François de Sales. Parlez avec la plus grande douceur et abrégez l'entrevue le plus possible,

« 2) Quand quelqu'un vous rapporte une chose qui blesse votre amour-propre, c'est le moment d'être maître de soi et de ne pas perdre patience.

« 3) Gardez-vous bien aussi de faire des observations, quand vous sentez que votre âme est surexcitée. Souvent j'ai eu à me repentir de ne pas avoir été fidèle à ces règles. » <sup>1</sup>

Et dans ces cas d'infidélité qui devenaient avec l'âge et le combat toujours plus rares, il s'était imposé de dire chaque fois les bras étendus : Misericorde, ô Jésus! » et de baisser la terre. <sup>2</sup>

Ainsi son cœur d'or se cachait parfois sous les dehors de la rudesse ; mais ses paroissiens et surtout ses vicaires savaient que ces impatiences involontaires venaient du cœur le plus bienveillant et ils ne l'en chérissaient que davantage.

La vie du presbytère était une vraie vie de famille. M. *Jean* qui avait accompagné autrefois les députés alsaciens à Berlin, M<sup>lle</sup> *Claire* qui avait suivi les missionnaires jusque sur les hauteurs de la Forêt-Noire, et sa sœur *Marie* étaient dressés de main de maître et présidaient admirablement au ménage où tout respirait la plus grande simplicité.

Les curés des environs venaient volontiers visiter le bon recteur de Molsheim et partager son frugal repas. L'abbé Philippi voyait d'ailleurs de mauvais œil qu'un ecclésiastique allât dîner dans un hôtel de la ville. Il avait coutume de dire : « La maison des prêtres, c'est le presbytère. »

<sup>1</sup> Handbuch des H. Pfarrers Philippi.

<sup>2</sup> Regulæ vitæ.

Les vicaires étaient les enfants de la famille presbytérale; le curé voulait qu'ils se sentissent à l'aise. Il aimait en eux, le zèle pour le salut des âmes et n'avait pas cette faiblesse de certains caractères de jalouser ses collaborateurs. » « *Dummodo Christus prædicetur . . . .* » s'écriait-il, et sa joie était grande quand ses vicaires lui rapportaient qu'ils avaient prêché, fait connaître et aimer le Christ. Pour peu qu'ils fussent animés de son esprit d'apôtre, il les affectionnait comme un père, et saisissait chaque occasion pour leur en donner des preuves. Choisissons un trait entre mille. Le jour de sa fête, un jeune vicaire sortait de la sacristie pour dire, comme d'ordinaire, sa messe. Quelle ne fut pas sa surprise, d'entendre toucher l'orgue! C'était son recteur, déjà plus que septuagénaire, qui faisait l'organiste et chantait, accompagné d'un autre prêtre, les plus beaux cantiques en l'honneur du saint patron! <sup>1</sup>

Avec les vicaires, les séminaristes, originaires de Molsheim, partageaient le titre d'enfants du presbytère. « Vous savez, écrit un de ces privilégiés, qu'il favorisait les vocations à l'état ecclésiastique. Sa bourse était ouverte aux séminaristes pauvres et lui-même, âgé de près de soixante-dix ans, a commencé à me donner des

<sup>1</sup> Voici la liste des vicaires de M. Philippi : *Hun* 1839—1855, mort chanoine honoraire et curé de Thann, *Kintz* 1852—1857, mort curé de Thannvillé, *Baltenweck* 1855, aumônier à Paris, *Rust* 1857—1858, curé à Guebwiller, *Speth*, 1858—1866, mort aumônier Ottmarsheim, *Kehletter*, 1864—1869 chanoine honoraire et missionnaire-diocésain à Neunkirch, *Kæpfer*, 1866—1867, curé à Wittenheim, *Brogly*, 1867—1870, missionnaire à Neunkirch, *Dietrich*, 1869—1877, curé à Weitersweiler, *Becht*, 1870—1871, curé à Uffheim, *Wurtz*, 1871—1878, curé à Orschwiller, *Humbrecht*, 1877—1891, religieux redemptoriste, *Paulus*, 1878—1883, aumônier à Munich, *Schmitt*, 1881—1883, curé à Flexbourg, *Schæch*, 1883—1891, curé à Rothau, *Schuehmacher*, 1884—1887, curé à Knoersheim, *Lux*, 1887—1891, curé à Mittelschæffolsheim.

leçons de latin. Quand ses *grands enfants*, comme il appelait ses séminaristes, étaient en vacances, il était heureux de les avoir souvent autour de lui. Il les invitait à sa table, et, après le dîner, il faisait volontiers avec eux quelques tours au jardin ou montait dans sa chambre et chantait avec eux quelques cantiques. Dans son jardin il y avait toujours l'un ou l'autre arbre fruitier auquel personne ne devait toucher : c'était pour ses enfants, les séminaristes. . . . »

L'abbé Philippi avait bien garde d'oublier ses enfants, quand ils étaient rentrés au collège ou au séminaire; il les suivait pas à pas. « Je sais que vous êtes heureux dans votre établissement, écrivait il à l'un d'eux. Continuez à profiter et des beaux exemples de vertu et des belles instructions que vous recevez. Demandez surtout, mon cher enfant, par l'intercession de Marie immaculée et de St Joseph, votre patron, le don et la vertu de la sainte chasteté, de cette pureté qui a mérité à St Joseph d'être le gardien et le protecteur du divin enfant et de sa sainte Mère. Pour obtenir ce don céleste, que le démon jaloux de la beauté d'un cœur pur et chaste, cherche à ravir aux enfants, efforcez-vous de pratiquer l'humilité, et priez avec ferveur, et vous surmonterez les assauts de l'ennemi. Ayez une entière confiance dans vos supérieurs, conservez cette simplicité et cette franchise d'un bon enfant. »

Quand un de ses séminaristes devait recevoir le sous-diaconat, il lui écrivait : « Allez courageusement en avant en disant avec le palmiste : « *Voluntarie tibi sacrificabo, Domine.* » Depuis votre jeunesse vous avez songé à cette sainte vocation, et le bon Dieu vous a conduit admira-



blement pour y arriver. Dans un an, vous serez prêtre; si je vis encore, quel bonheur pour votre père spirituel! »

L'année révolue, le bon recteur l'encourageait encore : « Mon avis est que vous avanciez sans hésitation. Par la sainte messe que vous direz, étant prêtre, vous glorifierez toute la cour céleste, vous consolerez l'église souffrante et vous secourrez l'église militante : ainsi, en avant! Sans doute, si vous n'envisagiez que votre indignité et votre néant, vous ne feriez jamais ce pas, mais c'est sur la bonté et la miséricorde de Jésus et la protection de Marie que vous vous appuyerez ; donc courage. »<sup>1</sup>

## CHAPITRE IX.

« Les inférieurs ne veulent plus obéir. » — Nouveau presbytère. — Esprit de prière. — Le recteur reste à son poste. — Un vicaire supplémentaire. — Moïse sur la montagne. — Pieuse mort. — Deuil général. — Obsèques. Monument funèbre.

L'abbé Philippi s'approchait des quatre-vingts ans que n'atteignent, dit le psalmiste, que les *puissants*, mais il en subissait les infirmités et les douleurs.<sup>2</sup> Déjà en 1881, sa vue baissait sensiblement et il avait obtenu la permission de remplacer le bréviaire par le rosaire et

<sup>1</sup> Voici les noms de quelques prêtres qui ont été formés par M. Philippi et qui exercent le saint ministère dans la diocèse de Strasbourg : M. le chanoine *J. Wernert*, supérieur à Marienthal, M. l'abbé *Ernest Wernert*, curé à Barr, M. l'abbé *J. Klein*, curé à Rhinau, M. l'abbé *Aloïse Grauffel* curé à Gougenheim, M. l'abbé *Edmond Kim*, curé à Niederrœdern, M. l'abbé *Joseph Schœnahl*, vicaire à Epfing, etc.

<sup>2</sup> « Dies annorum nostrorum in ipsis, septuaginta anni. Si autem in potentibus octoginta anni et amplius eorum labor et dolor, » Ps. LXXXIX.

de dire tous les jours la messe des défunts ou de la Sainte Vierge. En 1883, il reçut la faveur d'un oratoire privé. Ses jambes ne le soutenaient presque plus, mais « son âme restait maîtresse du corps. » « C'était une des dernières années, écrit un de ses anciens séminaristes, il pouvait à peine marcher. J'étais obligé de lui servir de soutien pour monter dans la salle d'instruction. Il voulait absolument faire aux enfants la méditation du matin et la grande instruction du soir. » Dès 1887, il ne put plus dire la sainte-messe et dut garder constamment la chambre. On ne l'entendait jamais se plaindre de ses infirmités, au contraire il disait sur un ton de jovialité, en parlant de ses jambes : « Mes inférieurs ne veulent plus obéir. »

Toutefois Dieu ménageait à son serviteur une grande consolation. L'ancien presbytère étant délabré et éloigné de l'église, la ville acheta, en 1884, une maison près de l'église paroissiale et en fit le nouveau presbytère. L'abbé Philippi fut ainsi à proximité du Saint-Sacrement et suivit de sa chambre les offices qui se célébraient à l'église.

Autrefois il s'était fait une règle de visiter chaque jour le Saint-Sacrement. Il ne quittait même jamais sa paroisse sans se recommander au divin Maître. Entrait-il dans un village ou dans une ville, il disait à ses compagnons : « Allons d'abord voir le plus grand seigneur de cet endroit ! » et il les conduisait à l'église. Tout son maintien y témoignait de sa foi vive envers la sainte-Eucharistie. « Qu'il est grand, me disait-il un jour, l'amour de

1 Lettre de M. le chanoine Kelhetter.

Notre Seigneur Jésus-Christ envers nous ! C'est là qu'il réside jour et nuit au milieu de nous. »

Et maintenant Jésus venait le visiter souvent dans la sainte communion qu'il recevait chaque fois avec les sentiments de la plus tendre piété, et cloué sur son fauteuil ou sur son lit, il aimait à diriger ses regards vers l'église, vers le tabernacle et s'entretenait amoureusement avec son Dieu.

Après la dévotion au Saint-Sacrement et à la Passion sur laquelle il faisait ordinairement sa méditation du matin, il professait le plus grand culte pour la Ste Vierge.<sup>1</sup> Cette dévotion se traduisait surtout aux vêpres qu'il aimait à présider. Au *Magnificat* chantes et orgue se taisaient et le recteur en chantait, de sa voix puissante, le premier verset avec un saint enthousiasme qui se communiquait à tous les assistants. Il s'était fait une loi de réciter tous les jours le chapelet, soit à l'église avec ses paroissiens, soit en particulier. On peut même affirmer que les moments de la journée qui n'étaient pas directement pris par les travaux du saint-ministère ou par l'étude, étaient consacrés à cette prière. Un jour, un prêtre rencontra l'abbé Philippi seul dans un coupé du chemin de fer ; il se promit un agréable entretien avec le digne recteur de Molsheim, mais quelle ne fut pas sa surprise de voir, après les salutations d'usage, l'abbé Philippi tirer son chapelet et inviter son compagnon de voyage à faire de même. Ils récitèrent à haute voix le chapelet jusqu'à leur arrivée à destination.

<sup>1</sup> *Regulæ Vitæ*. Voir aussi Lettre de M. le chanoine Kelhetter.

Dans les dernières années de sa vie, c'était le chapelet qui restait la harpe mystérieuse sur laquelle il glorifiait sa divine Mère; il ne quittait plus ses mains. A ceux qui venaient le visiter, il demandait volontiers la charité de réciter avec lui une dizaine du chapelet; c'était la conversation qui lui était la plus agréable.

L'esprit de prière avait embaumé toute sa vie. Un de ceux qui l'ont connu le mieux, écrit : « Accoutumé à marcher en la présence de Dieu, il en avait le cœur et l'esprit toujours pleins. Dieu présidait à ses travaux comme à ses exercices de piété, à ses rapports avec son prochain comme à sa conduite personnelle. Dieu était l'âme de ses pensées, de ses paroles et de ses actions, comme il en était le but. Les oraisons jaculatoires lui étaient familières et il avait fréquemment sur les lèvres les paroles : « *Sanctificetur nomen tuum.* » puis, « *ne permittas me separari a te!* » enfin : « Mon Jésus! ayez pitié de moi! »<sup>1</sup>

A mesure que l'habitation terrestre tombait en ruines, cette « conversation avec le ciel » devenait plus intime. Il se désintéressait toujours davantage des choses de cette terre; son regard contemplait déjà de loin la patrie.

On pourrait se demander avec raison si devant cette inaction presque complète, par rapport au ministère paroissial, il n'eût pas été préférable que l'abbé Philippi donnât sa démission. C'était d'ailleurs ce que dans sa vie, il avait conseillé à maints curés que l'âge ou les infirmités empêchaient de remplir exactement les devoirs si redoutables du saint-ministère. C'était aussi maintenant son désir le plus ardent de déposer la charge pas-

<sup>1</sup> Lettre de M. le chanoine Ræss.

torale et se préparer à paraître devant Dieu. Mais son confesseur, des religieux, l'administrateur du diocèse, tout le monde lui disait : « L'âge et les infirmités ne sont pas des raisons canoniques de quitter son poste. Il faudrait tout au plus demander à l'évêque un vicaire supplémentaire. . . . »<sup>1</sup> Dès 1881, l'abbé Philippi s'adjoignit un troisième vicaire. D'ailleurs Dieu avait placé à ses côtés, pendant les treize dernières années de sa vie, un vicaire aussi habile qu'aimable et zélé, M. l'abbé Jean-Baptiste Humbrecht, qui, pendant la maladie de son curé, sut maintenir toutes les traditions de piété introduites dans la paroisse. Du reste, l'abbé Philippi n'était pas complètement inactif. Il offrait à Dieu ses prières et ses souffrances pour le salut de ses paroissiens et, comme on le sait, la prière de Moïse n'a pas été inutile à ceux qui combattaient dans la plaine. Un jour, l'un des vicaires vint, plein de joie, raconter à son recteur la mort édifiante d'un pécheur qui avait été longtemps rebelle à la grâce. La figure du vénérable prêtre s'illumina et il s'écria : « En voilà un pour qui je prie depuis longtemps. . . . »

Cependant sa santé déclinait de jour en jour, ses souffrances augmentaient et sa patience héroïque ne faisait que grandir. Le 25 janvier 1891, il reçut le saint-viatique et l'extrême-onction. On crut que la fin de son pèlerinage approchait. Cependant la mort n'eut pas si vite raison de cette robuste constitution ; pendant huit jours, il resta étendu sur son lit, les yeux fermés. Il paraissait indifférent à tout ce qui se disait ou se faisait

<sup>1</sup> Voir *Manuale totius juris canonici auctore D. Craisson*, 1<sup>er</sup> vol. art. 515  
« Ne afflicto afflictio addenda sit. . . . »

autour de lui, il était tout absorbé en Dieu. Voulait-on savoir s'il avait encore connaissance, il fallait lui adresser le salut chrétien : « Loué soit Jésus-Christ ! », alors tout son être s'agitait ; il rassemblait ses dernières forces et s'écriait : « A jamais ! Dans les siècles des siècles ! » On ne l'entendait plus prononcer d'autres paroles.

Le dimanche suivant, le 1<sup>er</sup> février, on ne lui remarqua pas une sensible diminution de forces, et ses vicaires, ne craignant pas une dissolution prochaine, allèrent assister tous à la dévotion de la confrérie de la bonne mort, qu'il avait tant aimé à présider. Au *Tantum ergo*, on appela en toute hâte l'un des vicaires, M. l'abbé Schœch, qui put lui donner encore une dernière absolution. Le moribond rendit à Dieu sa pieuse et belle âme, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, pendant que la cloche annonçait la bénédiction du Saint-Sacrement à trois heures précises de l'après-midi.

La nouvelle de la mort de M. le recteur se répandit au plus vite. A peine son vénéré corps reposa-t-il dans la chapelle ardente où se faisait remarquer, par son volume, le cierge porté par l'abbé Philippi à la canonisation des martyrs Japonais, que commença un défilé ininterrompu de fidèles qui dura quatre jours. Chacun voulait voir et honorer la dépouille mortelle du vénérable recteur et bien souvent on entendait dire dans la foule des fidèles qui se pressait autour du lit de parade : « M. le recteur est là comme un saint. »

Le *Journal de Molsheim* parut encadré de noir. De tous les coins de l'Alsace, de Blodelsheim et du pays de Bade vinrent, en grand nombre, des couronnes, des lettres de condoléances, dont l'une écrite par l'un des vicaires capitulaires contenait ces paroles : « Ce vénérable

vétéran du sanctuaire qui descend dans la tombe, nous laisse à tous le souvenir d'une vie sacerdotale bien remplie par les œuvres d'une touchante piété, d'un zèle apostolique et d'un mérite suréminent pour le ciel. »<sup>1</sup>

Le 4 février eurent lieu les funérailles. Le concours fut extraordinaire ; tout Molsheim suivait le convoi ; les villageois des environs étaient venus en foule pour être témoins de la cérémonie funèbre ; et plus de soixante-dix prêtres faisaient une escorte d'honneur à celui qui pendant une longue vie avait été leur modèle. M. l'abbé Simonis, ancien collègue du défunt au Reichstag, prononça d'une voix émue l'oraison funèbre de ce « *grand prêtre qui a étayé le temple, dont la vie a été comme une lumière qui éclaire et comme l'encens qui se consume dans le feu.* »<sup>2</sup>

La dépouille mortelle de M. Philippi repose au pied de la croix sur le cimetière de Molsheim. C'est là que le pasteur attend avec son troupeau l'heure de la résurrection. Sur sa tombe s'élève un beau mausolée en marbre, témoignage de l'affection de ses paroissiens. Si M. Philippi avait aimé pendant sa vie les vains éloges d'une épitaphe, on aurait pu y graver celle-ci :

Ici repose :

*Le chanoine* JOSEPH PHILIPPI

LE GRAND CURÉ-MISSIONNAIRE D'ALSACE.

L'APOTRE DES BADOIS AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE.

*Sacerdos magnus, qui in vita sua suffulsit  
templum. . . Sirach LI, 9.*

<sup>1</sup> Lettre de M. le vicaire capitulaire, *Th. Schmitt*. (3 février 1891).

<sup>2</sup> Sirach LI v. 9.